Prime offerte aux Abonnés de la "Revue Canadienne" pour [illegible]

LE CHATIMENT DE DIEU

PAR C. G.

MONTREAL
EUSÈBE SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
Rue St. Vincent, Nos. 6, 8 et 10.

1872

LE

CHATIMENT DE DIEU

LE

CHATIMENT DE DIEU

PAR C. G.

MONTREAL
EUSEBE SENECAL, IMPRIMEUR-EDITEUR
Rue St Vincent, Nos 6, 8 et 10.

1872

LE

CHATIMENT DE DIEU

I

LE PERRUQUIER LAROSE.

Un matin du mois de juillet 1845, le perruquier Larose, habitant de la ville de Mélisy, dans le département de..., était debout sur le seuil de sa porte, le peigne de corne passé dans les cheveux. Le brave homme qui avait déjà coiffé et rasé une génération, comme il s'en vantait à tout venant, attendait la pratique. Le pêcheur n'est pas plus attentif au mouvement de sa ligne que le perruquier ne l'était à l'attitude des passants. Ses rasoirs étincelaient, fraîchement affilés, sur une toilette en marbre blanc ; le savon écumait sous le blaireau, et une serviette dernièrement lessivée était prête à ceindre le cou du premier qui se présenterait. Madame Larose

qui, dans les grandes occasions, quand les clients affluaient, venait en aide à son mari, circulait dans la boutique, rangeant à droite, rangeant à gauche, époussetant les casiers, essuyant les pots de pommade et ceux qui renfermaient les cosmétiques. Sa besogne terminée, Madame Larose prit place au comptoir. Elle était à peine sur son fauteuil antique, garni de velours jaune, et mettait la main sur un journal de modes nouvellement apporté, lorsque la voix joyeuse de son mari se fit entendre.

— Hé, bonjour donc, M. Pinard ! disait il ; comment va la santé ?

— Assez bien, M. Larose, vous êtes trop honnête ; ça ira encore mieux, quand vous m'aurez rajeuni, tout à l'heure.

— Donnez-vous la peine d'entrer, reprit le perruquier, en s'effaçant poliment, pour laisser passer la pratique.

Celui qui avait répondu au nom de Pinard, alla se placer sur la chaise à dossier élevé, non sans avoir comblé Mme Larose de civilités. Le nouveau-venu, gros homme court, dont le col épais rentrait dans les épaules, fatigué, sans doute, de sa course, soufflait comme un soufflet de forge.

— Un instant, l'ami, dit-il au perruquier diligent, qui déjà se préparait à le barbouiller du savon onctueux ; laissez-moi respirer. Nous aurons, je le sens, une chaude journée ;

je suis tout en sueur, rien que d'avoir traversé la rue.

— Je le crois bien, répondit le barbier, qui ne laissait jamais languir la réplique ; nous sommes, du reste, aux plus longs jours de l'année ; le soleil est dans toute sa force, et voici plus d'un mois que la terre n'a été rafraîchie, même par une goutte d'eau.

— Ce qui fait, repartit spirituellement M. Pinard, qu'il faut s'humecter souvent le gosier avec une autre goutte qui, ma foi, ne tombe pas du ciel.

Le perruquier crut devoir rire à cette pauvre plaisanterie, et Pinard reprit :

— Toutefois, c'est un bon temps.

Le client du perruquier Larose était un petit rentier, retiré des affaires depuis environ trois ans, dont l'unique occupation, maintenant, était de promener son désœuvrement soit au jeu de boules, soit au café voisin de sa demeure.

— Vous êtes bien heureux, vous, M. Pinard, dit Larose. Pendant la chaleur du jour, vous pouvez du moins vous reposer à l'ombre ; ce n'est pas comme moi.

— Comment ! mon cher Larose, répondit l'ancien commerçant en éclatant de rire, avez-vous donc l'habitude de raser ou de couper les cheveux en plein soleil ?

— Non, vraiment ; et j'espère bien que cet usage ne prendra jamais, malgré les folles

inventions de notre époque. Mais, voyez-vous, continua-t-il en baissant la voix, chaque semaine, à pareil jour, j'ai une longue course à faire dans l'un des hameaux dépendant de cette ville.

— Cela ne m'étonne pas, répondit le rentier en clignant un œil d'une façon significative ; votre réputation, maître Larose, est universelle. Et tenez, je l'ai toujours dit, pas un de ces freluquets de coiffeurs établis récemment dans notre ville n'est capable de faire le poil aussi proprement que vous.

Le perruquier répondit avec une certaine modestie au compliment à brûle-pourpoint que lui décochait son client ; et lui dit, en ajustant la serviette :

— Ce n'est pas pour me vanter, M. Pinard, mais, voyez-vous, l'expérience du cheveu et de la barbe ne s'acquiert pas en un jour ; cela demande de l'exercice. Et sur ce point, je puis dire que j'ai pleinement satisfait à toutes les exigences du métier, car, malgré les concurrents, je possède la confiance des meilleures maisons de la ville, et encore d'ailleurs.

— Oh ! pour cela, c'est sûr, exclama Pinard. A propos, ne me disiez-vous pas que chaque semaine vous étiez obligé de vous rendre dans l'un de nos hameaux les plus éloignés ?

— C'est-à-dire qu'à certaines époques de l'année, je suis mandé régulièrement par

un client qui demeure à une lieue d'ici, mais il ne passe que peu de mois à son habitation.

— Dommage, Larose, dommage, répondit le rentier, que le perruquier commençait à barbouiller de sa mousse odorante. Brrrum ! fit-il,—car tandis qu'il parlait, l'écume du savon s'introduisait dans sa large bouche,— doucement, M. Larose ! Je vous félicite de cette bonne aubaine, et je suppose que le particulier paie bien.

— Mais oui, pas mal. D'ailleurs, il y a de ça, ajouta le perruquier en frottant le pouce sur l'index.

— Ah ça, c'est donc un châtelain que vous allez raser ou coiffer.

— Un peu, M. Pinard. Vous connaissez sans doute les bois de Champton ?

— Parfaitement, parfaitement ; même que j'y ai conduit plusieurs fois Mme Pinard, mon épouse, au printemps dernier.

— Eh bien, une partie de ces bois appartient à ma pratique.

Il y eut un instant de silence. Le savonnage était terminé, et Larose commençait à faire le poil de son client ; il lui pinçait le nez et le rasoir jouait à ravir sur la lèvre supérieure et sur les joues rebondies de Pinard.

— Ouf ! fit celui-ci, en soufflant de toute la force de ses poumons, vous me faites suer, Larose.

— Est-ce que mon rasoir vous fait mal?

— Non, ce n'est pas cela, mais vous avez la main si prompte, que vous ne me laissez pas le temps de respirer.

— Voyez-vous, M. Pinard, j'ai toujours entendu dire à feu mon père! (Dieu veuille avoir son âme), qu'un habile barbier devait exécuter une barbe en un tour de main. Ne me parlez pas de ces maudits gâte-métier, qui vous ratissent la peau avec mille façons et simagrées, ni plus ni moins qu'un cuisinier qui pèle des oignons; monsieur par-ci, monsieur par-là; monsieur veut-il ci, monsieur veut-il ça; enfin ils n'en finissent pas.

Tout en parlant, Larose terminait sa besogne sans perdre un coup de rasoir. Après avoir passé le peigne dans les rares cheveux de Pinard, et les lui avoir brossé de son mieux, il lui ota délicatement la serviette, et, reculant d'un pas, suivant les vieilles et courtoises traditions, il lui dit:

— Monsieur, j'ai l'honneur d'être votre serviteur.

C'était la formule sacramentelle de Larose pour avertir un client que la barbe était faite. Le rentier se leva, s'approcha de la toilette, s'epongea, se lava, s'essuya; puis retournant vers le perruquier qui remettait ses rasoirs en ordre:

— M. Larose, lui dit-il, en votre connais-

sance, les bois de Champton appartiennent donc à votre pratique ?

— En partie seulement, vous ai-je dit, M. Pinard. Au centre même de la propriété, vous avez dû remarquer une maison à deux étages bien blanche, de belle apparence et couverte en ardoises.

— En effet, il m'en souvient. Un jour, désirant la voir de plus près, je franchis un saut du loup destiné à interdire aux voitures l'accès du domaine. Je m'avançai par une large allée bordée de magnifiques chataigniers; mais je fus arrêté dans ma course par une espèce de manant à figure rébarbative, qui me demanda insolemment où j'allais.

" — Vous le voyez, mon ami, lui répondis-je poliment. je me promène.

— Prenez-vous donc, reprit-il avec humeur, cette propriété pour une promenade publique et ouverte au premier venu ?

» — Du moment que l'on s'y comporte décemment, répliquai-je, et que l'on ne commet aucun dégât, je ne vois pas de quoi se formaliserait le maître.

» — Bourgeois, me dit le rustre, ayez la complaisance de retourner sur vos pas, et ne me faites pas répéter...

" J'allais faire de nouvelles observations pour apprendre à ce coquin de valet que je m'appelle Pinard ; je me proposais de lui enseigner les convenances et la politesse qui

doivent régner en pays civilisé, quand je vis à ses côtés un grand boule-dogue montrer deux rangs de crochets longs et aigus, et me faire une mine assez peu caressante. Je rengaînai mon compliment, et je sortis de l'enclos, plus vite que je n'y étais entré. Si vous fréquentez de pareilles gens, Larose, je vous plains."

— M. Pinard, répondit le perruquier en fermant à demi les yeux, à chacun ses affaires. Que voulez-vous ? Mes courses me sont bien payées, je n'ai pas à m'informer d'autre chose.

— Votre client, si j'en juge par ses serviteurs, ne doit pas être doux.

— Possible. Mais, voyez-vous, M. Pinard, un barbier, c'est comme un médecin, sans comparaison, il doit être discret. La première fois que je fus mandé au château Champton, je voulus engager la conversation avec le châtelain. Il ne répondit pas. Voyant que ça ne prenait pas, j'essayai d'un autre moyen. Je hasardai l'un de ces bons mots que, vous le savez, nous autres perruquiers, avons toujours à notre service. Le bourgeois ne mordit pas davantage. Seulement, l'opération terminée, il me dit d'un ton rude :

" — Perruquier, je vous engage une autre fois à veiller sur votre langue ; je n'aime point les bavards, encore moins les questionneurs."

— Alors, ce ne doit pas être amusant, interrompit le rentier, d'avoir affaire à un ours semblable.

— Il faut me faire à tout, comme disait feu mon père. Il n'y a pas de sots métiers, ajoutait le brave homme, il n'y a que sottes gens.

Pinard ne fit pas grande attention à cet aphorisme que le barbier avait formulé avec une certaine solennité, et avec un à-propos contestable.

— Comment, interrogea le rentier, dites-vous que s'appelle le maître du château de Champton ?

— Il se nomme le comte de Garderel ; mais il court sur lui de singuliers bruits. Il paraîtrait qu'il n'est pas Français d'origine. Les uns disent que c'est un banqueroutier, d'autres un émigré de je ne sais quel pays. Quoi qu'il en soit, M. Pinard, je vous prie de croire que je n'ai plus guère la démangeaison de me mêler de ses affaires, et pour cause.

— Allons, Larose, vous en savez plus que vous ne voulez en dire.

— Cela se pourrait, repartit le perruquier, flatté de la supposition de Pinard, mais comme disait feu mon père : toute vérité n'est pas bonne à dire.

— Cela s'entend, Larose, et je suis de votre avis. Mais là, voyons, entre amis et vieilles connaissances, on connaît son monde, que

diable ! et jamais je n'ai passé, que je sache, pour aller colporter les secrets à moi confiés.

— Ça, c'est vrai, répliqua le perruquier, d'un ton convaincu. Mais franchement, foi de Larose, ce M. de Garderel me fait peur, parfois. Il a de si drôles d'airs, des mouvements si brusques ; ses yeux brillent d'un tel éclat, quand il les fixe sur vous, sa physionomie est si sombre que je suis petit garçon auprès de lui. On a beau avoir de l'aplomb, de la blague, et faire honneur à son métier depuis plus de trente ans, il y a de ces figures qui ne vous reviennent pas, ou plutôt qui vous reviennent trop, soit dit sans vouloir plaisanter.

— Il paraît donc méchant, ce fameux comte de Garderel ?

— Je ne saurais dire ce qu'il paraît. Toujours est-il que je ne voudrais pas me mettre en travers de son chemin. Quant à ses paroles, je serais encore à me demander quelle est leur couleur, sans l'observation qu'il m'a faite la première fois que je le vis.

— De sorte qu'il ne dit jamais rien ; il est muet, tout ce qu'il y a de plus muet ?

— Jamais il ne desserre les dents, M. Pinard ; il est muet comme un poisson.

— Ainsi, même pour ce qui concerne votre service, il n'ouvre pas la bouche ?

— Non, pas du tout. Je lui fais la barbe ; c'est là ma fonction ordinaire. Quand ses

cheveux ont besoin d'être raccourcis, il me l'indique d'un signe. Mon office terminé, il me jette l'argent et se retire.

— Vit-il donc seul ?

— Je ne le crois pas. J'ai aperçu plusieurs fois, de loin, des femmes qui paraissaient faire partie de la maison, et un homme de vingt-cinq à trente ans. D'ailleurs, je ne traverse jamais la cour. Le concierge me fait passer dans un petit cabinet attenant à sa loge. C'est là que M. de Garderel vient me trouver.

Madame Larose qui avait quitté la boutique peu après l'arrivée de Pinard, revint pendant que son mari donnait ces explications à son curieux client. Elle n'eût pas de peine à comprendre qu'il s'agissait du château de Champton ; elle prêta l'oreille aussitôt, et parut inquiète de voir le barbier se lancer sur ce sujet. Plusieurs fois, elle lui fit signe ; mais le rusé compère qui n'aimait pas à être interrompu, feignit de ne rien voir, et continua de plus belle. Il était dans tout le feu de la conversation, quand un homme, vêtu en paysan, entra brusquement, et, sans prendre la peine d'ôter sa large casquette, il dit au perruquier :

— Ce soir, à trois heures, chez M. le comte de Garderel. Soyez exact.

A l'apparition inattendue de cet homme,

Larose changea de couleur. Pourtant il répondit sur le champ :

— M. le comte de Garderel sait que je suis la ponctualité même ; j'aurai l'honneur d'être à ses ordres, à l'heure indiquée.

Mais, l'inconnu était parti, sans attendre la réponse, et sans aucune démonstration de politesse.

Pinard ouvrit de grands yeux.

— Voilà mon rustre, dit-il, celui-là même, qui l'an dernier, m'éconduisit si brutalement, dans l'allée de châtaigniers. Que cet homme est grossier ? N'auriez-vous pu, Larose, lui infliger une petite leçon, ne fût-ce que par égard pour les gens qui fréquentent votre maison ?

— Si fait, si fait, répondit le perruquier embarrassé. Mais, voyez-vous, M. Pinard, comme disait feu mon père, tel maître, tel valet. Le drôle, je crois, ne supporterait pas mieux la réplique que son patron. " Il faut prendre les gens comme ils sont, disait encore mon brave homme de père ; dans notre métier, mon garçon, il y a le revers de la médaille." Je vous dirai toutefois confidentiellement M. Pinard...

A ces mots, le perruquier fut interrompu par la voix aigre de son épouse, Angélique-Aspasie-Malvina Larose, née Corcoret.

— M. Larose, dit-elle, faites attention à ce que vous dites. Même quand vous êtes à

jeun, comme en ce moment, vous feriez bien d'être plus sobre dans vos conversations. Trop parler nuit, me répétez-vous souvent, en mettant cet adage sur le compte de feu votre père, Timothé Larose.

—Sois tranquille, ma chérie, répondit le barbier, je sais à qui je m'adresse. M. Pinard n'est pas tout le monde. Feu mon père me disait : " Dis-moi qui tu fréquentes, et je te dirai qui tu es." M'est avis donc, M. Pinard, soit dit sans fâcher la bourgeoise, que l'homme en question est plus qu'un valet. Je l'ai vu agir à l'égard de son maître aussi lestement qu'il vient de le faire pour moi, et M. le comte ne répondit pas, ne parut pas même disposé à se fâcher de ses indélicatesses. Ça m'a paru étrange.

La confidence en était là, quand une nouvelle pratique entra. M. Pinard prit son chapeau, salua Malvina, et sortit.

II

LA FAMILLE DE GARDEREL.

Le soir du jour où le perruquier Larose, au désespoir de son aimable moitié, s'était entretenu si longuement avec M. Pinard, cinq personnes étaient réunies dans le salon du château de Champton : trois femmes et deux hommes. Les trois femmes étaient placées autour d'une table à ouvrage, et s'occupaient de broderies. Les deux hommes se tenaient du côté droit du salon, devant des fenêtres qui régnaient sur une seule face. L'un, le plus jeune, assis sur une chaise, tenait un livre à la main ; mais sa lecture paraissait très-peu l'occuper. Son regard vague, indécis, rêveur, errait sur les grands arbres du parc, et sur la vaste pelouse qui s'étendait sous les fenêtres du salon. A travers le feuillage du bois, perçaient comme de longs fils d'or les derniers rayons du

soleil couchant. Le ciel était pur et profond ; les bruits de la campagne s'apaisaient peu à peu ; une brise agréable commençait à rafraîchir l'atmosphère. Le salon était meublé avec sévérité. Sur la vaste cheminée, on voyait une pendule en marbre vert, couronnée d'un sujet de fantaisie en bronze : quelques tableaux représentant des paysages décoraient les murs. Une table, sur laquelle s'étalait une corbeille de fleurs, occupait le milieu de l'appartement. Un piano en bois de chêne, placé entre deux fenêtres, complétait l'ameublement. La plus âgée des trois dames paraissait avoir de quarante à quarante-cinq ans. Quoique bien conservée et dotée de quelque embonpoint, les rides profondes creusées sur son front indiquaient des soucis et des chagrins. Sa bouche semblait étrangère à toute expression de joie et de gaieté. Ses yeux se levaïent parfois sur ses deux compagnes, ses filles, et révélaient un sentiment d'inexprimable tristesse

L'aînée des deux jeunes filles, qui pouvait avoir vingt-trois ans, portait empreintes sur sa figure des traces non équivoques de souffrances physiques. Sa pâleur, ses traits tirés, sa maigreur, attestaient suffisamment que sa santé était loin d'être satisfaisante. La plus jeune des trois femmes, âgée d'environ dix-huit ans, formait un contraste parfait avec sa sœur. Elle était fraîche, resplendissante

de force et de santé, et d'une beauté des plus remarquables. Mais la tristesse jetait aussi ses ombres sur ce visage charmant. L'état de sa sœur était probablement la cause de la mélancolie qui se trahissait au premier coup d'œil sur le front pur de la jeune fille.

Le plus âgé des deux hommes, dont les cheveux grisonnaient, étendu sur un canapé et coiffé d'un bonnet grec, laissait errer son regard vers le plafond. Quand, par hasard, ses yeux en se baissant, rencontraient la jeune fille malade, un tressaillement fébrile agitait ses membres ; une douleur poignante semblait précipiter les battements de son cœur, car il y portait fréquemment la main ; alors son visage rude et farouche devenait livide ; ses lèvres blémissaient. Cet homme était sous l'empire de grands remords, ou des peines les plus cuisantes.

Au moment où nous introduisons le lecteur au château de Champton, le silence régnait entre les cinq personnages du salon. Chacun d'eux paraissait livré à de sombres et douloureuses pensées ; l'air que l'on y respirait vous serrait à la gorge. Une chambre tendue de deuil et renfermant un cadavre, n'est pas plus lugubre que ne l'était l'aspect du salon de Champton. Au bout de quelques instants, la plus jeune des deux filles leva la tête, et, regardant sa mère, lui dit :

— La soirée est bien belle, ma mère ; le

soleil se couche ; tout à l'heure, la rosée va délicieusement rafraîchir l'air embrasé et le parc. Permettez-vous que j'aille faire une promenade ?

— Seule, ma fille, ce n'est pas possible, répondit avec un accent mélancolique la dame, que la jeune fille avait nommée sa mère.

— Mon frère, reprit la jeune fille, en regardant l'homme assis sur une chaise, et qui n'avait semblé prêter aucune attention aux paroles qui venaient d'être échangées, mon frère veut bien m'accompagner, du moins il me l'a promis ce matin.

A ces mots, l'homme étendu sur le canapé se souleva, ses yeux brillèrent, et il se hâta de répondre, en essayant d'adoucir le timbre de sa voix :

— Clémence, mon enfant, je préfère que tu restes auprès de nous.

— Il fait si bon, mon père, dans le bois, à cette heure où la chaleur cesse.

L'homme ne répondit pas ; mais son regard se porta furtivement sur le jeune homme, dont l'indifférence vraie et simulée ne s'était trahie par aucun mouvement. On eût dit qu'il n'avait entendu, ni la jeune fille, ni son père. Seulement ses yeux s'étaient fixés sur le livre, et il lisait plus attentivement. Cependant, un léger plissement de son front sembla un instant révéler qu'il avait saisi les

paroles de l'homme assis sur le canapé. Clémence continua :

— Mon père, y a-t-il donc quelque inconvénient à ce que je sorte dans le parc avec mon frère ?

Le père cette fois répondit d'une voix sévère :

— Je t'ai dit, Clémence, que je désirais que tu ne quittasses pas le salon ce soir. Si les douleurs rhumatismales que j'éprouve me le permettaient, je t'accompagnerais moi-même.

Pendant que le maître du logis achevait ces paroles, le jeune homme se redressait lentement ; il ferma son livre, et, posant une main sur la hanche, tandis que l'autre reposait sur le dossier de la chaise, il fixa un regard hardi, étrange, sur l'homme qui venait de les prononcer, et qui était son père.

— Ainsi, mon père, demanda-t-il d'une voix traînante, vous ne me jugez pas un compagnon convenable pour ma sœur ?

Un éclair de colère et de haine jaillit des yeux de M. de Garderel, car tel était le nom de l'homme assis sur le canapé. Cette insolente interrogation l'avait exaspéré, mais il se contint, et répondit d'une voix sourde :

— Je n'ai pas dit, monsieur, que je trouvasses votre compagnie inconvenante pour votre sœur.

— Sans doute, vous ne l'avez pas dit positivement ; mais tel est bien le sens de vos

paroles ; il faudrait que je fusse naïf pour m'y méprendre, ou que mon intelligence fût singulièrement obtuse. Je voudrais savoir, une bonne fois, quels motifs vous avez de me traiter de la sorte, en présence de votre femme et de vos enfants.

— Félix, reprit le comte de Garderel, épargnez-vous, et à moi aussi, ces questions. Sachez-le : je ne souffrirai jamais que, dans ma maison, vous manquiez au respect que vous me devez. Je suis fâché d'avoir à vous rappeler des choses aussi élémentaires.

Le jeune homme répliqua, sans s'intimider :

— Est-ce donc vous manquer de respect que de réclamer de vous l'explication des sévérités dont je suis sans cesse l'objet, et que je ne crois pas avoir méritées ? J'ai vingt-huit ans, j'oserai vous en faire souvenir ; j'ai fait vos volontés autant, je crois, qu'il était possible ; et vous m'avez toujours traité avec la dernière injustice.

M. de Garderel allait répondre. Selon les apparences, ses paroles n'auraient pas manqué d'envenimer encore la discussion. Mme de Garderel intervint.

— Paul, dit-elle, je t'en prie, n'irrite pas Félix : cesse de le provoquer. Vois comme Elisa souffre de tout cela. Dans l'état où elle est, la pauvre enfant a besoin du plus grand

calme. Aie donc compassion d'elle, et laisse-lui le repos qui lui est si nécessaire.

M. de Garderel regarda sa femme et sa fille, et, en considérant cette dernière, il s'aperçut que sa pâleur avait augmenté ; sa poitrine était haletante : les battements précipités de son cœur soulevaient son corsage, il se tut, se leva de son canapé comme pour sortir, puis, il s'y laissa retomber en soupirant.

Clémence, désolée d'avoir été la cause involontaire de cette scène pénible, déclara qu'elle renonçait complètement à sa promenade, et tout rentra dans le silence.

Félix s'était remis à sa lecture, et ses traits avaient recouvré leur impassibilité. Ce fils aîné du comte de Garderel, était seulement frère de père des deux jeunes filles. Sa mère était morte peu de temps après sa naissance. M. de Garderel avait ensuite épousé, en secondes noces, la mère d'Elisa et de Clémence. Félix n'avait jamais habité que momentanément la maison paternelle. Dans les rares séjours qu'il y faisait, il était facile de s'apercevoir que son père éprouvait pour lui une antipathie prononcée, et qu'il ne le supportait qu'à regret. Il fut mis de bonne heure au collége, où il obtint de brillants succès. Mais son éducation, semblable en ceci à celle de beaucoup de jeunes gens de l'époque, n'avait pas été chrétienne. Le peu qu'il savait sur la religion, il l'avait appris dans les

courtes et sommaires leçons de catéchisme qui précèdent la première communion. Il se plaisait, de préférence, en la compagnie des camarades les plus dépravés et les plus impies.

Toutefois, il témoignait une vive amitié à ses sœurs, il était rempli pour elles des plus délicates attentions, et les nobles jeunes filles le payaient de retour. Sa belle-mère elle-même l'aimait, et lui en donnait souvent des preuves. Il n'y avait que son père qui le traitât mal, et lui refusât impitoyablement toute affection. Quand arriva pour Félix le moment de choisir une carrière, M. de Garderel voulut lui faire embrasser la profession des armes ; mais le jeune homme refusa nettement. Le père insista et le menaça de sa colère ; Félix ne plia pas, et résista avec une énergie qui déconcerta le comte. Dès ce moment, il laissa son fils libre de suivre son attrait et la vocation de son choix. Il changea bientôt totalement de conduite à son égard, montrant pour son fils un mélange de crainte et de sévérité. Néanmoins, il devint plus froid que jamais envers lui, et lui laissa entendre qu'il n'aimait guère à le voir. Les sœurs de Felix gémissaient de ces dissensions et de cette attitude de leur père vis-à-vis du frère qu'elles chérissaient. Mme de Garderel essaya maintes fois de ramener son mari à des sentiments plus équitables : ses efforts

furent inutiles. A toutes les instances de sa femme, le comte répondait invariablement :

— Je sais ce que je fais. Je connais Félix ; ces beaux dehors qui vous séduisent recouvrent une nature perverse.

Le jeune homme, libre désormais de suivre sa carrière, se détermina pour la médecine. Il prit ses inscriptions, fréquenta exactement les cours, évita tout ce qui eût pu le distraire, étudia sérieusement les matières importantes qui concernent l'art de guérir. Après cinq ans de l'application la plus soutenue, d'un travail persévérant et obstiné, il obtint, à la suite d'un examen brillant, le diplôme de docteur. Il lui revenait quelque fortune du côté de sa mère. Mais le contrat de mariage stipulait que son père en jouirait, sa vie durant, moyennant une pension de trois mille francs, payable à chacun des enfants issus de cette union. Heureusement Félix eut bientôt une assez belle clientèle, qui le mit dans une honnête aisance. Le comte de Garderel habitait Paris six ou huit mois de l'année, et passait le reste du temps à sa terre de Champton.

Félix visitait de temps en temps son père, malgré le mauvais accueil qu'il en recevait. Tous les ans, il se rendait pour un mois au château de Champton.

La maison qu'habitaient le comte de Garderel et sa famille était située sur un plateau

boisé, auquel on n'arrivait, des villes voisines et des hameaux les plus rapprochés, que par des sentiers escarpés. L'hiver, ces chemins étaient coupés à chaque pas, par les eaux qui descendaient dans la plaine. Champton était une véritable solitude. Les chênes séculaires, les bouleaux, les hêtres, les châtaigniers élevaient de toutes parts leurs tiges vigoureuses. Les broussailles s'enchevêtraient aux troncs des arbres, et rendaient certaines parties des bois impénétrables. Durant l'été, pour les âmes méditatives, ce séjour était délicieux. Les fenêtres du salon, nous l'avons dit, ouvraient sur une verte pelouse, parsemée de corbeilles de fleurs: c'était comme le vestibule du parc. Les allées parcourant le parc dans toutes les directions, soigneusement entretenues, offraient la promenade la plus agréable. D'espace en espace, des bancs étaient établis où l'on pouvait, le jour, jouir sans fatigue de la pureté de l'air et des senteurs des arbres. Le bois s'étendait jusqu'à l'extrême limite du plateau. Là, il y avait une éclaircie, d'où l'œil plongeait sur la vallée dans laquelle la ville de Mélisy était bâtie, et qu'arrosait une large rivière, aux eaux limpides et bleuâtres. On apercevait également les riches vignobles qui couvraient les côteaux voisins, les champs aux cultures variées, pâturages où s'ébattaient les troupeaux, et les collines boisées qui bornaient

l'horizon. Ce spectacle splendide était propre à passionner les âmes jeunes et poétiques. C'était là que Clémence aimait chaque jour à venir s'asseoir et rêver.

Quant à Félix, il partageait son temps entre la visite des malades des environs, qu'il soignait gratuitement, et la chasse, qu'il aimait à l'excès. Les bois et les champs abondaient en gibier, tel que lièvres, perdrix, lapins, chevreuils même. Le jeune homme revenait rarement les mains vides, car il était habile tireur. Mais le comte de Garderel poussait si loin l'antipathie qu'il nourrissait contre son fils, qu'il refusait de laisser servir les produits de sa chasse. Le jeune médecin les faisait distribuer aux paysans du voisinage, et aux pauvres de la ville. Aussi son nom était-il chéri dans la contrée. Autant les manières farouches et repoussantes du père inspiraient d'éloignement, autant les services, l'affabilité, la bienfaisance du fils, excitaient de reconnaissance. C'était là encore l'un des griefs du comte de Garderel ; et il ne s'en taisait pas toujours. Ordinairement, Félix supportait en silence ces vexations et ces injustices continuelles. Mais, parfois aussi, comme aujourd'hui, la patience lui échappait, et des paroles violentes, amères, tombaient de ses lèvres. Un fait étrange remarqué de Mme de Garderel et de ses filles, s'était produit en deux ou trois rencontres. Quelques mots prononcés

par le jeune homme avaient subitement apaisé la colère de son père. Mais ensuite, le comte était tombé dans une longue et inexplicable prostration. Dans cet état, il refusait de répondre aux questions qui lui étaient adressées. Il ne paraissait soulagé qu'au départ de son fils.

Elisa, l'aînée des sœurs de Félix, avait vu sa santé s'altérer depuis deux ans, sans que la cause de son mal pût être assignée d'une manière précise. Dans les commencements, son frère la soigna avec tendresse et aussi avec succès, car, sous l'influence du traitement qu'il lui prescrivit, elle se sentit beaucoup mieux ; ses forces parurent revenir ; ses joues étaient moins pâles, ses yeux moins abattus. Mais le comte de Garderel intervint avec une bizarrerie et son injustice ordinaires, il interdit à la jeune fille de recevoir encore les soins de son frère. Depuis lors, le mal ne fit qu'empirer, le mieux disparut, et les plus alarmants symptômes se déclarèrent. Vainement Mme de Garderel supplia son mari de permettre à Félix de donner ses avis, d'indiquer les remèdes ; il s'y refusa obstinément. Les instances de sa femme n'aboutirent qu'à provoquer sa redoutable colère, à augmenter sa haine pour son fils.

La soirée, comme on doit bien le penser, s'écoula fort triste au château de Champton. A plusieurs reprises, Clémence tenta de rom-

pre le silence qui régnait au salon; elle ne put réussir. Enfin elle proposa de se mettre au piano, et d'accompagner une romance que Félix chantait admirablement. Personne ne répondit, ni son père ni son frère. Alors la pauvre enfant, découragée, cacha son visage dans ses mains, et on l'entendit sangloter. Ni sa sœur ni sa mère n'osèrent la consoler. Félix paraissait plongé dans sa lecture et ne leva pas même les yeux. Bientôt Eliza se trouva si fatiguée qu'il fallut la conduire à sa chambre. Quelques instants après, le salon était vide.

III

LE CONCIERGE DE CHAMPTON.

Deux jours s'étaient écoulés depuis les faits rapportés dans le chapitre précédent. M. de Garderel avait constamment gardé le silence. Enfin, s'étant rencontré seul avec son fils, il lui dit :

— Vous devez comprendre, Monsieur, qu'une pareille vie ne peut durer davantage, nous ne pouvons nous entendre.

Le jeune médecin, fixant sur son père l'étrange regard que nous avons déjà eu l'occasion de signaler, lui répondit simplement :

— J'ignore, mon père, en quoi je vous ai offensé, et ce qui m'attire en ce moment votre colère.

— Suis-je donc obligé d'entrer en explication avec vous ? prétendriez-vous, par hazard, me traiter d'égal à égal ?

— Je n'ai jamais eu cette pensée, et je ne sache pas que mes actes ni ma conduite vous autorisent à parler de la sorte.

— Ah ! je sais que vous êtes habile, que vous jouez admirablement votre rôle. Mais n'espérez pas me tromper. Mon intention est éveillée sur vous, sur vos projets. Je vois clair dans votre plan.

— Que voulez-vous dire, mon père ? demanda Fèlix, avec toutes les apparences de la plus profonde stupéfaction. Un plan, des projets ! Que soupçonnez-vous donc, je vous prie ?

Le comte de Garderel enveloppa son fils d'un regard étincelant, où se confondaient la haine et la rage qui remplisaient son âme.

— Je n'ai pas à entrer dans de plus longs détails, reprit-il, se contenant à peine. Je vous ai cherché pour vous signifier mes volontés.

— Parlez, quelles sont-elles ? dit le jeune homme sans émouvoir.

— Il est impossible que nous habitions désormais, fût-ce un jour, une heure, sous le même toit. Il faut que vous partiez ; je ne veux plus vous revoir dans ma maison, ni au sein de ma famille.

— Mais encore une fois, insista Félix, quel est mon crime ? Je ne puis accepter ma condamnation sans savoir ce que vous me reprochez, ni sans que je voie s'il ne serait pas plus

facile de détruire les accusations que vous formulez contre moi.

— Vous allez quitter ce château, vous dis-je, et sur-le-champ, répliqua M. de Garderel, que la colère étouffait.

A ces mots le jeune médecin abandonnait le ton de soumission qu'il avait affecté jusque-là, se dressa sous l'œil étincelant de son père, et lui répondit, le visage enflammé d'indignation :

— Ce château, il appartenait à ma mère, et vous n'en avez que l'usufruit. Il ne vous convient guère, n'est-il pas vrai, que le fils de celle que vous avez persécutée, pour ne pas employer une expression plus énergique, vienne visiter cette maison où il doit un jour commander en maître quand elle sera délivrée de votre présence. Mais il en sera ainsi, cependant, je resterai tant qu'il me plaira, à moins toutefois que vous ne me poussiez à quelque éclat ; car il faut que vous le sachiez : à moi aussi, cette existence pèse singulièrement. J'ai été patient ; mais craignez que je ne sois bientôt à bout ; je vous le déclare, vous vous repentiriez amèrement de vos fureurs insensées.

Cette foudroyante réponse atterra le comte de Garderel. Il ne répliqua pas. Mais son œil fauve, hagard, couvrait son fils. Félix ajouta :

— Cependant aujourd'hui, je suis disposé à vous donner la triste satisfaction que vous

désirez ; je vais partir pour Paris. Mais, à moins d'un contre-ordre formel de votre part, je reviendrai quand bon me semblera. Si vous m'expulsez, je saurai que faire : vous garderez souvenir de moi.

— Et que ferez-vous ? demanda le comte d'une voix altérée.

— Ce que je ferai ? J'y réfléchirai quand l'occasion l'exigera. Vous avez dit tout à l'heure que j'étais habile ; me supposeriez-vous maintenant, à ce point maladroit, que de livrer le secret de ma conduite à venir, et des résolutions que je pourrais avoir prises pour mettre à exécution les projets que je médite ?

Là-dessus, le jeune médecin salua froidement le comte, ouvrit la porte, et sortit de l'appartement. Il prit congé de sa belle-mère et de ses sœurs sans leur faire part de ce qui s'était passé entre son père et lui. Elisa le vit s'éloigner avec un vif chagrin, car elle lui était reconnaissante de ce qu'il avait fait pour elle.

— Frère, lui dit-elle, pourquoi nous quitter sitôt ? Ta présence, ta vue me faisaient tant de bien. D'ordinaire, tu restais plus longtemps avec nous.

— Des affaires importantes me réclament à Paris, répondit-il, en jetant sur la jeune fille un regard singulier. D'ailleurs, je reviendrai. Soigne-toi bien pendant mon absence.

Elisa et sa sœur pleurèrent au départ du jeune médecin. Mme de Garderel elle-même était émue. Les adieux terminés, Félix sortit du château, et, en passant devant la loge du concierge, il s'y arrêta un instant. Il parla quelque temps à voix basse avec l'homme que nous avons déjà vu chez le perruquier Larose. Il paraissait être en rapports intimes avec lui. Leur conversation avait un caractère tout à fait confidentiel, à en juger par leur attitude respective. Félix, en partant, tendit la main au concierge.

Au moment même où le jeune homme sortait, et franchissait la porte de la loge, le comte de Garderel, qui s'etait tenu caché derrière la charmille bordant le mur de clôture, fit un mouvement pour voir ce qui se passait. S'étant assuré que son fils s'éloignait d'un pas rapide, par l'allée des châtaigniers, il pénétra à son tour dans la loge. Le personnage qui l'occupait avait à peu près l'âge de M. de Garderel. Il était de haute taille, sec et courbé. Sa figure jaune, ridée, aiguë ; son front bas, recouvert par des cheveux épais et grisonnants ; ses petits yeux gris, cachés sous de larges sourcils ; sa bouche aux lèvres minces et pincées, lui donnaient l'aspect le plus farouche. Vêtu grossièrement, il affectait cependant de la propreté, même de la recherche dans sa mise. C'était bien une physionomie satanique, à n'examiner que les

apparences. L'ameublement de la loge, en excellent état, ne laissait rien à désirer.

Lorsque M. de Garderel entra, le concierge était assis, les jambes croisées, le bras droit appuyé sur une petite table en noyer, bien luisante. Sa main soutenait sa tête, et il paraissait pensif. Le comte de Garderel était en face de lui qu'il n'avait pas encore paru s'apercevoir de sa présence, et il fallut que ce dernier prit la parole, pour le tirer de sa rêverie. Aux premiers sons de la voix de son maître, le concierge tressaillit.

— Marberie, lui dit le comte, il paraît que des affaires bien graves vous préoccupent en ce moment, si j'en juge par ce que je viens de voir. J'ai pu entrer chez vous sans que vous le remarquiez, et cependant il fait grand jour.

Le concierge leva ses yeux gris sur M. de Garderel, mais il ne le salua pas, et ne prit pas même la peine de se déranger.

— N'êtes-vous donc jamais préoccupé de rien, M. le comte? répondit-il avec humeur. N'y a-t-il pas des heures où les souvenirs du passé se réveillent, et viennent distraire vos pensées du présent?

— Marberie, reprit M. de Garderel avec impatience, je vous l'ai dit souvent, je n'aime pas ces allusions aux années écoulées. Pourquoi évoquer la mémoire de ce qui n'est plus, d'un temps qui ne reviendra pas? Vous

semblez vraiment, parfois, vous jouer de moi, prendre à tâche de m'irriter, et vous oubliez alors tout à fait le respect et les égards que vous me devez.

— Le respect que je vous dois, monsieur ! repartit le concierge, avec une expression de sarcasme impossible à rendre, et en laissant éclater un rire strident. Du respect de moi à vous ! Vous vous méprenez. Vous m'interdisez de rappeler le passé ; mais, en vérité, il est bien nécessaire que je vous y ramène de temps en temps. Vous finiriez par me regarder sérieusement comme votre valet. En public, devant votre famille, je consens à n'être que le concierge Marberie ; mais devant vous, entre nous, vous ne m'obligerez pas d'oublier que je suis votre égal, que je possède tous vos secrets, des choses terribles ! et que je connais... Mais, laissons les souvenirs, et occupons-nous de réalités. Voyons si j'ai manqué à mes engagements ? ai-je ambitionné, aux yeux du monde, un autre rôle que celui de serviteur ? Non, vous le savez bien. Puisqu'il en est ainsi, Paul, de votre côté, soyez fidèle à nos conventions ; et qu'il ne vous arrive jamais de me parler comme vous venez de le faire. Je regarderais notre pacte comme rompu, et vous ne pouvez ignorer ce qui s'ensuivrait.

En achevant ces mots, Marberie s'était levé, et redressait sa haute taille devant le

comte de Garderel, dont les joues et les lèvres pâlirent affreusement.

— Asseyez-vous, Marberie, lui dit-il, et causons tranquillement.

Le comte prit une chaise, s'assit lui-même, et le concierge l'imita.

M. de Garderel s'était rapproché, et, après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, pour s'assurer que la conversation qu'il allait commencer ne pouvait être entendue :

— Je suis venu vous trouver, Marberie, dit-il, parce que je ne suis pas rassuré à votre sujet. Des doutes me sont venus depuis quelques mois; j'ai beau me raisonner, je ne réussis point à les éloigner. J'ai besoin de m'expliquer franchement avec vous ; je vous demanderai de répondre loyalement à la démarche que je fais, car il faut que nous restions unis : il y va de nos intérêts à l'un et à l'autre ; j'espère que vous en êtes convaincu aussi bien que moi.

— Parlez, monsieur, parlez ; mettez-vous à l'aise, répliqua le concierge.

En même temps, un pli dédaigneux et ironique contractait sa bouche. Ce mouvement n'échappa pas à M. de Garderel ; pourtant, il crut prudent de dissimuler.

— Mon cher Marberie, commença-t-il d'une voix basse et contenue, il m'a semblé depuis quelque temps que vous n'êtes plus avec moi dans les mêmes termes que par le passé.

— Interrogez votre conscience, repartit froidement le concierge, et demandez-vous si je ne serais pas en droit de formuler le même reproche à votre égard.

— Je ne le crois pas. Du moins je ne pense pas avoir rien fait sciemment qui ait pu vous inspirer ces soupçons. Quoi qu'il en soit, je le répète, vos allures à mon endroit sont changées.

— Sur quelles preuves appuyez-vous cette accusation ?

— Tenez, Marberie, reprit le comte, je serai franc. Dans l'espace d'un an, mon fils a passé près de deux mois avec moi, soit à Paris, soit à ce château. Eh bien ! vos rapports avec lui ont revêtu un tel caractère, qu'ils m'ont inspiré de la défiance.

— Je voudrais savoir, monsieur le comte, comment vous prétendez que je traite votre fils. A ses yeux que suis-je ? sinon un pauvre concierge, l'humble serviteur de ceux qui entrent et de ceux qui sortent ; c'est-à-dire le valet le plus insignifiant et le moins considéré de la maison.

— Je n'exige point, Marberie, vous le savez, que vous refusiez de vous prêter aux désirs de mon fils ; ce serait nous trahir. Mais il s'est absenté souvent ; il a parcouru les environs ; ses promenades ont eu un but inconnu ; or, un grand nombre de vos absences ont coïncidé avec les siennes.

— Monsieur le comte de Garderel a eu, je le sais, l'aimable attention de me faire espionner, repartit avec amertume le concierge.

— Vous vous trompez, Marberie, répliqua le comte, en réprimant sa colère ; je n'ai jamais eu cette lâche pensée. Mais vous ne l'ignorez pas, je dois avoir l'œil sur Félix ; aucune de ses démarches, aucun de ses mouvements ne peut m'être indifférent, car il est mon ennemi le plus dangereux. La plus vulgaire prudence me prescrivait donc de le surveiller, de ne point le perdre de vue... C'est en le suivant attentivement que je me suis aperçu, à mon grand chagrin, que vous disparaissiez en même temps que lui.

— Paul, interrompit le concierge, je ne devrais pas supporter vos injurieux soupçons ; ils m'offensent grièvement. Si j'étais tel que vous me supposez, dès ce jour, tout serait irrévocablement brisé entre nous. Mais je serai indulgent. Je vais vous donner une leçon de confiance qui vous fera regretter de m'avoir si indignement traité. Vous prétendez que mes absences ont coïncidé avec celles de votre fils ; je l'avouerai, vous ne vous êtes pas trompé ; vous avez été parfaitement renseigné. Vous allez plus loin, et vous m'imputez d'avoir accompagné Félix. C'est ici qu'il importe de démêler la vérité. Que je l'aie accompagné ostensiblement, cela est faux. Mais, que je l'aie suivi pour épier ses

démarches, pour surprendre le but de ses excursions et de ses plans, cela est vrai. Voilà pourquoi j'ai quitté le château presque aussi souvent que votre fils. Il est de mon intérêt comme du vôtre, d'être renseigné sur les projets, sur les tendances du docteur.

Cette explication était plausible, jusqu'à un certain point. M. de Garderel ne trouvant point d'objections à faire, dut s'en contenter. Cependant ses doutes étaient loin d'être effacés, malgré l'air d'assurance de Marberie. Il existait un fait récent dont il n'avait pas été question : la présence de Félix, tout à l'heure, dans la loge du concierge, l'entretien prolongé qui avait eu lieu. De tout cela, M. de Garderel ne savait rien. Ce silence, à lui seul, rendait suspects les détails et éclaircissements de Marberie. Le comte chercha, par une question adroite, à obtenir quelque lumière sur cet incident qui l'inquiétait.

— Félix, reprit-il, paraît compter beaucoup sur vous. Il n'y a qu'un instant encore, en quittant le château, il est allé vous faire ses adieux.

— Je ne le nierai pas, répondit Marberie avec aisance. Cela prouve que j'ai bien joué votre jeune médecin, et que la dupe, ce n'est pas moi. Je pourrais lui rendre des points, au docteur.

— Avez-vous donc découvert quelque chose ?

— Non, pas positivement ; mais je suis sur la voie, je ne saurais en douter.

— Ce qui se passe en ce moment chez moi, la maladie inexplicable de ma malheureuse fille, tout cela a-t-il des rapports avec ce que vous avez appris ?

— Peut-être. Toutefois, je n'ai pas de certitude. Seulement, je crois pouvoir affirmer qu'au prochain voyage je saurai tout.

— Félix ne reviendra pas, je lui ai interdit ma maison.

— Vous avez eu tort, Paul, laissez-moi vous le dire. Pourtant, du caractère dont je le connais, je ne pense pas que Félix soit arrêté par cette défense. Si vous tenez à percer le mystère, faites en sorte qu'il revienne ; le plus tôt sera le mieux.

M. de Gaderel réfléchit un instant ; puis il fit un geste d'assentiment, et reprit :

— Encore une question, Marberie, à laquelle je vous supplie de répondre avec franchise : Félix n'avait-t-il aucun soupçon sur mon passé, et sur les faits que vous savez ?

— J'ignore quelles sont ses informations sur ce point, répondit le concierge.

— N'a-t-il jamais cherché à visiter le souterrain, ou plutôt la cave ?

— Il m'a paru un jour avoir quelques doutes. Il supposait, je ne sais d'après quelles données, que sous le château où se trouve

votre bibliothèque, il existait une excavation. Mais vous n'ignorez pas que seul avec vous je connais ce souterrain. La porte est tellement dissimulée dans la muraille de la cave, dont elle semble faire partie, qu'à moins d'être instruit de la manière la plus précise, il est impossible de rien découvrir.

Il y eut un silence, après cette réponse, qui satisfit médiocrement le comte. Enfin, il se leva. Son visage était plus ferme, son œil plus assuré. Marberie s'en aperçut. Il ne douta pas que le comte n'eût organisé un plan dans sa tête et pris une résolution. Aussi quand il tendit la main au concierge avant de le quitter, celui-ci se contenta d'y placer le bout des doigts, encore les retira-t-il brusquement. M. de Garderel, étonné, le regarda et lui dit :

— Marberie, ne sommes-nous plus de vieux amis qui doivent, à tout évènement, rester inviolablement unis ?

— Cela dépendra entièrement de vous, monsieur, répondit le concierge. Suivez la ligne droite ; ne me soupçonnez plus, et, de mon côté, j'agirai comme autrefois.

Les deux hommes se séparèrent. Marberie resta dans sa loge, et le comte de Garderel reprit à pas lents le chemin du château.

IV

LE CABINET NOIR.

Le docteur Félix de Garderel était revenu à Paris. Il habitait un petit pavillon, situé au fond d'une cour de la rue Menilmontant, où il vivait très-retiré, ne sortant que pour visiter ses malades, et ne recevant personne, sinon un jeune médecin de ses amis, Alfred Auricourt. Leur intimité était grande. Commencée sur les bancs de l'école de médecine, elle s'était toujours fortifiée depuis. Alfred, de même que Félix, était sans principes religieux. Sa famille, qui tenait un rang honorable dans le Dauphiné, n'avait pas jugé nécessaire d'inculquer au jeune homme autre chose que la science mondaine qui fait arriver à l'aisance, quelquefois à la fortune. Les deux amis ne croyaient qu'aux succès, à la jouissance et aux voluptés qu'ils procurent, mais point à l'âme, qu'ils n'avaient jamais rencon-

trée sous la pointe de leur scalpel ; ils n'avaient pas foi par conséquent à une vie future, où la vertu sera récompensée et le vice puni. Néanmoins, Alfred était doué d'une belle et vaillante nature ; les sentiments d'honneur et de justice naturelle paraissaient innés dans son cœur ; il était incapable d'une bassesse. Ainsi que Félix, il avait soif d'arriver ; tous deux, possédés d'une ambition démesurée, travaillaient avec acharnement.

Dans la maison qu'habitait Félix, il y avait un cabinet dont il gardait toujours la clef, et où n'entrait jamais son domestique ni sa femme de ménage. On l'avait surnommé le *cabinet noir*, non que la lumière du soleil n'y pénétrât, mais à cause du travail secret qu'y poursuivait le jeune médecin, et peut-être aussi à cause de la nature même de ce travail.

Le lendemain du retour de Félix à Paris, Alfred Auricourt, averti sans doute, vint le trouver sur le soir. Après quelques minutes de conversation insignifiante, Félix se leva, et proposa à son ami de le conduire au cabinet noir. Alfred accepta avec empressement, avide de savoir où en étaient les investigations de son confrère. A peine la porte du cabinet fut-elle ouverte, qu'une odeur forte et pénétrante s'en dégageant, saisit les jeunes gens à la gorge et les suffoqua. Félix se hâta de donner de l'air en ouvrant la fenêtre, et

de faire évaporer ces émanations. Elles provenaient d'une fiole brisée ; le contenu s'était répandu sur le parquet, et l'avait corrodé, signe irrécusable de la force de l'acide ou du liquide.

— Tu as travaillé depuis notre dernière entrevue? interrogea Alfred.

— Oui, j'ai fait quelques expériences dont je ne suis point mécontent.

—As-tu découvert de nouvelles substances ?

— Non ; je me bornerai désormais à tenter des combinaisons.

— C'est très-bien, mais pour expérimenter, comment feras-tu ?

— Rien de plus facile, répondit Félix ; je trouverai sans peine des animaux. Ordinairement les poisons produisent sur eux les mêmes effets que sur l'homme.

— Sais-tu bien, dit en riant Alfred, que si l'on pénétrait dans ton laboratoire, on nous prendrait pour des empoisonneurs ?

— Ou bien, répliqua Félix, pour des hommes qui cherchent à mettre au service de la société des moyens sûrs de découvrir les empoisonnements, même ceux qui remontent à de longues années.

— Avoue, cependant, que tu fais là un triste métier; car enfin, tu t'exposes sans cesse. Il suffit d'un accident, d'une vapeur qui se dégage inopinément, d'une précaution omise, pour être empoisonné toi-même.

— C'est vrai. Mais j'ai l'habitude de procéder avec une circonspection infinie. Je travaille lentement, j'ai l'œil à tout. D'ailleurs, je connais les antidotes. Et puis, mon ami, les amants de la science doivent savoir offrir des sacrifices sur l'autel de leur divinité. La réputation, la fortune, la gloire ne se peuvent conquérir qu'à la sueur du front, et, la plupart du temps, au péril de la vie.

A mesure que Félix parlait, son accent s'animait, et Alfred ne put s'empêcher d'admirer l'ardeur indomptable que révélait le langage énergique de son ami.

Le cabinet noir ne renfermait que des substances vénéneuses. Sur les nombreux rayons qui garnissaient les murs, on voyait des fioles et des bocaux remplis d'acides, et d'extraits des plantes les plus malfaisantes. Au fond, était établi un fourneau destiné à des opérations chimiques, à des fusions, à des combinaisons. Dans un creuset apparaissait une matière brunâtre, indiquant des expériences récentes. Félix attira l'attention de son ami sur cette substance, lui expliquant, qu'à son avis, c'était le poison le plus actif et qui laissait le moins de traces.

— Il en est d'autres, dit-il, qui font languir longtemps. Cependant si la victime, après la mort, était soumise à un examen sérieux, les signes de l'empoisonnement ne pourraient se dissimuler. Les coupables, dans ce cas, se

reposent sur l'impossibilité des soupçons. Une maladie de langueur n'inspire aucune défiance : aussi regardent-ils ces moyens lents comme les plus sûrs.

Alfred Auricourt écoutait attentivement ces étranges communications. A la fin, il dit à Félix :

— Qu'espères-tu donc, avec ces découvertes ? à quoi te mèneront-elles ?

— Je te l'ai dit déjà, répondit le jeune docteur, je veux arriver à reconnaître avec précision la nature du poison qui aurait servi à perpétrer un crime.

— Mais, si la substance employée ne laisse pas de traces ?

— Alors, il faut analyser chimiquement le cadavre. Ne restât-il que les os d'un squelette, le poison peut toujours en être extrait. Seulement, je suis convaincu que la médecine n'a que des données incomplètes sur la science des empoisonneurs. Autrefois, à Rome, sous les Césars, Locuste donnait des leçons de son art infernal, et formait des élèves habiles comme elle. Ces traditions se sont transmises et conservées dans un certain monde ; car, ne l'oublie pas, les moyens du mal ne se perdent jamais ; ce sont des secrets redoutables, qui, aux mains d'un petit nombre d'adeptes, jouent dans la société un rôle effrayant. A force de persévérance, il est possible, selon moi, de soulever le voile qui re-

couvre ces formidables mystères. Mais il est nécessaire d'expérimenter longtemps, minutieusement, pour saisir les différentes combinaisons de poisons, les symptômes qui signalent leur présence, les désordres qu'ils produisent dans l'organisme. Voilà pourquoi je me suis dévoué à ces travaux dangereux Je veux signaler mon nom à tout prix, l'attacher à une découverte utile.

Alfred Auricourt, subjugué par ce langage enthousiaste, s'émerveillait de la conviction ardente du jeune homme et du feu avec lequel il parlait de ces choses. Il ne le quitta que fort avant dans la soirée, persuadé que Félix réussirait à s'assurer une place distinguée parmi les savants de l'époque.

Félix reprit ses études avec plus d'obstination que jamais, et Alfred suivait d'un œil curieux ce travail infatigable. Un jour qu'il était venu voir son ami, celui ci lui dit, au comble de la joie :

— Enfin, j'ai trouvé une combinaison de substances toxiques qui tue avec la rapidité de la foudre, sans laisser de traces.

Et il entraîna Félix dans le cabinet noir. Après avoir fermé la porte, il prit une fiole qui contenait une liqueur épaisse, noirâtre, en petite quantité.

— Tu vois ce liquide ? dit Félix. Eh ! bien, une seule goutte suffirait pour tuer raide l'homme le plus robuste, j'en suis sûr.

— Cela n'est pas possible, répondit Auricourt, qui regardait avec stupéfaction son ami et le flacon que celui-ci tenait dans les mains.

— Cela n'est pas possible ? Tu dis que cela n'est pas possible ? reprit le docteur. Nous allons bien voir.

Et laissant Alfred dans le cabinet, il sortit, sonna son domestique, se fit apporter un lapin vivant. L'ayant pris, il revint avec la bête dans le laboratoire ; il versa un peu d'eau dans une tasse, où il laissa tomber une gouttelette du liquide contenu dans le flacon. Sans même essayer de mélanger les deux substances, il força le lapin de goûter au fatal breuvage. A peine les premières gouttes avaient-elles humecté la langue du malheureux animal qu'il tomba foudroyé, ne donnant plus signe de vie. Alfred le toucha ; le cœur ne battait plus.

— Laissons-le quelques instants, dit Félix, dont le visage rayonnait ; quand il sera bien certain que le poison doit avoir pénétré dans le sang, qu'il s'est infiltré partout, nous ferons l'autopsie, et nous verrons s'il existe trace de substance toxique dans les entrailles ou le corps de l'animal.

Alfred était muet de saisissement.

Au bout d'un certain temps, Félix ramassa le lapin, qui gissait par terre, inanimé, l'étendit sur une table, l'ouvrit avec le scalpel, mit

à nu les entrailles, l'estomac, les artères. Auricourt l'examina avec la plus grande attention ; mais il ne put rien découvrir qui annonçât l'empoisonnement.

— Tu as raison, dit-il à son ami, ta combinaison est puissante.

— Oui, répondit Félix ; pourtant j'ai un sûr moyen de découvrir un crime, si l'on employait cette substance pour le commettre.

— Quel est ce moyen ? Je serais heureux de le connaître, déclara Alfred.

— Je te le révèlerai quelque jour. Pour le moment je ne le puis, cela demande de trop longues explications.

Alfred Auricourt, quoique sans principes religieux, ne put s'empêcher de frémir en voyant son ami livré à des études dont le but paraissait équivoque. Il se demandait quelle pouvait être l'arrière-pensée de Félix ; car il ne pouvait se persuader que le motif assigné par lui à ses investigations étranges, fut le seul qu'il eût en vue. Félix s'aperçut de l'impression qu'éprouvait Auricourt, mais il dissimula, tout en prenant bonne note de cette observation. Dès ce moment, il se montra plus réservé avec le jeune médecin, et ne l'introduisit plus que rarement, et pour de courts instants, dans le cabinet noir. Encore ne lui parlait-il guère de ses expériences et découvertes. Plusieurs mois se passèrent, durant lesquels Félix, sauf le temps qu'il

était obligé de consacrer à sa clientèle, restait presque constamment enfermé dans le cabinet noir. Ceux qui l'avaient connu autrefois, surpris de ne plus le voir, s'informèrent et apprirent qu'il poursuivait avec opiniâtreté une découverte dont on ne put leur dire l'objet. En vain multiplièrent-ils les questions ; le docteur était entouré de gens, discrets, ou qui, plutôt, à cause de leur esprit borné, ne pouvaient satisfaire la curiosité de ceux qui les interrogeaient.

Alfred Auricourt, accueilli froidement, diminua peu à peu ses visites ; enfin il les cessa tout à fait, persuadé que Félix ne se souciait pas d'être observé par un témoin importun et qui en savait déjà trop. De son côté, Félix ne fit aucune démarche pour revoir son ancien ami, et les relations furent rompues entre eux.

Cette année, M. de Garderel et sa famille prolongèrent leur séjour au château de Champton. Le maître de la maison devenait de plus en plus sombre. Souvent, il quittait brusquement le manoir, et s'en allait errer de longues heures dans les bois. Ses rapports avec Marberie étaient fréquents, mais chaque fois, il sortait de ces entrevues avec le concierge plus triste et plus soucieux. Ces visites, apparemment, ne le satisfaisaient pas, ou ne faisaient point taire ses inquiétudes. La santé d'Elisa était toujours mauvaise : il n'y avait

aucune amélioration, au contraire ; l'affection de sa mère, les soins et la tendresse ingénieuse de sa sœur, ne parvenaient pas à calmer les souffrances physiques et morales de la jeune fille, car elle ne souffrait pas seulement dans son corps, son âme aussi était cruellement atteinte. Elisa, élevée dans un couvent, jusqu'à l'âge de seize ans, avait été soustraite en partie, par cette éducation, aux influences irréligieuses du foyer domestique.

A son retour dans la maison paternelle, elle lutta, quelque temps contre les propos impies et les plaisanteries sacriléges de son père, de son frère, de sa mère, il faut le dire avec regret, s'associait par de sourires significatifs à ces tristes railleries qui tendaient à ruiner la foi dans l'âme pure d'une enfant. Peu à peu la négligence, puis l'indifférence s'emparèrent du cœur d'Elisa ; elle finit par abandonner la pratique de ses devoirs de chrétienne. Toutefois, son esprit n'était pas tranquille. Surtout depuis qu'elle était malade, les souvenirs de son enfance pieuse, ceux du pensionnat lui étaient revenus. Elle n'osait en parler ; mais, elle s'entretenait souvent, en secret, de ces pensées d'autrefois. Assurément sa réconciliation avec Dieu eût soulagé grandement son âme et son corps. Sa situation dans son ensemble empirait insensiblement. La consomption fit des progrès, sans que, chose singulière, les médecins

habiles qui la traitaient, eussent découvert de maladie organique. Les poumons étaient intacts; seulement, l'estomac commençait à se débiliter. Les remèdes étaient impuissants. M. de Garderel, malgré son extérieur froid, farouche même, suivait avec une anxiété qu'il ne prenait pas la peine de cacher, la marche inexorable de la maladie. Quand il était au salon avec sa fille, il ne la quittait pas des yeux. Souvent il eût été facile de saisir sur sa figure d'airain les traces d'une émotion fugitive. Son parler était bref et rare. Alors il s'informait de sa fille, de la manière dont elle passait le jour, et de son sommeil la nuit. Elisa et sa sœur éprouvaient une extrême timidité en présence de leur père; elles le craignaient plutôt qu'elles ne l'aimaient. Le voyant toujours sombre, d'humeur difficile, concentré, replié sur lui-même, et livré sans cesse à de redoutables emportements, elles ressentaient pour lui un éloignement instinctif que rien ne pouvait maîtriser. Ce sentiment, cette attitude ne dataient pas d'hier. Dans leur enfance, le comte, parfois, leur prodiguait des caresses passionnées; puis, tout à coup, les repoussait violemment. Et les pauvres enfants qui, un instant, s'étaient abandonnées heureuses et naïves aux embrassements paternels, s'éloignaient en pleurant, ne sachant comme expliquer ces brusqueries et cette singulière conduite.

Plus tard, les caresses cessèrent. Mais les inégalités d'humeur du comte de Garderel firent souvent verser des larmes à ses filles. Quand il les voyait ainsi attristées, il s'irritait de leur chagrin, et leur reprochait durement de lui rendre l'intérieur de sa maison désagréable.

Mme de Garderel aimait ses filles de toute son âme, et ne voyait qu'elles au monde; elles étaient sa consolation dans les souffrances que lui faisait endurer le caractère bizarre de son mari. Lorsqu'elle avait épousé le comte, Mme de Garderel le connaissait peu. Elle savait seulement qu'il n'avait pas vécu en bonne intelligence avec sa prémière femme; mais on rejetait tous les torts sur la défunte, jeune fille pleine de dissipation et de coquetterie, disait-on, qui aurait fait le malheur et le tourment de son mari, si elle eut vécu. Mme de Garderel était jeune encore quand elle fut conduite à l'autel. Elle avait été élevée chrétiennement, et paraissait devoir persévérer. Il lui arriva ainsi qu'à beaucoup de jeunes femmes : aimant son mari par-dessus tout, ayant en lui une foi aveugle, elle épousa bientôt ses goûts, ses antipathies, son irréligion même. Elle se dit d'abord que Dieu ne demandait pas l'impossible à une femme mariée ; que son premier devoir était de plaire au compagnon de sa vie, et que des lois incompatibles avec les

idées du comte n'obligeaient plus. Elle ne tarda pas à se persuader que les pratiques sacrées et imprescriptibles de la religion ne pouvaient se concilier avec la vie de famille et les obligations qu'elle impose. La malheureuse femme arriva par degrés à l'irréligion. Les conversations de son mari, la lecture de livres dangereux, la fréquentation d'un monde sans principes, et ennemi déclaré des maximes chrétiennes achevèrent sa perversion. Mme de Garderel avait un excellent cœur, mais peu de profondeur d'esprit. Les premières années de son mariage s'écoulèrent assez paisiblement. Puis, M. de Garderel se montra morose, difficile, atrabilaire ; et la pauvre comtesse devint malheureuse. Ce ne fut qu'au retour de ses filles du pensionnat qu'elle obtint par elles un adoucissement à ses peines. Cette joie fut bientôt troublée par la maladie d'Elisa. Une chose contristait particulièrement Mme de Garderel, c'était l'obstination du comte à refuser pour sa fille les soins de Félix. En effet, Elisa s'était mieux trouvée tant que le jeune médecin lui avait donné ses conseils. Mais il n'y avait pas d'observations à faire : la volonté de M. de Garderel était absolue.

V

CLEMENCE.

La seconde fille du comte de Garderel, Clémence, avait dix-huit ans, à l'époque où commence cette histoire. Sortie du couvent depuis deux ans, et élevée chrétiennement comme sa sœur, elle avait donné des marques de la plus grande piété, et avait été constamment signalée comme le modèle de ses jeunes compagnes. A la différence d'Eliza, Clémence était gaie, ouverte, pétulente même ; mais à mesure qu'elle grandissait, ces défauts, qui n'étaient que ceux de l'âge, disparaissaient pour ne laisser voir que les plus belles et les plus solides qualités. Clémence était d'une taille élancée, svelte, élégante ; sa tête, noblement posée sur un buste admirable, était ornée d'une énorme chevelure blonde. Son visage reflétait la joie et la santé ; ses traits purs, réguliers, unissaient à l'éclat de la jeu-

nesse une rare distinction. Toutefois, la jeune fille paraissait peu occupée de ces charmes, qui eussent fait l'orgueil de tant d'autres. On l'embarrassait visiblement quand on faisait l'éloge de sa beauté ; elle rougissait, détournait la conversation, et ne dissimulait pas la souffrance qu'elle éprouvait en pareil circonstances. Une étroite amitié la liait à sa sœur, qui ne pouvait se passer de Clémence, et celle-ci montrait un dévouement parfait pour la pauvre malade. Elle ne permettait pas qu'aucune femme de service la remplaçât dans les soins qu'exigeait l'état inquiétant d'Eliza. Depuis son retour dans sa famille, Clémence était restée ce qu'elle était au pensionnat, solidement et sincèrement pieuse ; ses sentiments religieux, loin de s'affaiblir, semblaient même s'être fortifiés, et avaient pris un caractère plus décidé, plus virile, dans l'atmosphère hostile qu'elle respirait. Au commencement, son père, sa mère, sa sœur, avaient voulu effacer ce qu'ils appelaient la marque et le vernis du couvent ; ils trouvèrent dans la jeune fille une résistance et une fermeté inattendues. M. de Garderel s'irrita d'abord de ce qu'il appelait manie de petite fille, bigoterie, superstition ; il ne gagna rien ; tous les efforts se brisèrent contre une volonté énergique, et déterminée à être fidèle à Dieu. Madame de Garderel dut également renoncer à une lutte qui n'aboutissait

à aucun résultat. Quant a Eliza, elle aimait trop sa sœur pour lui faire de la peine et la tourmenter dans ses inébranlables résolutions. Au contraire, bientôt, pour lui être agréable, elle travailla à lui faciliter l'accomplissement de ses devoirs de chrétienne.

Cela ne suffisait pas à Clémence. La noble jeune fille avait une ambition plus haute que celle de vivre tranquillement dans l'observance exacte de ses obligations religieuses ; elle ne désespéra pas d'exercer sur ses parents une influence salutaire, et de les ramener peu à peu à l'estime et au respect de la religion. Elle comptait beaucoup sur la vertu de la prière et du sacrifice.

— Mon Dieu, disait-elle souvent, prenez mes joies, ma jeunesse, ma vie, et convertissez-les tous à vous, eux que je chéris, mon père, ma mère, ma sœur, mon frère !

Quoique la plus jeune, Clémence ne tarda pas à conquérir sur son père un ascendant remarquable. Personne, dans la maison, ne lui parlait avec autant de liberté. Elle ne craignait pas même, parfois, de l'interroger ; ce qu'Elisa, bien que l'aîné, n'eût jamais osé se permettre. Le comte, chose surprenante, ne s'en offensait jamais. Il se surprenait à admirer cet ange que Dieu, dans sa miséricorde sans doute, avait placé à son foyer ; il avait pour Clémence une sorte de respect, fruit de la vertu de la jeune fille, vertu aux

parfums plus suaves que ceux des fleurs du printemps. Le front de Clémence était si pur, son œil si limpide et si chaste, son caractère si aimable, si ouvert, sa parole si caressante et si harmonieuse, qu'il était difficile de résister à la séduction que la jeune fille exerçait autour d'elle.

Clémence avait également tenté de détruire les préjugés de son frère. Elle l'aimait beaucoup ; et c'était un grand bonheur, une véritable fête pour elle quand il venait au château de Champton ou à l'hôtel de la rue du Bac, résidence de la famille de Garderel, à Paris. De son côté, Félix semblait se plaire de préférence avec sa jeune sœur ; il lui rendait tendresse pour tendresses, et saisissait toutes les occasions de lui être agréable. Cependant, malgré ces dehors spécieux, et ces rapports intimes en apparence, Clémence sentait qu'il y avait pour elle, dans l'ame de son frère, un point impénétrable, une face obscure, et que le jeune homme ensevelissait de profonds mystères dans son cœur. Félix se faisait, parfois, un cruel plaisir de bafouer, d'insulter tout ce qu'aimait la jeune fille, sa foi ardente, ses sentiments religieux ; il riait de tout cela, comme rient les démons. Sur ces matières, il était impitoyable ; il dépensait, à pervertir la religion de sa sœur, tout ce qu'il possédait d'esprit naturel. Mais, ordinairement, Clémence l'arrêtait d'un mot, ou bien le quittait

brusquement. Assurément, elle s'affligeait de l'hostilité de son père, et de sa mère contre la religion, mais il lui semblait qu'ils étaient bien moins éloignés de Dieu que Félix.

Pendant le dernier séjour du docteur à Champton, il avait renouvelé auprès de sa sœur ses tentatives impies ; cette fois, elle l'avait écouté en silence avec une gravité triste. Quand il eut fini :

— Félix, dit-elle, l'âme ne se touche point avec la pointe du scalpel. Ce n'est pas en fouillant un cadavre, au milieu des chairs palpitantes, qu'on peut la découvrir. L'ame est la partie la plus noble, la plus sublime de nous-mêmes. L'ame, c'est tout ce que j'aime en toi, tout ce que tu aimes en moi. Or, cette activité merveilleuse, insaisissable aux sens, cette source d'amour et d'intelligence ne saurait périr.

— Enfant, répondit le docteur avec un rire amer et ironique, jouissons du bienfait de l'existence sans nous préoccuper de chimères. Le bonheur, la joie, le plaisir enivrant de ce monde, voilà l'unique but que doit poursuivre le sage.

— Crois-tu donc, répliqua vivement la jeune fille, que la vertu chrétienne n'ait pas aussi ses voluptés ? M'as-tu jamais vue le front chargé de nuages ? Je puis avoir, comme toute créature humaine, mes chagrins et mes peines ; mais mon cœur est toujours dans

une sérénité profonde. Quand un voile sombre vient un instant couvrir le firmament lumineux de mon existence chrétienne, il disparaît bientôt sous l'influence du soleil puissant de ma foi.

Clémence parlait avec une conviction si ardente ; son accent était si vrai, elle se peignait si bien elle-même, que Félix l'enveloppa d'un regard prolongé. Puis il secoua la tête :

— Illusions que tout cela ! dit-il ; j'aime mieux la réalité.

— Ce que tu appelles la réalité, est-il exempt de soucis, d'inquiétudes, d'amers chagrins ? Les déceptions ne naissent-elles point à chaque pas ?

A ces mots, une expression étrange transforma les traits du docteur, un sourire diabolique contracta ses lèvres, et il répondit.

— Il faut cet âcre assaisonnement aux joies de la vie. Si on les obtenait sans efforts, sans obstacles à surmonter, elles seraient trop fades.

A la suite de cette conversation qui semblait devoir se terminer là, Félix tomba dans une rêverie singulière. C'était dans le parc du château, un des premiers jours de l'été. La nature était en fête ; les oiseaux chantaient sous la feuillée ; l'insecte tressaillait de joie sous l'herbe ; le soleil versait des torrents de feu et de lumière.

— Vois, reprit Clémence avec enthou-

siasme, vois, frère, comme le bois est magnifique, le ciel pur et splendide, la journée délicieuse. Ah ! Dieu qui nous aime tant, qui nous prodigue ici-bas tous ces biens, crois-tu donc qu'il soit capable de finir à la mort notre existence éphémère ?

— Dieu, s'il existe, répondit le jeune homme, ne s'occupe point de nous. Il nous a jetés sur la terre, et s'inquiète peu de nos débats et de nos actes.

Clémence se tut, dédaignant de répondre à cette objection vulgaire, ou plutôt elle préféra épargner à Félix de nouveaux blasphèmes. Le frère et la sœur rentrèrent en silence au château.

Dans l'après midi, la jeune fille, accompagnée d'une femme de chambre, se rendit à la ville de Mélisy, dont Champton dépendait. Elle alla directement à l'église où elle pria longtemps avec une ferveur extraordinaire. Son teint animé, ses yeux fixés sur le tabernacle et mouillés de douces larmes, attestaient l'ardeur de sa foi et de son amour. Elle se leva tranfigurée. Une pensée généreuse avait illuminé son âme et se reflétait sur son visage.

A son retour au château, Clémence ayant appris que sa sœur la demandait instamment et attendait son arrivée avec impatience, s'empressa de satisfaire au désir d'Elisa, qu'elle trouva dans sa chambre, pensive et triste comme d'habitude.

— J'avais besoin de te voir, ma sœur, dit aussitôt la malade. L'ennui me tue ; mon âme s'use dans une lutte incessante contre une insurmontable mélancolie ; je le sens : ma vie s'écoule goutte à goutte. Bientôt tout sera fini.

— Ne parle pas ainsi, s'écria Clémence en embrassant l'infortunée. Ta maladie, sans doute, demande des soins, mais elle n'offre aucun danger. Tu sais que telle est l'opinion de Félix et de tous les médecins qui t'ont vue.

— C'est vrai. Mais, tiens, dit la jeune fille en portant la main sur son cœur, il y a là de tristes, de noirs pressentiments. J'ai la conviction que j'en mourrai.

En achevant ces paroles, Elisa se cacha la figure dans les mains, et laissa éclater ses sanglots. Clémence pleurait aussi du chagrin où elle voyait sa sœur.

— Elisa, lui disait-elle, d'une voix touchante, sois raisonnable. Les pressentiments ne sont rien que les produits de l'imagination. Il faut les chasser comme des hôtes importuns ; il faut se distraire de ces sombres pensées.

— Et quelles distractions puis-je donc avoir dans cette maison ! répliqua la jeune fille avec amertume. La tristesse règne ici du matin au soir, et du commencement à la fin de l'année. Toujours des visages austères,

jamais de gaieté ni de joie. Oh ! cette vie me semble un enfer.

Elisa prononça ces dernières paroles avec un tel accent de désespoir que Clémence accablée ne sut que répondre. Pourtant elle fit un effort et dit à sa malheureuse sœur :

— Ma bonne Elisa, ne feras-tu pas une exception en ma faveur, et ne me rendras-tu pas cette justice d'avouer que je ne suis pas triste ? Quant à nos parents, peut-être ont-ils de secrètes douleurs que nous ne connaissons pas, et que nous devons respecter.

Il y eut un silence. Elisa ne répondait pas. Elle leva ses grands yeux, chargés de larmes, sur sa sœur ; mais sans rien dire. Alors Clémence, reprenant la parole :

— Ma bonne petite sœur, dit-elle, avec un accent attendri, et en serrant la malade dans ses bras, il est, au milieu des peines de la vie, un consolateur tout puissant, qui répond toujours à notre appel. L'as-tu invoqué ?

Elisa, surprise, interrogea sa sœur du regard.

— Ne me comprends-tu pas ? continua celle-ci ; aux cœurs affligés, Dieu reste toujours. Il est leur ami le plus fidèle et le plus tendre.

— Clémence, je t'en prie, répliqua la malade, n'aborde pas ce sujet, n'éveille pas ces pensées, elles me font mal.

La jeune fille se tut, à cette injonction impérieuse. Les larmes roulèrent dans ses

yeux, et une vive douleur se peignit sur son beau visage. Elisa en fut frappée, et reprit aussitôt d'un ton plus doux :

— Je te fais de la peine, pauvre sœur ; mais pardonne-moi ; je souffre tant de corps et d'âme. Et puis, on a tant fait pour détruire la foi de mon enfance !

— Est-elle donc détruite, Elisa ? demanda timidement la jeune fille.

— Hélas ! hélas ! je le crains.

— Non, non, elle vit, j'en suis sûre, dans les replis secrets de ton cœur, répliqua Clémence avec feu ; l'étincelle existe, et Dieu permet le choc de la souffrance, pour faire jaillir la flamme pure enfouie dans ton âme généreuse.

La parole inspirée de Clémence impressionna sa sœur, malgré elle. Elisa parut hésiter un instant ; puis elle dit, presque à voix basse et les yeux baissés, comme si elle rougissait de cet aveu.

— Peut-être as-tu raison, chère enfant ?

— Elisa, poursuivit la jeune fille, ah ! je donnerais tout, vois-tu, jusqu'à ma vie, pour obtenir que tu jouisses de la paix qui enivre mon cœur. Va, je prie pour toi tous les jours. Aujourd'hui même, tout à l'heure, je suis descendue à la ville ; je me suis rendue dans cette église que tu fréquentais autrefois ; je me suis agenouillée devant cet autel que tu connais ; j'ai épanché dans le sein de Dieu

mon cœur qui débordait de désirs et de douleurs. J'ai fait appel à mon Dieu : je lui ai demandé beaucoup, non pour moi, mais pour ceux que j'aime, et j'ai tout promis si je suis exaucée.

— Que veux-tu dire ? demanda Elisa étonnée de ce mystérieux langage. De quoi s'agit-il ? qu'as-tu promis ?

— Je puis te faire connaître ce que j'ai sollicité du Seigneur. J'ai imploré pour vous tous, pour mon père, ma mère, mon frère, et particulièrement pour toi la joie de l'âme, cette joie pure et ineffable que la religion seule peut donner. J'ai l'intime confiance qu'un jour je serai exaucée. Quant à ce que j'ai promis, ajouta la jeune fille avec un gracieux sourire, c'est une affaire qui m'est personnelle ; c'est mon secret et celui de Dieu.

La conversation continua encore quelque temps sur ce sujet ; puis les deux sœurs se séparèrent. Elisa plus calme dit à sa sœur en la quittant :

— Continue, chère amie, de prier pour moi.

Clémence sortit de la chambre de sa sœur, remplie de reconnaissance pour Dieu ; elle vit, dans la dernière parole de la malade, un signe manifeste que ses larmes et ses vœux avaient touché le Seigneur, et elle ne douta pas, la naïve enfant, que bientôt Elisa ne revint à ses sentiments chrétiens d'autrefois.

De là, Clémence passa dans son appartement, où elle fit une courte prière devant le crucifix d'ivoire qui le décorait. Ensuite elle descendit au salon qui était désert. La jeune fille s'assit à sa place accoutumée, et se mit au travail, car elle n'aimait pas à perdre un instant ; sa vie était sérieuse, partagée entre la prière, la lecture de bons livres et les travaux à l'aiguille. Elle venait à peine de s'installer près de la table à ouvrage, que son père entra.

— Où sont ta mère et ta sœur ? demanda-t-il, avec brusquerie.

— Ma mère, je ne saurais dire où elle est ? je me suis absentée ; je viens d'entrer ici, et je ne l'y ai pas rencontrée. Ma sœur est à sa chambre.

— Tu t'es absentée, m'as-tu dit ? Es-tu donc sortie avec ton frère ?

— Non, mon père. Vous m'avez défendu de faire avec lui aucune promenade sans votre autorisation, et vous savez bien que je ne voudrais pas vous désobéir. Je suis allée à la ville accompagnée de ma femme de chambre.

— Pourrais-je connaître le motif de cette course ?

— Certainement, mon père ; je n'ai rien de secret pour vous. Je suis allée à l'église.

A cette réponse simple et franche, M.

de Garderel fit une grimace, et se contenta de dire :

— Toujours les habitudes du couvent !

Il ne s'était pas assis ; après deux ou trois tours dans le salon, il sortit sans rien ajouter.

VI

UNE REVELATION.

Le comte de Garderel et sa famille ne rentrèrent à Paris que vers le mois de décembre. Le concierge Marberie les suivit, et s'installa à l'hôtel de la rue du Bac, pour y remplir les mêmes fonctions qu'au château de Champton.

Quelques jours après, à une heure assez avancée de la soirée, un homme, enveloppé d'un ample manteau brun, sonnait à la porte du pavillon de la rue Ménilmontant. On lui ouvrit aussitôt. Il entra, en demandant à voix basse le docteur Félix de Garderel.

— Vous le trouverez à son appartement, répondit le valet, qui parut connaître le tardif visiteur, qui n'était autre que Marberie.

Celui-ci monta rapidement, et frappa un coup sec à la porte de la chambre du jeune

homme. N'ayant pas reçu de réponse, il se dirigea du côté du cabinet noir ; il connaissait parfaitement la maison ; ce n'était pas évidemment la première fois qu'il y venait. Arrivé à la porte, il frappa de nouveau, et on ouvrit sur-le-champ de l'intérieur. Le docteur apparut, une bougie allumée à la main.

— Ah ! c'est vous, Marberie, dit-il, avec un air de satisfaction. Entrez vite.

Le concierge obéit, et s'assit sans façon sur l'unique fauteuil que renfermât le cabinet, tandis que Félix fut obligé de prendre place sur une espèce de tabouret. Le docteur, cependant, ne parut aucunement surpris des allures familières de Marberie.

Les deux hommes se mesurèrent un instant des yeux en silence, cherchant à pénétrer mutuellement leurs pensées. Félix entama la conversation.

— M'apportez-vous quelque nouvelle ? demanda-t-il lentement.

— Nous sommes à Paris depuis huit jours.

— Je le sais, répondit le jeune homme.

— Ah ! vous le savez, reprit Marberie, quelque peu surpris. Et qui a pu vous l'apprendre ?

— Le hasard, repartit en souriant le docteur. Mon domestique passait hier devant

l'hôtel de mon père, et il s'aperçut que les habitants étaient de retour.

Le concierge se contenta de l'explication dont il parut admettre la vérité, et attendit une nouvelle question.

Le docteur eût préféré que Marberie parlât le premier, cela était visible. Mais celui-ci semblait résolu à se taire, et attendre qu'on l'interrogeât.

— Comment va ma sœur Elisa ? reprit Félix de Garderel. Sa santé s'est-elle améliorée ?

— Non..., pas encore, répondit le concierge avec un sourire sarcastique.

— Mon père est-il toujours fâché contre moi ? m'interdirait-il de le visiter ?

Félix se tut. Ces deux hommes étaient gênés l'un vis-à-vis de l'autre.

Marberie se décida à sortir de la réserve qu'il s'était d'abord imposée.

— Je suis venu, dit-il, m'informer si tout va bien de votre côté, et si vous persistez dans vos projets ?

— Dans nos projets, voulez-vous dire ? répondit Félix. Car, vous le savez bien, je ne me suis embarqué dans ces périlleuses affaires qu'à votre instigation.

— Vous avez bonne mémoire, jeune homme, repartit le concierge, en dardant son regard fauve et venimeux sur Félix ; mais vous n'avez pas répondu à ma question.

— Vous me demandez si tout va bien de mon côté.

— Oui, précisément ; c'est là ce que je désire savoir d'abord ?

Le docteur jeta un regard autour du cabinet noir, sur les flacons et les bocaux qui garnissaient les rayons, et répondit :

— Les choses ne vont pas mal ; j'ai fait des découvertes de quelque importance.

— Etes-vous toujours décidé ?

— Oui, si vous me prêtez votre concours ; vous n'ignorez pas que je ne puis rien faire sans vous. C'est pour cela que je tiens à savoir, moi-même, quelles sont vos vues et vos intentions actuelles.

— Bon, je prends acte de cet aveu, dit le concierge. Ainsi vous ne reculerez pas, quoi qu'il arrive ?

— Non, je vous le jure.

— Alors, touchez là, reprit Marberie en tendant au jeune homme sa main décharnée, osseuse.

Félix y posa la sienne avec un tremblement convulsif. Quoique le jeune médecin fût plein d'assurance et d'audace, cet homme le faisait trembler.

— Maintenant, reprit le concierge, à moi d'exécuter ma promesse.

— J'allais vous en prier, dit le docteur.

— Je n'oublie rien, jeune homme. Vous ignorez les antécédents de votre père ?

— J'ignore tout, peut-être jusqu'à son origine.

— Vous avez raison ; et tel est le sujet de la communication que je dois vous faire aujourd'hui. Je vous ferai connaître tout ce qui concerne votre père. Vous pouvez être certain de tout ce que je vais vous dire, car j'en ai été témoin oculaire. Quand vous saurez les choses dont je ne vous ai encore parlé que vaguement, vous verrez ce qu'il vous reste à faire. Je ne doute pas que vous ne soyez affermi dans vos résolutions. Le comte Paul de Garderel, votre père, n'est pas né en France.

A ce brusque aveu, Félix fit un mouvement qu'il réprima aussitôt. Cependant, il ne put s'empêcher de dire à Marberie :

— Néanmoins, je suis français, et lui aussi.

— Oui, sans doute. Vous l'êtes, vous, par naissance, et lui par naturalisation. Votre père, je le répète, est né sur une terre étrangère, bien loin au delà des mers, à la Nouvelle-Orléans. Il descend des anciens colons français, d'une antique famille que des revers conduisirent en Amérique, alors que la Nouvelle-Orléans appartenait à la France. Avec le temps, cette famille amassa de grandes richesses. Le père de Paul de Garderel, votre aïeul, hérita d'une fortune considérable, qu'un magnifique mariage vint presque dou-

bler encore ; mais, spéculateur intrépide, et souvent imprudent, il avait perdu la moitié de cette fortune, et compromis le reste, quand votre père atteignit l'âge d'homme. Son père n'avait rien négligé pour son éducation, il l'avait fait élever comme les jeunes gens de son âge et de sa condition, et mis à même de parcourir une carrière honorable. Mais Paul de Garderel voyait avec regret, avec désespoir même, son père disposé à jouer témérairement le reste de ses biens. Il lui fit des observations ; le vieillard n'en tint pas compte. Paul insista ; mais le père lui signifia de n'avoir pas à se mêler de ses affaires Sur sa demande, il lui remit la portion qui lui revenait des biens de sa mère : une rupture s'en suivit : le père et le fils cessèrent de se voir. Je connaissais votre père ; j'étais même très lié avec lui. Nous étions du même âge, et nous avons étudié ensemble. La sympathie ou un instinct qu'on ne peut toujours définir, nous unit d'une manière indissoluble. Il me raconta ses chagrins ; il me confia le danger où il était d'être frustré de l'héritage paternel. Nous nous consultâmes, nous dressâmes un plan pour arracher cette fortune, encore belle, à une perte inévitable. Je n'étais pas riche ; mais le peu que m'avaient laissé mes parents, joint à ce que Paul tenait du chef de sa mère, devait suffire pour mener à bien notre entreprise.

« Nous avions continué l'un et l'autre d'habiter la Nouvelle-Orléans. Nous étions occupés ostensiblement de différentes spéculations. Cette existence dura six mois. Un événement, en apparence inattendu, vint la modifier profondément. Un matin, on avertit Paul de Garderel que son père avait disparu. Il accourut avec moi à la maison du vieillard, et nous constatâmes par nous-mêmes l'exactitude de la nouvelle. Paul ordonna les recherches les plus minutieuses ; il s'adressa à la police de la ville ; toutes les investigations furent vaines, et il fut mis en possession du patrimoine de son père, pour le gérer jusqu'au retour du vieillard, supposé que celui-ci existât encore, sinon pour jouir de ces biens dont il était le seul et légitime héritier. »

Arrivé à ce point de son récit, Marberie s'arrêta, comme s'il eût terminé. Le docteur l'avait écouté avec une attention extrême. Voyant que le concierge se taisait :

— Eh bien, demanda-t-il, qu'était donc devenu le vieillard ?

A cette question, Marberie fixa ses petits yeux gris et brillants sur Félix, et lui répondit avec un sourire de damné :

— Je vous l'ai dit, il avait disparu.

— Sans doute, et je vous ai bien compris. Mais comment avait-il disparu ?

— Interrogez le souterrain de l'hôtel de la rue du Bac.

— Quels rapports y a-t-il entre l'hôtel de Garderel et la Nouvelle-Orléans, entre mon aïeul et le souterrain de l'habitation de mon père ?

— Il y a de très-grandes relations entre ces différents termes ; vous allez les connaître, car je n'ai pas commencé le récit de cette terrible histoire pour demeurer à moitié chemin. Le domestique de confiance de votre aïeul avait été gagné, moitié par argent, moitié par menaces. Dans la nuit qui précéda le jour où l'on découvrit la disparition du vieillard, nous nous introduisîmes dans sa maison, où nous le surprîmes dans son premier sommeil ; nous le garottâmes, et nous l'emportâmes, bâillonné, dans une maison que nous avions achetée à l'autre extrêmité de la ville, près de la mer. On le jeta dans une chambre obscure et retirée, disposée à cet effet. Puis, au bout de dix mois, quand Paul eût réalisé les immeubles que possédait son père, il frêta un vaisseau, et nous partîmes pour la France. Après bien des difficultés pour débarquer secrètement le vieillard, nous réussîmes à gagner Paris, où votre père avait acheté l'hôtel qu'il habite encore, rue du Bac. Par ses soins et les miens, un souterrain avait été préparé qui communiquait avec le cabinet du comte et avec la loge du concierge. Le vieillard y fut enfermé. Je me chargeai de pourvoir à sa nourriture et de surveiller sa

prison. Les mesures avaient été si bien concertées, que personne n'eût le moindre doute, rien ne transpira. Le père du comte de Garderel, votre aïeul, est mort l'année de votre naissance.

"J'ai oublié de vous dire que nous nous étions défait du valet qui, en Amérique, nous avait aidé à nous emparer du père de M. de Garderel. Avant de quitter le Nouveau Monde, un coup de poignard le condamna à un silence éternel. Pour moi, je consentis à jouer auprès de votre père le rôle de serviteur. Mais nos conditions étaient amen. stipulées ; le jour où je le voudrai, il sera forcé de m'abandonner une partie de sa fortune."

Le docteur avait été complétement absorbé par ce récit. Marberie avait terminé, qu'il écoutait encore.

— Ainsi, dit-il, mon père portait également en Amérique le nom de Paul de Garderel? Seulement je ne comprends pas bien comment, aux Etats-Unis, nation républicaine, il a pu recevoir de son père le titre de comte.

— Ce titre, les Garderel l'avaient supprimé depuis l'affranchissement des colonies américaines. Mais votre père possède les parchemins de ses ancêtres qui leur attribuent cette qualité. De sorte qu'en s'établissant en France, il a pu reprendre sans difficultés le titre ancien.

Félix accueil' [illegible] explication qui, du reste, était parfai[illegible] satisfaisante. Ce qu'il entendait au su[illegible] on père le surprenait étrangement. Il avait des soupçons sur les antécédents du comte, mais il était loin de le supposer coupable du crime affreux que Marberie venait de lui révéler.

— Qu'est devenu, interrogea-t il encore, le cadavre du vieux Garderel ?

— Il a été enfoui dans le souterrain même où son fils [illegible] retint pendant trois ans, sans lui permettre de communiquer avec les vivants. D'ailleurs, l'acte de séquestration accompli, il était nécessaire d'exercer la surveillance la plus rigoureuse sur le séquestré. Un mot de lui, un soupçon pouvaient nous perdre. Personne, je vous l'ai dit, ne le voyait que moi [illegible] encore [illegible] ai-je jamais pénétré dans le souterrain que pendant la nuit. Depuis la mort du vieillard, il est demeuré fermé, et, personne à l'hôtel ne se doute de l'existence de cette sombre demeure.

— Ma mère est morte à peu près à la même époque que mon aïeul, fit observer Félix en fixant les yeux sur le concierge.

— En effe[illegible], répondit Marberie, qui réprima un tressaillement involontaire, que le docteur feignit de ne pas apercevoir. Ces deux morts n'ont aucun rapport l'u[illegible] avec l'autre [illegible] [illegible]ère était complètemen[illegible] étrangère au vieux comte de Garderel. Mais c'en est assez sur ce

point. Désormais, vous avez des armes terribles contre votre père ; dans le cas où il découvrirait vos projets, vous ne le craignez plus.

— Et les preuves que vous m'avez promises ? réclama Félix, d'une voix grave. Je vous crois, certainement ; mais, peut-être un jour me sera-t-il nécessaire de produire des témoignages irrécusables. Il importe que je puisse les fournir, si jamais les circonstances l'exigent.

— Vous avez raison, repartit Marberie. La première preuve, elle existe dans le souterrain de l'hôtel de la rue du Bac, qui s'étend sous le cabinet même du comte de Garderel. La seconde, la voici, ajouta-t il, en montrant une lettre signée de M. de Garderel, laquelle faisait allusion, de manière à ne pas s'y méprendre, aux événements qu'il venait de raconter au docteur. Cette lettre je vous l'abandonnerai pour que vous en usiez à votre volonté.

Félix étendait déjà la main pour la prendre ; mais, le rusé concierge retira le papier, en disant, avec un sourire sarcastique :

— Un instant, jeune homme. Vous m'avez fait de belles promesses, il est vrai ; mais cela ne me suffit pas ; il me faut quelque chose de plus positif, de plus précis.

— Ne vous fiez vous pas à moi ? demanda Félix avec humeur.

— Assurément, je compte sur votre parole. Mais en affaires, il n'y a que les écrits qui fassent foi. *Les paroles s'envolent*, dit le proverbe latin, *les écrits restent*. Ainsi calculons : dans deux ans vos projets seront exécutés ; vous serez maître de la fortune paternelle. Or donc, signez-moi un acte de vente en bonne forme du domaine de Champton, qui appartenait à votre mère, et dont le comte a seulement l'usufruit. Je vous abandonne la jouissance et la propriété des autres biens.

— Marberie, répondit le jeune homme qui comprimait son indignation, ce que vous me demandez là, c'est la meilleure part de mon héritage.

— C'est précisément ce que me disait Paul, votre père, chaque fois que je réclamais mon salaire. Mais, que voulez-vous ? j'y tiens. Réfléchissez à ce qu'il en va coûter au comte de Garderel pour m'avoir seulement jusqu'ici payé de belles paroles. Tenez-vous à faire la même expérience ?

Félix, effrayé de l'altération des traits de Marberie, et de la sinistre expression de sa figure, n'osa plus refuser carrément. Il se contenta de discuter, cherchant à sauver quelque portion de la magnifique propriété de Champton. A la fin, le concierge impatienté de ces débats, lui dit :

— C'est oui ou non : choisissez. J'ai des preuves entre les mains qui vous convain-

craient de faits bien graves. En outre, je dénoncerai vos projets. Le bagne ou l'échafaud me vengeront. Car, ne vous faites pas illusion, cher docteur, certains actes récents de votre vie vous conduiraient là directement, s'ils étaient connus. Beaucoup ont payé de leur tête, qui en avaient moins fait.

— De quoi voulez-vous parler? s'écria le docteur alarmé.

— Dites-moi, répondit Marberie, avec son infernal sourire, qu'elle est la nature de la maladie d'Elisa? Ne pourrait-on pas indiquer et reconnaître les relations qui existent entre l'état de votre sœur et les substances vénéneuses accumulées dans ce cabinet?

Félix pâlit, à cette allusion faite d'une voix impitoyable. Il baissa la tête.

— Décidément, fit-il, vous êtes mon maître; je ne résiste plus.

— Ah! vous l'avouez donc, enfin! alors, agissez en conséquence, et ne vous avisez jamais de lutter contre moi.

Le docteur, sans plus faire d'observation, tira une feuille de papier, libella l'acte de vente, signa, et remit en soupirant la pièce au concierge. Celui-ci, après l'avoir lue attentivement, la glissa dans un portefeuille de Russie. Félix, dans le même acte donnait quittance de la somme stipulée par cette vente fictive qui, au fond, n'était qu'une donation.

— Maintenant, docteur, reprit le concierge, vous pouvez compter sur moi ; tenez, voici la lettre. J'ai hâte que notre route soit déblayée. Lors de notre prochaine visite, apportez-moi les poisons les plus actifs. Bientôt il y aura place nette : et, à notre tour, nous pourrons nous asseoir au banquet splendide de la fortune. Soyons prudents, toutefois, l'un et l'autre. Ne négligeons aucune précaution ; il y va du succès de notre entreprise, et de notre repos dans l'avenir.

Felix répondit par un signe d'assentiment. Marberie s'était levé ; il ouvrit la porte, et prit congé du docteur.

VII

LA RENCONTRE.

La famille du comte de Garderel devait, à Paris, être soumise à de terribles épreuves. Depuis son retour, Elisa voyait sa maladie empirer de jour en jour. Peu de semaines après avoir quitté Champton, ses forces avaient tellement décliné, la consomption avait fait de tels progrès, que la jeune fille fut obligée de garder la chambre et même le lit. Une nuit, Elisa eut une crise si violente qu'il fallut appeler à la hâte un médecin. Un valet de chambre courut chez le docteur Larsy, qui donnait ses soins à la malade, quand elle habitait Paris. Il était absent ; on venait de l'emmener auprès d'un homme atteint d'une fièvre cérébrale, et qui était en danger ; mais on indiqua au serviteur un médecin du voisinage, estimé du docteur Larsy, et qui le remplaçait ordinairement. Le valet s'empressa de se rendre à l'adresse

désignée ; en quelques minutes le médecin fut prêt, et put accourir à l'hôtel de Garderel.

Arrivé auprès de la malade, il l'examina un instant en silence, et pâlit à la vue des symptômes qui se manifestaient. Le comte de Garderel n'avait pas quitté des yeux le visage du médecin ; il tressaillit en remarquant l'impression que celui-ci éprouvait. Enfin le docteur s'approcha tout à fait, tâta le poulx, laissa échapper un soupir, et prescrivit une potion à prendre le plus tôt possible. Il allait se retirer, quand M. de Garderel l'arrêta, et le pria de revenir le lendemain matin pour se consulter avec le médecin ordinaire de la maison. Le docteur promit, et le comte lui ayant demandé son nom, il présenta sa carte sur laquelle M. le comte de Garderel lut : « *Alfred Auricourt, docteur-médecin.* » En effet c'était l'ancien ami de Félix, que par hasard, le serviteur avait amené.

Le lendemain, Alfred vint, selon sa promesse, et trouva auprès d'Elisa le vieux docteur Larsy, qu'il connaissait beaucoup, et qui avait protégé ses débuts. Les deux médecins examinèrent attentivement la malade, et se retirèrent pour consulter et formuler le diagnostic de la maladie. L'entretien dura une demi-heure. Quand il fut terminé, le docteur Larsy demanda le comte de Garderel, qui vint, le visage tout bouleversé.

— M. le comte, lui dit tout d'abord le docteur Larsy, la maladie de mademoiselle votre fille n'est pas ordinaire : elle a sa source dans une cause extérieure ; le mal date déjà de loin.

— Qu'entendez-vous, par là, docteur ?

— Je veux dire que votre fille, par mégarde, sans doute, s'est empoisonnée.

A cet aveu, M. de Garderel devint extrêmement pâle. Un tremblement convulsif agitait ses membres en tout son corps.

— Etes-vous bien sûr de ce que vous me dites-là, docteur ? Car le fait que vous articulez est grave ; vous comprenez qu'en pareil matière, des présomptions ne suffisent pas : il faut la certitude.

— Je suis d'autant plus certain d'être dans la vérité, répliqua le docteur, que mon jeune confrère, au premier examen, sans savoir ma pensée, a jugé comme je l'avais fait depuis longtemps. D'ailleurs, les symptômes sont infaillibles : les signes extérieures ne laissent place à aucun doute. Des taches bleuâtres, qui décèlent la présence d'un poison lent, se dessinent aux différentes parties du corps, notamment aux mains et au visage. Ce que nous affirmons là est le résultat d'une conviction sérieuse, formée par une étude approfondie de la situation de la malade.

M. de Garderel paraissait atterré.

— N'y a-t-il donc pas aucun remède à ce

malheur ? interrogea-t-il d'une voix étouffée. L'art n'a-t-il pas des ressources puissantes pour combattre le mal, dans ces cas extrêmes ?

— Nous craignons beaucoup qu'il ne soit trop tard. De plus, il serait important de connaître la nature du poison ; et celui-là seul qu'il l'a administré pourrait dire ce qu'est la substance, qui a détruit l'harmonie dans les organes de votre malheureuse enfant.

— Ainsi, docteur, reprit le comte, votre opinion est que, la nature du poison étant connue, peut-être serait-il encore temps de sauver Elisa ?

— Oui, peut-être ; mais nous ne garantissons rien.

M. de Gardel parut réfléchir. Au bout de quelques minutes, il enveloppa les deux médecins d'un étrange regard, et leur dit :

— Messieurs, vous serait-il possible de revenir dans la soirée ?

Et il leur indiqua l'heure. Ils promirent tous deux, et laissèrent le comte absorbé dans les plus pénibles pensées. Aussitôt après leur départ, Marberie reçut ordre de se rendre au pavillon de la rue Menilmontant, et de prévenir Félix que son père désirait le voir. Le concierge partit pour s'acquitter de la commission. Le docteur se préparait à sortir.

— Quoi de nouveau ? demanda-t-il, en apercevant Marberie.

— Votre père désire vous voir dès que vous pourrez venir.

C'était la première fois que M. de Garderel faisait exprimer un pareil vœu à son fils. A la suite, surtout, de ce qui s'était passé à Champton, durant l'été, Félix eut lieu d'être surpris de ce changement d'habitude.

— Savez-vous, ou soupçonnez-vous la cause de cette invitation ?

— Je ne sais, répondit Marberie. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la nuit dernière, votre sœur a eu une forte crise qui a fait craindre sa mort. On a envoyé appeler le médecin qui la soigne : il était absent. A son défaut, un jeune docteur est venu qui est demeuré assez longtemps. Puis, ce matin, il a accompagné le vieux docteur Larsy, et ils ont eu ensemble une consultation. C'est à la suite de cet entretien que votre père vous a fait mander.

— Pourriez-vous me dire le nom du nouveau médecin ?

— Je l'ignore, mais je sais qu'il demeure dans le voisinage du docteur Larsy.

— Ce renseignement est vague, il ne peut guère m'éclairer. Les médecins sont nombreux dans ce quartier : j'en connais une dizaine seulement dans les rues qui coupent celle du Bac. Quoi qu'il en soit, ajouta Félix

en secouant la tête comme pour chasser une pensée importune, que pensez-vous que je doive faire ?

— Mon avis est qu'il faut obéir à l'invitation de votre père. Un refus pourrait être interprété à mal, et, qui sait ? il éveillerait peut-être des soupçons, ce qu'il faut éviter à tout prix.

— Alors, Marberie, répondez à mon père que je me rendrai à l'hôtel dans la soirée ; je ne puis y aller plus tôt.

Félix fut exact au rendez-vous. Un instant après lui entrèrent le docteur Larsy et Alfred Auricourt. A la vue de ce dernier, le jeune homme éprouva une émotion qu'il ne parvint que difficilement à dissimuler. Toutefois, il s'approcha d'Alfred avec aisance, et s'informa de sa santé. Auricourt répondit froidement aux avances de Félix. Elisa manifesta la joie que lui causait la présence de son frère, et lui tendit la main, qu'il serra avec une feinte amitié. M. de Garderel avait l'œil sur lui ; il s'en aperçut, rougit, et se retira un peu en arrière, sous prétexte de laisser aux deux médecins la place nécessaire pour examiner la malade.

Cette visite faite, le comte conduisit les trois docteurs à son cabinet. Là, les yeux rivés sur son fils, il adressa cette brusque question au docteur Larsy et à Alfred Auricourt :

— Votre opinion est-elle toujours que ma fille à été empoisonnée ?

Félix ne s'attendait pas à une pareille entrée en matière. Aussi, malgré lui, les muscles de son visage se contractèrent, son teint s'anima subitement, et M. de Garderel ne laissa échapper aucun de ces signes.

— Nous persistons plus que jamais dans nos convictions, dirent les deux docteurs. Nous sommes persuadés, comme ce matin, que le mal est sans remède, à moins que l'auteur du crime ne révèle la substance dont il s'est servi.

Quelques instants de silence succédèrent à cette réponse péremptoire. Puis, le comte de Garderel fixant sur son fils un regard pénétrant, lui dit d'une voix sourde :

— Et vous, Monsieur, ne partagez vous pas la manière de voir de vos confrères ?

— Je n'ai pas examiné bien à fond le cas dont il s'agit, balbutia Félix. D'ailleurs, il est des maladies bizarres.

M. de Garderel se proposait d'interroger encore son fils : il ouvrait déjà la bouche pour lui adresser une nouvelle question, mais une réflexion lui vint sans doute à l'esprit, et il se tut

— Messieurs, dit-il au docteur Larsy et à Alfred Auricourt qui s'étaient levés pour partir, quoique votre appréciation au sujet de ma pauvre fille me laisse peu d'espoir,

néanmoins je vous prie de vouloir bien lui continuer vos soins.

Les deux médecins le promirent, et prirent congé du maître de la maison ; Félix se préparait à les suivre, mais le comte l'arrêta :

— Mon fils, lui dit-il, je ne serais point fâché de m'entretenir un moment avec vous.

Le docteur, visiblement contrarié de cette demande, n'osa cependant pas refuser. Il ne répondit pas, mais resta dans l'appartement.

Quand le père et le fils furent seuls.

— Félix, lui dit le comte d'un ton de voix qu'il s'efforçait d'adoucir, mais dans lequel vibraient la colère et la haine, peut-être dépend-il de vous de m'épargner un grand malheur et un chagrin éternel ?

— En quoi, mon père, puis-je vous être utile ? interrogea le jeune homme, qui avait recouvré tout son calme, ou mieux toute son impudence, depuis qu'il était seul avec M. de Garderel.

— Elisa, votre sœur, vous l'avez entendu, est gravement atteinte ; un poison lent et mortel la tue.

— A mes yeux ceci n'est point parfaitement avéré, répliqua le docteur avec sang-froid.

— Comment ! cela n'est pas avéré ? Croyez-vous donc que les deux médecins habiles qui sortent de chez moi auraient pu se tromper

aussi grossièrement, et prendre une maladie ordinaire pour un empoisonnement ?

— Cela s'est vu.

— Non, vous dis-je, reprit le comte avec violence, ils n'ont pu se tromper à ce point. Vous-même, vous avez comme eux, je n'en saurais douter, la certitude que ma fille meurt empoisonnée. Or, puisque vous voulez dissimuler, je serai franc, moi. Je veux que vous le sachiez : divers indices, qui se corroborent tous les jours, me persuadent de plus en plus que l'auteur du crime, c'est vous.

— Moi ! grand Dieu ! s'écria Félix en bondissant de son siége ; quoi ! pouvez-vous soupçonner votre fils d'un pareil forfait ?

— Encore une fois, Félix, la feinte ne vous servira de rien. J'ai des preuves irrécusables. Cependant, j'ai hâte de vous le dire : je ne tiens pas à vous perdre ; car votre déshonneur rejaillirait sur ma famille innocente et sur moi. Mais j'exige de vous un aveu, entendez bien, et l'indication du toxique que vous avez employé.

— Mon père, répondit le docteur, permettez-moi de croire que vous ne parlez pas sérieusement. S'il en est autrement, je vous prie de me fournir les preuves qui font de moi, à vos yeux, un empoisonneur, un scélérat.

— C'en est trop, s'écria le comte, hors de lui. Vous voulez que cette affaire se dénoue

devant la justice? Eh bien! si vous m'y forcez, je vous le déclare : je ne reculerai pas devant cette dure extrémité.

— M. le comte de Garderel de la Nouvelle-Orléans n'oserait en appeler aux tribunaux, surtout au sujet de faits qui ne sont rien moins que prouvés, repartit Félix, avec une écrasante ironie.

Le comte recula, foudroyé par l'allusion que renfermaient ces paroles, et tomba sur un fauteuil.

— Que dites-vous? murmura-t-il, de qui parlez-vous?

— De vous-même, mon père, répondit le docteur avec le même ton sarcastique. Je dis que M. Paul de Garderel qui a séquestré son père, qui l'a enlevé de la Nouvelle-Orléans, puis renfermé dans un souterrain de cet hôtel, se gardera bien de traduire son fils devant la justice criminelle.

Le malheureux comte ne pouvait plus en douter : Félix était instruit de tout. Le passé se levait sombre, inexorable, dans la personne de son fils. M. de Garderel, fils dénaturé lui-même, avait échappé à la justice des hommes; mais le jugement de Dieu commençait. Sa figure était décomposée, ses yeux fixes, effrayants, injectés de sang; une écume blanchâtre coulait de ses lèvres. Félix le contemplait, impassible, d'un œil sec et impitoyable. Quelques instants se passèrent

avant que M. de Garderel revint à lui. En recouvrant sa présence d'esprit, il se rappela la cause qui l'avait jeté dans cet affreux état. Quand il put parler :

—Félix, dit-il, oublie mes paroles ; mais n'évoque plus les souvenirs ni les spectres horribles du passé. Comment sais-tu tout cela ? J'ai donc été trahi ?

— Qu'il vous suffise d'être informé que, moi aussi, j'aurais des comptes à vous demander.

— Que veux-tu dire ? demanda M. de Garderel dont l'agitation recommença, plus violente.

Félix, étonné d'abord de la question, parut enfin comprendre qu'elle se rapportait aux faits qu'il avait énoncés tout à l'heure, car il répondit :

— Je parle du crime avéré que vous avez commis sur votre père : je possède les preuves authentiques.

— Que prétends-tu faire ? interrogea le comte avec anxiété.

— Je règlerai ma conduite sur la vôtre. Ne laissez rien transpirer, car je serais sans miséricorde.

— Je te promets de me taire. Mais, ô mon fils, poursuivit le malheureux, en joignant les mains, je t'en prie, sauve Elisa, indique le contre poison, sois meilleur que je ne l'ai été.

— D'abord, mon père, je n'ai pas encore avoué qu'Elisa ait été empoisonnée. Ensuite, l'eût-elle été, je serais impuissant a neutraliser les progrès du mal : il est trop tard.

— Trop tard ! trop tard ! Oh ! serait-il vrai ? Mais non, il est temps encore. Tu me rendras ma fille, n'est-il pas vrai ?

— Mon père, assez sur ce sujet : cessez vos instances ; je vous ai dit que je ne pouvais rien.

Et l'expression farouche de la figure du docteur annonça au comte de Garderel qu'il serait inflexible.

Voyant que M. de Garderel ne répondait pas, Félix reprit :

— Maintenant, mon père, puis-je me retirer ?

— Comme il vous plaira, dit le comte avec un douloureux soupir.

Alors Félix prit son chapean et ses gants qu'il avait déposés sur un meuble, salua froidement son père, et sortit de l'appartement. En passant devant la loge de Marberie, il fit un signe au concierge, qui répondit d'une manière affirmative. Le docteur, une fois hors de l'hôtel, se dirigea en toute hâte vers son habitation de la rue Menilmontant. Arrivé au pavillon que nous connaissons, il s'enferma dans le cabinet noir, où il resta fort longtemps. Quand il le quitta, une partie des rayons étaient vides ; les flacons et les

bocaux avaient disparu. Le docteur avait évidemment l'intention d'effacer toute trace du travail auquel il s'était livré précédemment. Les ordres qu'il donna ensuite à son domestique, l'ameublement qu'il commanda pour son laboratoire, achevèrent de prouver qu'il voulait complètement transformer l'appartement, jusque-là dérobé à tous les regards indiscrets.

Après le départ de son fils, M. de Garderel demeura livré au plus affreux désespoir. Quand il se leva, il pouvait à peine se soutenir, tant avaient été terribles les émotions qu'il venait de subir. Son œil était hagard ; toute sa figure était contractée ; on eût dit que sa chevelure, en désordre et grisonnante, avait achevé de blanchir. Il parcourut son cabinet en chancelant comme un homme ivre ; puis il sortit, et se rendit à la loge du concierge. Marberie venait de partir. Désappointé de ne pas rencontrer celui qu'il cherchait, le comte plongea son regard dans la chambre qui servait d'appartement à Marberie. Il s'aperçut aussitôt qu'une cassette, renfermant les objets précieux, argent, titres, bijoux du concierge, avait disparu. Cette remarque confirma M. de Garderel dans la pensée que Marberie le trahissait. Cela ne formait plus pour lui l'ombre d'un doute ; il connaissait à fond l'habileté, l'astuce, la méchanceté de son ancien complice. Lec omte

rentra chez lui comme un insensé. Il comprenait le danger où il était, à chaque instant, de tomber dans l'abîme entr'ouvert désormais sous ses pas, sans pouvoir rien faire pour éviter la fatalité qui le poursuivait. Situation terrible : mais, juste châtiment d'une vie souillée des plus odieux forfaits.

VIII

LE LIT DE MORT.

Les forces de l'infortunée Elisa diminuaient de plus en plus. En vain les médecins habiles, qui la traîtaient et la voyaient chaque jour, tentèrent d'enrayer le mal ; leurs efforts furent superflus. La jeune fille elle-même s'aperçut que sa vie s'éteignait rapidement, et que son mal était inguérissable. Sa mère et sa sœur ne la quittaient pas; son père venait fréquemment auprès d'elle, mais s'éloignait presqu'aussitôt. La vue de son enfant, aux prises avec la mort et victime d'un crime que lui seul connaissait dans sa maison, lui faisait un mal affreux. Son âme, dévorée de remords, accablée par le malheur qui s'abattait sur sa famille, ne lui laissait aucun repos. Celui qui eût pu pénétrer dans le cœur de cet homme dur, sauvage, farouche, y eût trouvé le désespoir et les tourments des damnés.

Mme de Garderel succombait sous le poids de sa douleur ; car rien au monde ne pouvait consoler la malheureuse femme ; sa foi avait disparu ; elle avait abandonné le Dieu de sa jeunesse, celui-là seul qui, aux jours de l'épreuve, peut consoler et fortifier les âmes. La comtesse restait quelquefois de longues heures à contempler sa fille, qui tantôt dormait d'un sommeil fébrile, tantôt gémissait sous les étreintes du mal secret qui brisait sa vie. Souvent, elle était obligée de sortir pour pleurer en liberté.

Clémence, non moins affligée que sa mère, se montrait seule à la hauteur de la situation. Sa voix douce et harmonieuse paraissait particulièrement être agréable à la malade, qui lui demandait sans cesse de la distraire et de lui raconter de touchantes histoires. Clémence de Garderel mêlait habilement à ces récits, qu'elle faisait avec un charme inimitable, des réflexions pieuses que lui suggéraient sa foi ; et il n'était pas rare que le visage flétri de la pauvre Elisa s'illuminât soudainement, comme en présence d'une vision lointaine et gracieuse. Toutes les fois que Clémence était seule avec sa sœur, elle lui parlait de la bonté et des miséricordes de Dieu. Elisa écoutait en silence, et d'ordinaire ses yeux témoignaient que ces exhortations ne lui déplaisaient pas. De temps en temps, Clémence lui demandait de répéter avec elle une prière,

et la pauvre enfant qui allait mourrir ne s'y refusait jamais; ses lèvres redisaient les paroles saintes, oubliées de longues années. Enfin, un jour que madame de Garderel était absente pour quelques heures, et que Clémence veillait au chevet de sa sœur avec son dévouement ordinaire, la malade se tourna tout à coup de son côté, et la contempla d'un air plus affectueux que d'habitude. Clémence. croyant qu'elle allait parler, prêtait l'oreille, Mais Elisa garda le silence, et continua de tenir ses yeux fixés sur sa sœur avec une expression touchante ; des larmes roulèrent de ses yeux.

— Qu'as-tu donc, pauvre sœur? demanda Clémence. Souffrirais-tu davantage ?

— Non, chère amie, je ne souffre pas davantage ; tranquillise-toi. Mais tout à l'heure, pendant que j'étais plongée dans un demi-sommeil, les plus doux souvenirs de ma vie se sont représentés à mon esprit, en tableaux successifs et saisissants. J'ai ressenti le bonheur de mes premières années; la joie pure que je goûtais, lorsque je servais et aimais Dieu comme toi. Tous mes doutes, toutes les mauvaises impressions que la fréquentation du monde et les lectures dangereuses avaient jetées dans mon âme, tout cela a disparu en un clin d'œil. En ce moment, je me sens comme renouvelée. Ah! j'éprouve un grand besoin de Dieu. Je ne veux pas seulement le

prier, mais je désire ardemment me réconcilier avec lui.

A ces paroles, prononcées avec un accent pénétré, Clémence, hors d'elle-même, attendrie, se précipita vers sa sœur, l'étreignit dans ses bras, la couvrit de ses baisers et de ses larmes. Sous l'influence de la chaleureuse affection de la jeune fille, Elisa sentit une force nouvelle descendre dans son cœur, il lui semblait être en contact avec Dieu même, à travers le cœur de sa noble et pieuse sœur, et elle le lui dit :

— Ah ! répondit celle-ci, c'est que, vois-tu, j'ai communié ce matin ; ton instinct ne te trompe donc pas. Jésus, il y a peu de temps, a fait palpiter mon cœur, et j'ai bien prié pour toi.

— Clémence, reprit Elisa, le premier moment d'émotion passé, achève ce que tu as si heureusement commencé. Il faut que je verse mon cœur avec les fautes de ma vie dans le sein d'un ministre de Jésus-Christ. Je compte sur toi pour amener un prêtre à l'hôtel le plus tôt sera le mieux.

— Sois sans inquiétude, chère sœur, répondit la jeune fille. Demain, au plus tard, tes vœux seront satisfaits, je te le promets.

— Mais que dira mon père ? et notre mère, ne s'opposera-t-elle pas à cela ?

— Je me charge de tout, répliqua Clémence en souriant. Ne consens-tu pas à ce que j'a-

gisse en ton nom et comme [illegible] fondée de pouvoir ?

— Oh ! oui, j'ai confiance en toi, bonne amie, comme on a confiance dans les anges.

Le soir même du jour où s'était opéré ce changement merveilleux dans le cœur d'Elisa, Clémence prit sa mère à part, et lui communiqua sans détour le désir exprimé par la malade. La comtesse de Garderel jeta d'abord les hauts cris ; elle allégua l'impression fatale que cela pouvait produire sur Elisa.

— Cette impression sera bonne et favorable, répondit la jeune fille. Ce serait pour elle un cruel chagrin, je le sais, de voir son vœu repoussé.

— Fais donc à ta volonté, dit enfin Mme de Garderel. Mais je tiens à ce que ton père soit prévenu, et à ce que rien ne se fasse sans son aveu.

— Telle est bien mon intention, ma mère, repartit Clémence ; et je vais aller sur-le-champ parler à mon père du désir d'Elisa.

Depuis la visite de Félix, M. de Garderel passait une partie de ses journées enfermé dans son cabinet. Quand il le quittait, c'était pour faire une rapide visite à sa fille malade, ou bien pour errer comme un insensé à travers les appartements de l'hôtel. Il n'aimait pas à être distrait de ses sombres réflexions. Aussi, lorsque Clémence frappa à la porte du cabinet, il répondit d'entrer, il est vrai, mais

avec une voix tellement rude, que la pauvre enfant sentit son cœur battre à coups précipités dans sa poitrine ; il lui fallut le sentiment du devoir impérieux dont elle s'était chargée, pour trouver la force de tourner le bouton. A peine avait-elle entr'ouvert la porte, que du même ton que tout à l'heure, son père lui demandait ce qu'elle voulait.

La jeune fille, ayant refermé la porte, s'approcha du comte avec un regard si doux, si suppliant, que M. de Garderel n'y put tenir ; du geste, il lui indiqua une chaise. Lui-même était assis à son bureau.

Clémence obéit à l'invitation de son père, et commença à exposer le sujet de sa visite.

— Mon bon père, dit-elle en prenant la main du comte qu'elle sentit tressaillir dans les siennes, je viens au nom de notre pauvre malade vous adresser une prière.

— Va-t-elle donc plus mal ? demanda M. de Garderel avec angoisse.

— Non ; mais, ne se sentant pas mieux, elle désire une consolation que personne ne peut lui procurer ici.

Le comte pensa aussitôt qu'il était question de Félix, qu'Elisa avait réclamé plusieurs fois.

— Que souhaite-t-elle donc ? interrogea-t-il d'un air impatienté.

— Un prêtre, répondit simplement, mais nettement la jeune fille.

— Un prêtre ! répéta M. de Garderel, au comble de l'étonnement ; un prêtre ! et pourquoi ?

— Pour lui demander les secours de la religion, dans laquelle elle est née, et dans laquelle elle a été élevée.

A mesure que Clémence parlait, sa voix devenait plus ferme ; il y avait même une certaine autorité dans son accent.

— Un prêtre ! dit encore le comte.

Puis, un nuage passa sur son front. Clémence eut peur d'être refusée. Pourtant, après quelque silence, M. de Garderel reprit :

— Un prêtre, un ministre de Dieu ! Oui, c'est juste ; car je sais, ma fille, ajouta-t-il d'une voix effrayante, qu'il existe un Dieu !

Sans pénétrer le sens de cette réflexion, qui jaillissait des profondeurs de l'âme de son père, Clémence en fut frappée.

— Vous permettez, mon père, demanda-t-elle, que je fasse venir un prêtre ?

— Fais ce que tu jugeras convenable et agréable à ta sœur ; je te donne pleine liberté.

La jeune enfant remercia Dieu de tout son cœur ; elle embrassa son père, et se hâta de porter la bonne nouvelle à Elisa. Mme de Garderel, qui était auprès de la malade, fut surprise de la facilité avec laquelle son mari avait consenti, et elle ne cacha pas son étonnement.

Elisa accueillit avec bonheur les paroles

de sa sœur, et la pria de rester auprès d'elle durant toute la nuit, pour l'aider à se préparer dignement à la visite du ministre de Dieu.

Le lendemain, un prêtre de la paroisse des Missions étrangères, qui avait été mandé, se présenta à l'hôtel du comte de Garderel ; il y fut reçu par Clémence, qui le connaissait beaucoup et lui avait confié le soin de sa propre conscience. C'était un homme mûri dans les travaux de l'apostolat, l'un de ces prêtres dont le cœur est toujours ouvert à la confidence de toutes les misères et de toutes les infortunes, et qui ne restent jamais sourds aux cris de la souffrance, parce qu'ils en connaissent admirablement le langage.

La vue du prêtre impressionna légèrement la malade, mais elle se rassura dès les premières paroles qu'elle lui entendit prononcer. Clémence les laissa seuls.

L'entretien du prêtre et de la malade dura longtemps. Quand il fut terminé et que le ministre de Jésus-Christ fut parti, Clémence rentra auprès de sa sœur. Elle la trouva le visage inondé de joie.

— Ma sœur, dit-elle, avec un accent dans lequel toute son âme avait passé, ma sœur, que je suis heureuse ! Viens m'embrasser. J'ai reçu tout à l'heure, le pardon de Dieu ; le baiser donné par le père de famille à l'en-

fant prodigue, Jésus vient de me l'accorder. Jamais je n'ai goûté une joie semblable.

Clémence était accourue. Elisa, inondée de larmes délicieuses, la pressa avec ivresse sur son cœur.

— Tu as été un ange pour moi, Clémence, poursuivit-elle ; continue envers ta sœur le saint et pieux ministère que tu as si dignement commencé.

Clémence ne pouvait parler tant elle était saisie et émue. Elisa, qui le remarqua, reprit :

— Ne t'afflige pas, pauvre sœur ! Nous ne nous séparons quelques instants ici-bas que pour être à jamais réunies au ciel, dans le séjour de l'immortelle félicité.

— Je ne suis point affligée comme tu le supposes, chère amie, put enfin répondre la jeune fille ; mais je suis hors de moi à la pensée des grâces insignes que Dieu vient de te faire.

— J'en attends encore d'autres, bonne sœur ; mais c'est à toi que je confie le soin d'en déterminer l'heure. Promets-moi, au moindre symptôme de danger, d'avertir le prêtre, afin que je reçoive les sacrements de l'Eglise en pleine connaissance.

Clémence promit.

Le jour fatal ne tarda pas à luire. Une semaine plus tard, l'état de la malade était tellement désespéré que Clémence, le cœur inondé de douleur, crut que le moment était

arrivé de s'acquitter de sa triste mais consolante mission. Se trouvant seule avec Elisa, elle choisit l'occasion et lui dit :

— Ne serais-tu pas heureuse, chère sœur, de voir le prêtre et de recevoir les sacrements ?

— Oh ! oui, assurément, répondit la malade avec douceur.

Puis elle ajouta :

— Le moment est-il donc si proche ?

— Hélas ! Dieu seul le sait, repartit Clémence en étouffant un sanglot.

Sa sœur lui serra la main en lui disant :

— Va, bonne et chère amie ; dispose toutes choses pour le mieux. Je m'en remets à toi.

Cette fois, il ne fut pas nécessaire d'insister auprès de M. et de Mme de Garderel. Tout entiers à leur douleur, ils ne désiraient qu'une chose : satisfaire les derniers vœux de l'enfant qu'ils allaient perdre. D'ailleurs, eux aussi avaient vu la joie de la jeune fille, à la suite de la visite du prêtre ; ils avaient été témoins de son calme inaltérable, de sa patience, de sa résignation. Ils ne mirent donc aucun obstacle aux dispositions que Clémence était chargée de prendre.

Le prêtre averti ne se fit pas attendre. Il réconcilia une dernière fois Elisa ; puis il lui donna le sacrement de l'Eucharistie et celui des malades. Clémence seule était présente à l'auguste cérémonie. Mais la douleur qu'elle éprouvait fut bien adoucie par la joie profonde

qui rayonnait sur le visage pâle d'Elisa. Ce fut avec des transports d'amour extraordinaires, que la malade reçut le corps sacré du Sauveur, ce viatique de l'Eternité. Son cœur surabondait de joie.

Quand tout fut terminé, le prêtre se retira se promettant de revenir le lendemain.

La jeune fille, les mains jointes, les yeux fermés, pria longtemps dans le plus profond recueillement. Son front illuminé de clartés surnaturelles, reflet de la grâce que le Sauveur versait à flots dans son âme, n'avait jamais paru si beau

M. et Mme de Garderel étant entrés et ne lui voyant pas faire un mouvement, s'approchèrent, inquiets. Ils s'aperçurent bientôt qu'elle était absorbée dans une douce méditation ; ils s'arrêtèrent l'un et l'autre sous l'influence d'une sorte de respect, et contemplèrent silencieux la puissante action de la religion. Elisa, en ouvrant les yeux, les porta tout d'abord sur son père et sur sa mère.

— Ah ! dit-elle avec un aimable sourire, j'ai bien prié pour vous ! Que Dieu prenne ma vie, je la lui donne volontiers et de bon cœur ; mais qu'il vous rende le bonheur !

Ni le comte ni la comtesse de Garderel ne répondirent. Seulement, ils étaient émus plus qu'ils ne le voulaient faire paraître.

Le soir, Elisa se trouvant plus mal, ses parents ne la quittèrent pas. C'était un soir

de février ; la nuit était venue depuis longtemps, les violentes rafales du vent bruissaient au dehors ; la neige tombait, par intervalles, à flocons pressés ; le feu qui brûlait dans l'âtre avait peine à neutraliser le froid pénétrant. M. et Mme de Garderel étaient assis avec Clémence, près du lit de la malade. Elisa sommeillait depuis quelques instants. Tout à coup elle s'éveilla, en disant qu'elle suffoquait. Le comte, la comtesse et Clémence se levèrent effrayés ; ils comprenaient que l'heure redoutable allait sonner. Le visage d'Elisa était pâle comme un linceul ; elle murmura encore :

— Je sens que je m'en vais, adieu ! Jésus, Marie, recevez mon âme.

Et, avant que son père, sa mère ou sa sœur n'eussent pu lui adresser la parole, elle expira. Un léger sourire, qui s'était dessiné sur ses lèvres au moment où son âme s'en exhalait, resta immobilisé par la mort. Il attestait la sérénité et la joie avec lesquelles la pauvre enfant avait rendu le dernier soupir.

Cette mort, toute prévue qu'elle fût, produisit une impression terrible sur M. et Mme de Garderel. La malheureuse comtesse jetait des cris à fendre le cœur ; le comte était retombé anéanti sur son fauteuil ; ses membres tremblaient, ses dents claquaient, une stupeur inexprimable se lisait sur son visage

blême. Clémence s'était prosternée au chevet de sa sœur. Parmi ses sanglots, on distinguait les accents enflammés de sa prière. Elle demandait à Dieu d'avoir pour agréable le sacrifice de celle qui venait de retourner à lui.

IX

DEUX SCELERATS.

Quelques heures après que Félix eût quitté l'hôtel de son père, où il s'était rendu pour obéir à l'invitation du comte, Marberie se dirigeait du côté de la rue Menilmontant. Il s'arrêta devant le pavillon qu'occupait Félix, et entra chez le jeune médecin qui l'attendait. Celui-ci le conduisit aussitôt au cabinet noir. Le concierge l'examinait, surpris ; il avait beau chercher, il ne voyait plus les fioles, flacons ou bocaux, qui garnissaient autrefois les rayons. Félix devina sans peine le sujet de l'étonnement de Marberie ; il s'empressa de lui donner l'explication de ce changement.

—J'ai dû, dit-il, prendre des précautions ; car, d'un moment à l'autre, une enquête peut être ouverte ; et il serait infiniment dangereux pour moi d'être trouvé nanti de subs-

tances vénéneuses. Je m'en suis débarrassé. Demain, sans plus tarder, ce cabinet sera méconnaissable pour ceux qui l'ont vu antérieurement ; je le ferai meubler et transformer en bibliothèque.

Le concierge parut contrarié de cette brusque détermination.

— Notre plan, répondit-il, est à peine en voie d'exécution, et déjà vous brisez les instruments qui doivent nous servir à le réaliser.

— Il l'a bien fallu.

— N'y avait-il pas d'autres moyens ?

— Non, l'éveil est donné.

— Comment cela ?

— Mon père sait qu'Elisa a été empoisonnée.

— Qui a pu le lui dire ? interrogea Marberie d'une voix rauque.

— Le jeune médecin qui, dans la nuit d'hier, a remplacé le docteur Larsy, a découvert la cause de la maladie de ma sœur. De plus, il a reconnu les symptômes constatés par Larsy ; et, tous deux, après leur consultation, ont prévenu mon père ; ils lui ont donné des preuves irrécusables.

— Ceci est grave, dit Marberie. Mais je ne vois rien encore qui doive tant vous effrayer ; vous n'êtes pas en cause.

— Attendez, je n'ai pas achevé. Mon père m'a mandé, comme vous le savez ; je me suis trouvé à l'hôtel en même temps que les

deux médecins. Eux, partis, M. de Garderel m'a retenu et m'a accusé brutalement, carrément, d'être l'empoisonneur.

— Et quels étaient ses motifs ? demanda Marberie, dont la voix devenait de plus en plus rauque.

— Il ne s'est point expliqué clairement ; mais j'ai lieu de croire qu'il m'aura surveillé dans le commencement de la maladie, et qu'il aura découvert quelques potions suspectes.

Marberie ne répondit pas ; il paraissait réfléchir profondément.

— Pourtant, continua le docteur, j'étais bien seul quand j'ai administré à Elisa le poison mortel ; il était renfermé dans des bonbons que je lui offris et qu'elle mangea en ma présence.

— Qu'avez-vous répondu à M. de Garderel ? interrompit Marberie.

— J'ai essayé de nier, d'abord ; mais il a eu l'audace de me menacer.

— Et qu'avez-vous fait, alors ?

— Je lui ai révélé que je connaissais le secret de son départ de la Nouvelle-Orléans, l'enlèvement de son père, la séquestration du vieillard, sa réclusion et sa mort dans le souterrain de l'hôtel de la rue du Bac.

— Vous avez été trop vite, beaucoup trop vite, jeune homme, dit Marberie sévèrement. Vous m'avez compromis ; ou, du moins, vous avez fait connaître ma défection à votre père

avant qu'il ne soit temps. Il est habile et rusé ; par conséquent j'ai beaucoup à craindre de lui. Et puis, maintenant qu'il connaît mes rapports avec vous, il est impossible que je continue mon rôle à l'hôtel de la rue du Bac, ou au château de Champton. Je m'étais chargé de vous délivrer de sa seconde fille et de lui-même. Je ne puis plus agir. S'il arrivait un accident quelconque à Clémence, je serais accusé sur-le-champ. Votre père, poussé à bout, ne l'ignorez pas, est capable de tout, même de s'exposer à périr lui-même, pourvu que ce soit avec la certitude d'entraîner ses ennemis dans sa perte. Vous auriez dû calculer tout cela ; les conseils de la prudence ne sont jamais de trop, en pareilles circonstances.

— Je ne vous ai pas tout dit, reprit le docteur, que ces observations avaient impressionné.

— Quoi ? qu'y a-t-il donc encore ? demanda Marberie avec anxiété.

— Pour le moment, nous avons peu à craindre de mon père, qui ne s'exposera point à une flétrissure publique pour le vain plaisir de tirer une vengeance inutile. Il est un autre danger très-sérieux qui me menace personnellement.

— Quel est-il ? expliquez-vous ? dit rudement le concierge.

— J'ai vécu longtemps dans l'intimité avec

un de mes anciens camarades de l'Ecole de médecine. Nous nous visitions souvent, nous nous communiquions nos études, nos expériences ; nous avions peu de secrets l'un pour l'autre. Je l'ai même admis plusieurs fois dans ce cabinet...

— Imprudent ! s'écria Marberie avec colère. J'ai toujours pensé que votre folle tête vous perdrait : je ne me trompais pas.

— Ecoutez moi tranquillement jusqu'au bout, si vous voulez tout savoir, reprit avec sang-froid le docteur. Un jour, il m'interrogea sur mes projets, sur ce que je prétendais faire de toutes ces substances vénéneuses. J'essayai de lui donner le change en lui expliquant que je voulais arriver à de sûrs moyens de constater la présence du toxique dans le corps humain ; j'ajoutai que mon désir était d'attacher mon nom à cette découverte. Je revins plusieurs fois sur ce sujet auquel, d'ailleurs, il me ramenait lui-même. Je crus l'avoir convaincu : notre confiance l'un dans l'autre était grande ; nous avions les mêmes principes, la même haine contre la religion nous animait. Cependant, en y réfléchissant ensuite, je jugeai plus prudent de rompre peu à peu avec lui. Depuis deux mois environ, je ne le vois plus.

— Autre imprudence, plus grave peut-être que la première, interrompit avec violence Marberie. Jeune homme, vous pourrez vous

repentir amèrement d'avoir agi sans réflexion, et de ne pas mieux peser vos paroles et la portée de vos actes.

— Je n'ai pas encore terminé, reprit le docteur, en laissant échapper un geste d'impatience et de colère. Aujourd'hui, lors de ma visite à mon père, j'ai rencontré chez le comte de Garderel, en la compagnie du vieux médecin, mon ancien camarade de l'école de médecine.

— En ce cas, Félix, dit Marberie d'une voix sourde, vous êtes épié, soupçonné : demain, vous pouvez être trahi. Votre grand danger, c'est cet homme, ce jeune médecin.

— Je le sais ; et voilà pourquoi, Marberie, j'ai désiré vous voir. Je tiens à avoir votre avis sur la manière dont je dois me comporter en cette grave affaire.

— Eh bien ! mon avis est qu'il faut que cet homme disparaisse.

— J'ai eu la même pensée ; mais l'exécution, Marberie, l'exécution ?

— Jeune homme, répondit le concierge, avec l'accent de l'orgueil, tandis qu'une lueur sinistre, méchante, éclairait son regard, c'est grâce à moi que votre aïeul a été si habilement séquestré et séparé pour jamais du commerce des hommes. Votre père me doit sa fortune, puisque j'ai empêché le vieillard de la dilapider en de fausses spéculations. Je saurai trouver le moyen de vous délivrer de

ce jeune fou de médecin, auquel vous vous êtes si stupidement confié. Nous devons agir de telle sorte qu'il ne soit plus tenté de parler jamais de ce qu'il peut soupçonner ou savoir sur nos projets.

— Mais les moyens, dit Félix encore une fois, les moyens, quels sont-ils ? Je suis pleinement d'accord avec vous sur la nécessité de nous défaire de ce témoin funeste ; mais comment faire ?

Marberie, la tête appuyée sur ses mains, réfléchit un instant.

— Vous m'avez parlé, reprit-il d'un poison découvert par vous, qui tuait rapidement.

— Oui, je m'en souviens.

— Ce poison, qu'en avez-vous fait ?

Pour toute réponse, Félix de Garderel tira de son sein un petit flacon, contenant un liquide épais et noirâtre, qu'il montra au concierge.

— C'est bien, répliqua celui-ci d'un ton satisfait ; avec ce breuvage nous pourrons réparer vos imprudences.

— Je me demande toujours par quelle voie...

— Eh bien ! écoutez-moi, voici mon plan il demandera quelques préparatifs, mais il réussira infailliblement. Demain, je louerai un appartement dans la rue Serpente. Quelques jours après, je ferai mander le docteur Auricourt sous prétexte de maladie. Il me pres-

crira des médicaments, au moins quelque tisane. A la seconde visite l'affaire sera faite, et il ne pensera plus à nous nuire.

— Je ne vous comprends pas, Marberie.

— Rien de plus simple cependant. Lorsque le docteur viendra pour la seconde fois, je me plaindrai du médicament ; je dirai au médecin que le pharmacien, j'en suis sûr, s'est trompé ; et j'imagine que votre ancien ami poussera bien le zèle et le dévoûment pour la science jusqu'à goûter ma potion ; or, comme elle renfermera quelques gouttes de poison, à la première gorgée le médecin tombera foudroyé. Comprenez vous ?

Un éclair de joie farouche illumina le visage de Félix. Il rendit hommage à l'habileté de Marberie, aux ressources de son esprit, et déclara que l'expédient était parfaitement sûr.

— Toutefois, ajouta le docteur, cela ne suffit pas. La mort d'Alfred Auricourt me laissera pauvre comme avant, et vous, vous ne jouirez pas du domaine de Champton.

— Je n'ai pas oublié, répondit Marberie, que là est le principal de l'affaire, le point important pour nous, le but de ma vie et de vos efforts. Deux personnes sont entre nous et l'objet de nos désirs : le comte de Garderel et sa fille. Il ne faut plus penser au poison pour eux, puisque vous avez brisé mes relations avec l'hôtel de la rue du Bac, et que

vous-même ne pouvez agir. Quant à corrompre un serviteur, ce serait trop risquer ; nous serions à la merci d'un tiers qui pourrait nous trahir. A mesure que nous approchons davantage du but, il faut jouer plus serré. Ne nous en rapportons donc qu'à nous. Mais pour frapper à coup sûr, attendons les beaux jours, le retour de la famille à Champton. Nous nous mettrons alors en campagne. Je vous communiquerai mes idées à ce sujet. Votre père me regarde ; il y a là une question de vengeance. Vous vous chargerez de la jeune fille, vous avez réussi à l'égard de la première qui n'existera plus dans peu de semaines ; j'ai la conviction que vous n'échouerez pas pour la seconde.

Le docteur fit un signe d'assentiment. Ensuite il demanda à Marberie comment il comptait prendre congé de l'hôtel de la rue du Bac.

— Les soupçons du comte de Garderel, répondit-il, m'interdisent d'y rester un jour de plus Le conversation que nous venons d'avoir, vos aveux, vos imprudences, m'imposent une rupture complète et immédiate. D'ailleurs, ajouta-t-il en montrant la cassette dont nous avons parlé, j'ai emporté de ma loge les pièces les plus importantes Ceci contient tout ce que je possède.

— N'avez-vous pas l'intention de prévenir mon père de votre départ ?

— Oui, assurément. Je le verrrai demain, l'explication sera un peu vive ; mais, si le sire s'échauffe trop et dépasse les bornes, je sais un moyen de le calmer subitement.

— Quel est ce moyen ? demanda le docteur.

— Il est certains souvenirs qui, rappelés à propos, ont la vertu de remettre à la raison Paul de Garderel.

— Oui, je le sais, dit Félix, les souvenirs du souterrain de l'hôtel exercent sur lui une puissante impression.

— J'en connais d'autres encore, reprit Marberie, avec un sourire diabolique.

Félix ne saisit pas, ne pouvait saisir le sens de cette allusion. Mais il ne jugea pas opportun de réclamer une explication. Aussi bien le concierge ne paraissait pas disposé à entrer dans de plus longs détails.

En quittant le docteur, Marberie lui renouvela la promesse de ne pas tarder à le délivrer de l'homme qu'il redoutait, et que des confidences inconsidérées avaient mis au fait de choses dont la révélation pouvait devenir dangereuse.

Aussitôt après sa visite au docteur, Marberie se dirigea vers la rue Serpente ; il la parcourut lentement, examina plusieurs affiches qui indiquaient les appartements à louer, et s'arrêta devant l'une d'elles, qui annonçait un rez-de-chaussée, au fond d'une

cour. Il entra et se fit montrer le logement, qui se composait d'une chambre, d'une salle à manger, d'un cabinet pouvant servir de salon, et d'une cuisine. Cet appartement convenait, sous tous les rapports, aux plans de Marberie. Aussi le loua-t-il sur-le-champ, en disant qu'il s'y installerait demain. La nuit était venue ; néanmoins, le concierge fit emplette des meubles nécessaires pour garnir l'appartement. Il ne rentra pas à l'hôtel de la rue du Bac.

Le jour suivant, il fit conduire les meubles achetés au logement qu'il venait de louer : il avait couché dans un hôtel voisin. La cassette qu'il avait emportée, renfermait des valeurs considérables : titres de rentes, billets de banque, bijoux, etc. Rien qu'avec le contenu de la cassette, Marberie était riche.

Pendant que l'ancien concierge préparait activement toutes choses pour l'exécution de ses plans, Félix de Garderel achevait de transformer le cabinet noir en bibliothèque. Le docteur devenait prudent : il craignait de se trouver pris un jour dans ses propres filets. Sans le besoin extrême qu'il avait d'argent, sans la pression terrible qu'exerçait sur lui Marberie, peut-être eût-il abandonné la partie qui paraissait de plus en plus compliquée et hasardeuse. Mais il était en de telles conditions, qu'il lui fallait accumuler crimes sur crimes, sous peine de périr misérable-

ment. Sous le coup de la redoutable nécessité qui pesait sur lui, il résolut de ne marcher qu'avec une circonspection extrême et de mettre en œuvre toutes les ressources de la prudence et de l'habileté dont il était doué. Ainsi, il augmenta les gages de son domestique, afin de se l'attacher tout à fait ; il se proposa de s'occuper activement de se clientèle, pour donner le change à l'opinion, si jamais elle venait à s'émouvoir de certains faits.

Ce plan, le docteur était capable de l'exécuter. Médecin renommé déjà, il comprit qu'en se répandant de plus en plus dans le monde, les soupçons l'atteindraient difficilement. Et puis, pour le moment, les plus grands risques devaient être encourus par Marberie, qui s'était chargé de la tâche difficile de faire disparaître Alfred Auricourt. Cependant, de temps à autre, une crainte traversait l'esprit de Félix : si le concierge venait à manquer son coup, et qu'il fût arrêté, n'avait-il pas à redouter ses aveux ? Il savait que Marberie n'agissait pas par dévoument, mais par calcul, et que l'appétit des richesses, de la fortune, était son seul mobile. Cet homme, par vengeance ou par désespoir, était capable de tous les crimes et de toutes les lâchetés. Ces pensées étaient effrayantes, et le docteur n'y arrêtait son esprit qu'en tremblant. Il se flattait que le vieux scélérat,

son complice, saurait réussir et mener à bonne fin ce qu'il avait entrepris. Mais il était loin d'être rassuré. Des transes et des tortures incessantes : tel est, dès ce monde, le châtiment des grands criminels.

X

LE DOCTEUR.

Elisa n'était plus. Ses funérailles eurent lieu à l'église des Missions étrangères, et son corps fut déposé dans un caveau que M. de Garderel avait fait construire au cimetière de Montparnasse, en attendant qu'il put être transporté au château de Champton. La douleur de la comtesse était extrême : Clémence seule avait le secret de consoler un peu sa mère. La pieuse fille, malgré le vif chagrin qu'elle ressentait elle-même, fortifiée par sa foi et la conviction que Dieu avait agréé sa prière, trouvait dans son cœur des paroles de paix qui calmaient les irrémédiables tristesses de ses infortunés parents. Dans les premiers jours qui suivirent la mort d'Elisa, M. de Garderel parut écouter avec un certain plaisir les doux accents de Clémence ; il restait volontiers avec elle, et son regard attendri révélait à la jeune fille que son père était

sensible aux témoignages de tendresse qu'elle lui prodiguait. Mais bientôt il se mit à fuir sa fille et sa femme ; il se consigna de plus en plus dans son cabinet ; et, un jour, il exprima le désir de devancer l'époque où la famille se rendait à Champton. Il y avait dans l'âme de ce grand coupable de terribles souvenirs, qui ne lui permettaient pas de s'abandonner aux consolations offertes à sa douleur, des remords cuisants qui achevaient d'empoisonner sa vie. Mais là ne devait pas se borner son châtiment. Le lendemain du jour où Marberie avait quitté l'hôtel, il y revint, ainsi qu'il l'avait annoncé à Félix de Garderel. Au lieu de s'arrêter à sa loge, le concierge alla droit à l'appartement du comte, frappa, et sans attendre la réponse, il se présenta à son ancien maître, ou plutôt au complice de ses crimes. Surpris par cette visite brusque et inattendue, M. de Garderel, en apercevant Marberie, tressaillit comme à la vue d'une bête venimeuse.

— Il paraît, dit Marberie, que ma présence n'était guère désirée ici, et que je viens dans un moment inopportun. J'en demande mille pardons à M. le comte, ajouta-t-il, du ton sarcastique qui lui était habituel.

— Vous avez de si singulières façons d'agir, répondit tristement M. de Garderel, qu'il est difficile de savoir sur quel pied l'on doit traiter avec vous.

— Que vous soyez embarrassé vis-à-vis de moi, c'est possible. Mais, moi, Paul, je sais à quoi m'en tenir sur votre compte.

— Ne pourrais-je pas en dire autant ? répliqua le comte.

— Je ne le nie pas. Toutefois, vous conviendrez que j'ai été patient, j'ai attendu de longues années, courbé pour ainsi dire à vos pieds, comme un chien Or, vous savez à quoi m'a mené ce dur servage. Vos belles promesses ne sont point encore exécutées.

— Ces promesses, Marberie, je n'ai pas refusé de les remplir, ni de dégager ma parole.

— Je l'avouerai, si vous y tenez. Vous n'avez rien refusé : pourtant, vous n'avez rien fait. De sorte que je suis en droit de demander aujourd'hui : Qu'ai-je gagné à votre service ? Bientôt, je serai vieux, et le moment de la jouissance sera passé ; j'aurai travaillé toute ma vie en pure perte.

— Cependant, Marberie, vous devez me rendre cette justice de reconnaître que vous avez toujours été traité par moi comme un égal, et non comme un serviteur.

— Oui, dans les rares instants que vous dérobiez au monde, aux gens *comme il faut*, aux jouissances, aux plaisirs, vous daigniez parfois descendre jusqu'à votre humble concierge et converser familièrement avec lui.

Cela, Paul, ne peut durer plus longtemps. Aussi j'ai tranché la question sans votre avis ; j'ai regardé le pacte qui nous unissait comme rompu, et j'ai reporté sur votre fils le dévoûment dont j'ai fait preuve à votre égard. Paul, je viens vous le dire : je quitte votre maison. Je suis résolu d'être mon maître à mon tour, et de vivre à ma guise.

— Pourquoi cette résolution subite ? demanda M. de Garderel, qui voyait là une nouvelle complication d'une situation déjà si tendue et si critique.

— Parce que vous savez, Paul, que j'ai livré à votre fils le secret de votre vie, ou plutôt l'un des secrets que nous seuls possédons, celui de la séquestration de votre père. Je me suis tû sur le second de ces secrets. Or, je vous connais, et je sais que vous ne pardonnez jamais à qui vous a offensé. Comme je ne veux pas être exposé chaque jour à vos trames, à votre vengeance, je me suis décidé à me séparer de vous. Je tiens toutefois, avant de prendre congé de vous, à ce que vous sachiez que j'aurai l'œil constamment ouvert sur vos démarches, et que vos tentatives de me nuire ne resteront pas impunies.

— Où avez-vous donc dessein de vous établir ? demanda le comte.

— Paul, nous ne sommes plus amis. Eh bien ! dans les circonstances présentes, je

ne voudrais pas livrer à l'homme en qui j'aurais le plus de confiance le secret de ma demeure. N'insistez donc pas, ce serait peine perdue.

M. de Garderel baissa la tête.

Au bout d'un instant, il se redressa et dit à Marberie, qui le considérait avec une joie cruelle, dans laquelle perçait toute sa haine :

— Et si je vous offrais de vous abandonner tout ce que vous voudrez réclamer de moi, une partie de mes biens, ce que vous demanderez en un mot ?

— Il est trop tard, répondit Marberie. J'ai maintenant d'autres projets, d'autres engagements, que je ne puis violer, parce que mes intérêts s'y rattachent étroitement.

— Vous êtes donc impitoyable ? s'écria le malheureux comte.

— Impitoyable, oui, comme vous le fûtes à l'égard de votre père, et dans une autre circonstance que vous savez.

La conversation se termina là. Voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur l'esprit du concierge, M. de Garderel se tut, et Marberie s'éloigna.

Deux jours après la mort d'Elisa, le docteur Alfred Auricourt vint à l'hôtel du comte de Garderel faire sa visite de condoléance à la famille affligée dont il était devenu l'ami. Il fut reçu avec bonheur par le comte, par sa

femme et sa fille. La résignation angélique de Clémence toucha singulièrement le docteur. Alfred avait un cœur loyal. L'ignorance de la religion, les sociétés mondaines l'avaient égaré ; mais la droiture de sa raison, la vue de ces scélératesses auxquelles peuvent être entraînées les âmes libres de tout frein moral, l'avaient fait réfléchir. La paix sereine qui brillait sur le front de Clémence, la douceur, l'amabilité, les hautes vertus de la gracieuse enfant avaient produit une profonde impression sur l'esprit du jeune homme. Plusieurs fois, il avait été à même de mesurer l'intelligence de la fille du comte de Garderel ; il l'avait trouvé éclairée d'une splendide lumière, et toutes ses paroles marquées au coin d'un rare bon sens.

Un sentiment plus tendre peut-être que cette estime respectueuse pour Clémence, s'était glissé dans l'âme d'Albert ; mais, à l'heure dont nous parlons, il ne s'en était pas encore bien rendu compte. Seulement il ne se dissimulait pas que le malheur et les rapports qu'il venait d'avoir avec cette famille infortunée, avaient formé, entre elle et lui, des liens puissants d'amitié et de sympathie. Les idées religieuses du docteur Auricourt s'étaient déjà grandement modifiées. L'influence et les exemples de Clémence étaient destinés à rallumer en lui la flamme éteinte des convictions premières de sa jeunesse.

Depuis qu'il connaissait Mlle de Garderel, il s'était soigneusement abstenu de toute société désordonnée, et s'était promis de vivre de façon à n'être pas indigne de la jeune fille. Sa visite, au surlendemain des funérailles d'Elisa, ne fut pas longue. Il prit congé de Mme de Garderel, en lui demandant, ainsi qu'à son mari, de revenir quelquefois à l'hôtel.

Ce désir exprimé par le docteur reçut bon accueil. On lui témoigna le plaisir que l'on aurait toujours à le voir.

Le comte sortit du salon pour reconduire le docteur; mais à peine celui-ci fut-il hors de l'appartement, qu'il pria M. de Garderel de lui accorder un entretien sans témoins. Le comte le conduisit à son cabinet.

Dès qu'Altred se fut assis :

— Je crois de mon devoir, monsieur le comte, commença-t-il aussitôt, de revenir sur des faits qui, sans doute, vont renouveler de légitimes douleurs ; mais ma conscience me prescrit impérieusement de vous prémunir contre de nouveaux malheurs. Elisa, votre malheureuse enfant, a été empoisonnée, vous le savez ; n'avez-vous aucun soupçon sur l'auteur du crime ? N'avez-vous jamais cherché à le connaître ?

— Dans quel but, docteur, m'adressez-vous cette question ? demanda M. de Garderel, d'une voix profondément triste.

— Parce que, peut-être, pourrais-je diriger vos investigations et jeter quelque lumière sur cet horrible drame...

— Malheureusement, docteur, ce drame n'a plus de mystère pour moi... le coupable, je le connais.

Alfred, étonné, et à moitié incrédule, reprit :

— En ce cas, M. le comte, vous comprenez sans peine combien vous devez veiller sur votre maison, et en particulier sur Mlle Clémence de Garderel, votre seconde fille.

— C'est là, monsieur, croyez-le bien, l'une de mes plus vives préoccupations. Mais, dites-moi, franchement, sur qui portent vos soupçons.

— Je n'ose, M. le comte, en vérité. Je craindrais d'achever de briser votre cœur, déjà si cruellement éprouvé.

— Parlez, docteur, je vous prie. J'ai tant souffert, qu'une douleur nouvelle ne sera qu'une goutte de plus dans un océan de tribulations.

— Si j'allais nommer quelqu'un qui vous touchât de près? repartit Alfred, en fixant son regard sur M. de Garderel.

— Cela n'aurait aucun motif de me surprendre.

— Quoi, sauriez-vous réellement que, dans votre maison...

— Oui, docteur, interrompit le comte, dans

ma maison, il s'est rencontré un empoisonneur ; et cet empoisonneur, c'est... mon propre fils !

Le docteur fut saisi de la violence et du désespoir avec lesquels M. de Garderel prononça ces paroles.

— En effet, dit Alfred, c'est bien là ce que j'avais deviné.

— Mais, dites-moi, docteur, comment êtes-vous arrivé à cette découverte ?

— J'ai connu votre fils sur les bans de l'École de médecine...

— Et vous avez jugé dès lors qu'il y avait en lui l'étoffe d'un scélérat.

— Non ; à cette époque et jusqu'à ces derniers temps, Félix et moi nous étions liés d'une étroite amitié. Il y a peu de mois encore, nous nous voyions familièrement ; il m'invitait à être témoin de ses travaux les plus intimes et m'introduisit plus d'une fois dans un cabinet où il avait réuni tous les poisons les plus actifs. Dans ce laboratoire, il s'appliquait à combiner diverses substances vénéneuses, il voulait arriver, disait-il, à découvrir un moyen sûr de reconnaître la présence du poison dans le corps humain, de quelque manière subtile qu'il y eût été introduit. Cette ardeur dans une pareille science me fit peur. Il s'en aperçut : nos relations se refroidirent, et, lorsque je fus appelé à donner mes

soins à votre malheureuse enfant, tout était rompu entre Félix et moi.

« Dès que j'eus vu Elisa, et constaté la présence du poison, un doute que je ne pus chasser et qui se transforma en certitude lorsque j'eus été mis en présence de Félix, s'empara de mon esprit. Aujourd'hui, indépendamment de votre témoignage, j'affirmerais envers et contre tous que votre fille a été empoisonnée par son frère. Dans quel but ce crime a-t-il été commis ? Je n'ai pas cherché à m'en rendre compte. Cependant, je soupçonne que ce n'est qu'un début, et que le misérable, s'il le peut jamais, s'attaquera à sa plus jeune sœur ; il n'y a plus que cette existence et la vôtre, M. le comte, qui s'interposent entre lui et la fortune. Or, Félix est dévoré d'ambition, il aspire avec ardeur à la richesse.»

— Je vous remercie, docteur, dit M. de Garderel, d'une voix lente et basse, de l'intérêt que vous nous portez à tous. Nous sommes bien malheureux !

Alfred chercha à consoler le comte ; ses efforts furent inutiles. Au contraire, chacune des paroles du docteur semblait remuer au fond du cœur de cet homme des souvenirs terribles. Son exaltation et son désespoir devinrent tellement effrayants, qu'Alfred jugea qu'il était temps de se retirer. Il regagna sa maison, pensif et triste lui-même de ce qu'il venait de voir et d'entendre. Une seule

pensée souriait dans son âme : celle de Clémence. C'était un rayon de soleil pénétrant de sombre nuages.

Elisa était morte quinze jours environ après celui où Marberie était aller trouver Félix, et avait arrêté avec lui son plan infernal contre le docteur Auricourt. Lors de la catastrophe, rien n'avait été tenté ; mais Marberie était prêt à jouer son rôle. Félix, prévenu de la mort de sa sœur se rendit à l'hôtel pour lui rendre les derniers devoirs. Il ne fut pas reçu par M. de Garderel, et ne le vit qu'en public. La comtesse ne l'entretint qu'un instant, et Clémence avait été suppliée par son père de ne point rester seule avec Félix, sous aucun prétexte. La jeune fille, surprise de cet avis, qui lui avait été donné déjà en d'autres temps, chercha vainement à en deviner la cause. Néanmoins elle obéit, et évita la présence de son frère. Quelques jours plus tard, Félix revint à l'hôtel de son père, il y fut reçu avec une froideur glaciale, et lui-même se sentit embarrassé. Clémence essaya de neutraliser dans l'esprit de son frère l'effet de cette réception peu gracieuse, mais un signe du comte lui commanda le silence ; elle se tut, en dévorant sa douleur. Félix parti, elle tenta de connaître enfin la cause de cette espèce d'interdit jeté sur son frère, et de la rigoureuse conduite que M. de Garderel tenait à l'égard du jeune médecin. Le comte était seul avec

sa fille ; son regard attendri s'arrêta sur le noble et charmant visage de la pieuse enfant, une larme trembla au bord de sa rude paupière, et il dit à Clémence d'une voix émue :

— Ma fille, je te le demande au nom de l'amour que j'ai pour toi, au nom de l'amour que tu me portes, n'ai jamais aucune relation avec ton frère.

— Mon père, souffrez que je dise, cet ordre est bien sévère.

— Ma fille, reprit le comte de plus en plus animé, peut-être connaîtras-tu plus tard les motifs de ma conduite actuelle ? Pour le moment, contente-toi de savoir que j'ai les raisons les plus graves de te faire cette recommandation,

Voyant que la jeune fille était entièrement peinée et désolée :

— Mon enfant, ajouta-t-il, as-tu confiance au jugement du docteur Auricourt ?

— Oh ! oui, certainement, répondit Clémence ; son âme est droite et loyale.

— Eh bien ! lors de sa dernière visite, il m'a pris en particulier pour me recommander de ne te laisser jamais seule avec Félix.

— Mon Dieu, mon Dieu, s'écria la pauvre enfant en sanglotant et en couvrant son visage de ses mains, que tout cela est triste et pénible ! Félix est donc un lépreux ?

— Plût à Dieu que nous n'eussions rien autre chose à lui reprocher. Mais, laisse-moi,

enfant, continua-t-il en embrassant Clémence avec une tendresse qu'il ne lui avait jamais montrée : tu m'en ferais dire plus que je ne le dois. Si j'ajoutais un mot de plus, je briserais ton cœur. Peut-être ce mystère te sera-t-il dévoilé bientôt. Promets-moi de te conformer à mes recommandations.

Clémence promit, et le comte certain qu'elle tiendrait parole, se sentit rassuré. Le cœur de la jeune fille souffrait cruellement, mais elle comprit que son père n'obéissait pas à un caprice, et qu'elle devait respecter ses désirs.

La contrainte, la tristesse continuaient de régner à l'hôtel de Garderel ; il n'y avait un peu d'aise qu'aux jours des rares visites du docteur Auricourt. Plus le comte et la comtesse de Garderel voyaient Alfred, plus ils goûtaient et appréciaient sa noble nature. Lui, de son côté, semblait ne se plaire qu'à l'hôtel de la rue du Bac. Il devenait chaque jour meilleur, au contact des vertus de Clémence de Garderel.

XI

LE SOUTERRAIN.

Un matin du mois de mai, quelques semaines après les événements que nous venons de raconter, un domestique du château de Champton vint prévenir le perruquier Larose, notre vieille connaissance, que M. de Garderel réclamait ses services ou plutôt ceux de son rasoir.

— Je vous suis, répondit le brave homme. Dans une heure, je rendrai mes devoirs à monsieur votre maître, si toutefois j'en suis capable.

Il allait en dire plus long, mais le visiteur qui n'était pas Marberie, ayant salué légèrement ne s'arrêta pas à écouter les belles choses que Larose avait sans doute à débiter. Le barbier s'empressa de revêtir ses habits les plus neufs : pantalon de coutil blanc rayé de bleu ; gilet couleur puce ; redingote de drap marron, qui lui balayait les talons, et, en

guise de cravate, un large col militaire qui lui étreignait la cou ni plus ni moins qu'un carcan, et lui faisait tenir la tête droite et raide. Après avoir ramené coquettement sur le front quelques mèches de cheveux gris, égarés sur son crâne luisant, et avoir donné un coup de brosse à ses favoris qui blanchissaient, Larose se coiffa d'un chapeau à larges bords, mit dans sa poche de droite sa boîte à rasoirs, ses ciseaux, son peigne de corne, et prit immédiatement la route de Champton. Arrivé aux charmantes promenades, bordées d'ormeaux et de marronniers au feuillage noir et touffu, qui entourent la ville d'une ceinture ombreuse, le barbier tourna à gauche ; il se mit à grimper une côte, couverte de vignobles et de cerisiers, dont les fruits déjà rouges se montraient abondants, entre les feuilles sombres de l'arbre qui les nourrissait.

Au sommet de la colline, le sentier tortueux s'enfonce dans un bois de chênes, de hêtres et de bouleaux. Un vert gazon, émaillé de fleurs aux teintes riches et variées, garnissait les deux côtés du chemin agreste. Les oiseaux gazouillaient : une légère brise agitait les arbres chevelus. Le thym, qui tapissait l'intérieur du bois, dispersait dans l'air pur ses suaves et pénétrants parfums. C'était une splendide journée de printemps ; et, si l'âme du perruquier Larose eût été quelque

peu poétique, il eût contemplé en extase ces riantes perspectives, le ciel bleu, la nature brillante, les magiques effets de la lumière ; il eût aspiré avec délices ces émanations embaumées qui se dégageaient des plantes, des arbres et des fleurs; il eût senti la vie couler à flots autour de lui, et admiré les inimitables beautés que la saison nouvelle prodiguait à la terre. Mais, nous avons regret à le dire, Larose n'estimait au monde qu'une barbe bien faite, une coiffure proprement ajustée. Quant au soleil, aux splendeurs de la nature, aux magnificences d'un jour radieux, et au plaisir de se trouver en pleine campagne, il avait vécu et vivait encore dans l'habitude de tout cela, sans effort, sans même y penser.

Chemin faisant, il rêvassait aux paroles de politesse qu'il adresserait à son étrange client, à la dextérité dont il comptait faire preuve, au bon ton, à la manière distinguée avec laquelle il se présenterait au château. Il parvint, tout occupé de ces graves pensées, à la porte du manoir. Le trajet lui avait paru fort court, et il fut tout surpris d'être sitôt arrivé au terme de sa course. Il sonna, tout en s'essuyant le visage, et la porte s'ouvrit : il se préparait à monter les degrés qui conduisaient à la petite pièce, théâtre de ses exploits ; mais un domestique accourut au devantdu perruquier, et lui dit :

— Monsieur est indisposé pour le moment. Je suis fâché que vous vous soyez dérangé inutilement. Monsieur ne peut recevoir vos services aujourd'hui. Quand il aura besoin de vous, il vous fera avertir.

Larose, étonné, et ne trouvant pas son compte en cette affaire, ouvrait la bouche pour demander de plus amples détails. Mais le valet avait déjà disparu. Le perruquier, de plus en plus intrigué, regardait tout autour de lui, cherchant à qui parler. Tous les serviteurs du château paraissaient si préoccupés, si affairés, que le bonhomme vit bien qu'il faillait en prendre son parti et renoncer à d'autres éclaircissements. Il se décida à tourner les talons, non sans un vif désappointement; et il revint à la ville conter sa mésaventure à Mme Larose.

M. de Garderel était, en effet, dans l'impossibilité de recevoir le perruquier. Au moment où Larose sonnait, il était étendu sans connaissance dans son cabinet, sur un large fauteuil. Sa femme et sa fille lui faisaient respirer des sels, lui jetaient de l'eau à la figure et paraissaient profondément désolées. Toutes les deux vêtues de deuil, elles étaient en proie à une étrange stupeur. Enfin M. de Garderel poussa un soupir et fit un mouvement; ses yeux s'ouvrirent et se refermèrent aussitôt. Ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure qu'il revint à lui, et demanda :

— Où suis-je ? qu'est-il arrivé ?

— Mon ami, répondit la comtesse, tu le vois bien : tu es dans ton cabinet. Tu t'es trouvé mal, et, à l'aide du valet de chambre, nous t'avons apporté ici.

A ces mots, le visage blême du comte s'assombrit : ses yeux devinrent farouches ; d'un mouvement convulsif il se dressa sur ses jambes.

— Je me souviens. Mais comment m'avez-vous trouvé ? Comment, interrogea-t-il d'une voix effrayante, êtes-vous descendues à la cave ?

Il était hors de lui, le malheureux. Sa femme et sa fille eurent beau lui répéter de se calmer, son exaltation allait toujours croissant.

— Répondez, criait-il, répondez : il le faut !

— Eh bien ! mon père, dit Clémence d'une voix brisée par la douleur, nous vous avions vu, par hasard prendre le chemin de la cave. Inquiétés depuis plusieurs jours de votre état de souffrance, nous vous avons suivi des yeux, quand, tout à coup, à la suite d'une léger bruit, nous avons entendu un cri poussé par vous ; c'est alors que nous sommes accourues ; nous vous avons rencontré dans un souterrain qui fait suite à la cave, et que nous ne connaissions pas. Vous étiez étendu sans connaissance sur le sol humide et moisi,

une odeur nauséabonde s'exhalait du souterrain.

— Avez-vous vu autre chose ? demanda M. de Garderel d'une voix rauque.

Les deux femmes se regardèrent, muettes de saisissement.

— Répondez, reprit le comte ; qu'avez-vous vu ?

— Nous avons vu, reprit Mme de Garderel, un squelette enchaîné au fond du souterrain.

— Malheur, malheur à moi ! s'écria M. de Garderel en se couvrant le visage de ses mains tremblantes, tandis qu'une sueur froide inondait son front.

Après un silence :

— Le valet de chambre a-t-il pénétré dans le souterrain ? demanda-t-il avec une anxiété poignante.

— Non ; nous avions réussi à vous en retirer. Quand il vint, appelé par nous, il vous trouva dans la cave, et nous aida à vous porter ici.

— Mais la porte du souterrain était-elle restée ouverte ?

— Oui, sans doute, mais nous avons gardé la clef de la cave.

Cette dernière parole parut rassurer quelque peu M. de Garderel. Sitôt qu'il fut tout à fait remis, il réclama cette clef, et manifesta le désir de rester seul. Mme de Garderel et Clémence quittèrent donc l'appartement. Dès

que le comte sentit ses forces revenues, il sortit de son cabinet, et reprit le chemin de la cave. Cette fois, il s'entoura des plus minutieuses précautions, et fit plusieurs détours, afin de mettre en défaut l'attention de ses domestiques. Etant arrivé heureusement à la porte, il l'ouvrit avec précaution, entra, et la referma sur lui. Cela fait, il avança de quelques pas, alluma une chandelle dont il s'était muni, et parvint, tant bien que mal, car ses jambes chancelaient, jusqu'à la paroi mobile qui séparait la cave du souterrain. Là, M. de Garderel s'assit sur une pierre pour reprendre des forces. La paroi était à sa place ; aucune trace de porte n'apparaissait ; Mme de Garderel et sa fille avaient sans doute repoussé la paroi, qui s'était refermée d'elle-même sur l'ouverture. Le comte s'étant relevé, chercha le bouton qui faisait jouer le mécanisme et ouvrait la porte de pierre. Quand il l'eût trouvé, il y porta la main ; mais, au moment d'exercer la pression nécessaire, il s'arrêta ; son cœur battait à lui rompre la poitrine. Il avança de nouveau la main, et poussa le mécanisme ; la paroi roula sur elle-même avec un bruit sinistre, et le souterrain s'ouvrit aux regards de M. de Garderel. Par prudence et aussi à cause de l'émotion qu'il éprouvait, il attendit un instant avant de pénétrer dans la grotte ; il donna le temps à l'air méphitique qui la remplissait de s'échapper.

Enfin il fit quelques pas, franchit l'entrée de ce lieu fatal, et alla droit à la partie où était le squelette dont nous avons parlé. Une chaîne de fer l'enlaçait à un pilier de pierre grisâtre. Les chairs étaient complètement desséchées ou dissoutes. Le crâne portait encore quelques mèches de longs cheveux noirs qui paraissaient avoir été d'une grande beauté. La mâchoire à nu montrait deux rangées de dents magnifiques, intactes, brillantes comme l'ivoire. La chaîne qui retenait le squelette l'avait empêché de se disloquer. Des lambeaux de vêtements, à demi-réduits en poussière, gisaient sur le sol. La partie inférieure du cadavre était encore enveloppée de quelques fragments d'étoffe. Il n'en était pas ainsi du buste ; ce qui faisait supposer que la personne enfermée là, morte ou vivante, y avait été conduite à moitié dépouillée.

A l'aspect de ces restes misérables d'une créature humaine, qu'il avait probablement connue autrefois, les genoux de M. de Garderel s'entrechoquèrent ; il failli tomber encore ; il trébucha et se retint malgré lui au squelette même, dont les ossements rendirent, sous cette pression, un bruit sec et lugubre. Il sembla au malheureux qu'une flamme blafarde, phosphorescente, remplissait les cavités, qui, jadis, avaient renfermé les yeux ; il crut voir les mâchoires se contracter et ébau-

cher un sourire épouvantable. Cependant il se rassura et porta ses mains tremblantes et froides sur les chaînes de fer qui liaient le cadavre. En touchant la tête, il la sentit céder et rester dans ses mains ; il la déposa par terre en frissonnant, et détacha les uns après les autres les membres, bras et jambes, puis les autres parties du cadavre décharné.

Quand cette œuvre funèbre fut terminée, la sueur coulait à flots du visage du comte ; ses vêtements étaient trempés. Il s'assit de nouveau, et un râle s'échappa en sifflant de sa poitrine. Ayant repris des forces, il saisit une bêche qu'il avait apportée, et se mit à creuser la terre à l'extrémité opposée du souterrain. Cette besogne pénible achevée, il alla prendre les débris du squelette, et les jeta dans la fosse qu'il venait d'ouvrir. S'étant assuré que rien ne lui avait échappé, il recouvrit ces ossements de terre qu'il foula fortement et longtemps avec les pieds ; puis il recouvrit l'emplacement avec la poussière blanche du souterrain, pour le rendre invisible.

Cela fait, le comte ramassa la bêche, et alla creuser un nouveau trou, dans l'un des angles formés par la muraille. Lorsqu'il eut terminé, il revint au pilier de pierre, détacha les chaînes rouillées qui avaient retenu le cadavre, et les déposa dans la tran-

chée qu'il avait faite. Il s'aperçut tout à coup qu'une longue mèche de cheveux était restée suspendue à son habit. Il l'enleva avec horreur, et la mit avec les chaînes. Il recouvrit le tout de terre qu'il piétina soigneusement ; ensuite, il nivela le sol, comme il avait fait pour la fosse qui renfermait le cadavre.

Le comte de Garderel, une fois cet affreux travail accompli, parut respirer plus à l'aise ; ses membres cessèrent de trembler ; il parcourut le souterrain d'un œil investigateur, promenant de tous côtés la lumière, convainquit qu'il ne contenait plus rien de suspect.

Alors seulement il sortit, referma la paroi, examina si le bouton qui faisait jouer le mécanisme était bien invisible, et regagna la porte de la cave. Là, il s'arrêta pour écouter s'il n'entendrait rien, si personne n'était aux aguets dans le voisinage. Persuadé que tout était solitaire, et qu'il n'avait pas à craindre d'être vu, il se décida à sortir, en prenant autant de précautions qu'il en avait mises à entrer. En quelques minutes, il eut regagné son cabinet.

Malgré les assurances de Mme de Garderel, l'entrée de son valet de chambre à la cave, tandis qu'il y gisait sans connaissance, aux bras de sa femme et de sa fille éplorées, l'inquiétait. Le comte se défiait de tous ceux qui

l'environnaient. Il n'eut pas de repos qu'il n'eût interrogé son serviteur. L'ayant appelé dans la soirée, il amena adroitement la conversation sur son évanouissement du matin, et sur l'accident de la cave.

— Je n'ai pas été heureux, Baptiste, lui dit-il, dans l'examen que j'ai voulu faire de la manière dont ma cave est tenue par mes gens.

— En effet, monsieur, vous avez même été très-malheureux.

— Tu m'as vu lorsque je me suis trouvé mal !

— Non, ce n'est pas en ce moment-là que j'ai aperçu monsieur. J'ai vu madame et mademoiselle qui se tenaient comme en observation aux alentours de la cave, et cela m'avait paru singulier. Je les regardais de loin, quand, tout d'un coup, je les vis se précipiter vers la porte et entrer rapidement dans la cave. Au bout de quelques minutes, elles m'appelèrent à leur aide.

— Voilà tout ? il ne s'est point passé autre chose ?

— Et que voulez-vous, monsieur, qu'il se soit passé ? Nous vous avons relevé et transporté dans votre cabinet.

— Ainsi, tu n'as rien remarqué d'extraordinaire dans la cave ?

— Non, vraiment ; et je mentirais à monsieur si je parlais différemment. C'est-à-dire,

cependant, dit le valet en levant l'index comme quelqu'un qui recueille un souvenir fugitif...

— C'est-à-dire ? répéta le comte, avec une anxiété visible.

— C'est-à-dire, monsieur, que j'allais dire une bêtise.

— Bêtise ou non, parle toujours. Dis-moi tout ; je tiens à savoir ce qui a eu lieu pendant que j'étais sans connaissance.

— Eh bien ! monsieur, je ne sais si j'ai rêvé, ou si j'ai vu double ; mais il m'a semblé un instant que la cave était plus grande que d'habitude.

Ces paroles naïves firent tressaillir le comte de Garderel.

— Tu auras mal vu, dit-il ; comment la cave aurait-elle pu s'agrandir subitement ?

— C'est ce que je me suis dit, monsieur ; mais que voulez-vous ? ça m'a resté comme ça dans la boule ; c'est pas ma faute. Et puis... mais c'est toujours des bêtises que je dis à monsieur, et monsieur finirait par se fâcher.

— Parle, te dis-je, insista le comte d'une voix brève.

— Monsieur ne se fâchera pas ?

— Non, parle vite.

— Eh bien ! foi de Baptiste, monsieur me croira s'il le veut ; mais, en jetant un coup d'œil vers le fond de la cave, j'ai cru voir

danser une marionnette, habillée de blanc, et faisant force grimaces.

M. de Garderel comprit que le valet de chambre ne s'était pas fait faute d'inspecter les lieux, et qu'il avait examiné plus attentivement qu'il ne voulait bien le dire. Le serviteur avoua ensuite que Mme de Garderel ayant fait un mouvement, en se rapprochant du fond de la cave, tout avait disparu avec un léger bruit. Baptiste voulait parler de la fermeture de la paroi que la comtesse avait provoquée sans s'en douter, en touchant par inadvertance le mécanisme. Les craintes de M. de Garderel se réalisaient : il était presque à la merci de ses serviteurs. Sa figure décomposée, ses lèvres blêmes, le tremblement convulsif qui agitait son corps, laissaient facilement deviner qu'il était en proie à une sombre frayeur. Toutefois, il dit au domestique :

— Tu as vu double, Baptiste. Au moins ne va pas raconter ces balivernes. D'abord on se moquerait de toi ; ensuite, on dirait dans le pays que je n'ai à mon service que des niais.

Baptiste salua humblement et sortit.

Le comte était accablé. Depuis quelque temps, le malheur s'acharnait sur lui. Il se disait qu'il venait d'entrer dans une mauvaise veine. Pourtant il vint à se rassurer, et s'efforça de se persuader que le valet n'en

avait pas vu plus long qu'il ne le disait. D'ailleurs, le squelette avait disparu. Les paroles imprudentes qui pourraient être prononcées, ne pouvaient plus être redoutables, même dans le cas d'une enquête.

XII

ECLAIRCISSEMENTS.

Pour expliquer la scène lugubre du chapitre précédent, il est nécessaire que nous remontions à une époque assez éloigné, celle de l'arrivée en France de Paul de Garderel. La première année de son séjour à Paris, le comte vécut fort retiré dans son hôtel de la rue du Bac ; il ne le quittait que rarement ; encore y laissait il toujours Marberie. L'année suivante, il commença à se répandre dans la haute société, où sa réputation de richesse, justifiée par le train qu'il menait, le fit bientôt remarquer. A la fleur de l'âge, d'une tenue irréprochable quoiqu'un peu raide, avec des traits réguliers, dont la dureté naturelle était facilement adoucie par le plus gracieux sourire, M. de Garderel pouvait passer pour un bel homme. On le regardait comme rangé, également éloigné d'une folle

prodigalité et d'une mesquine parcimonie. En un mot, il paraissait tenir le juste milieu en toutes choses. Il était arrivé à l'âge de se marier, et il y pensait ; mais avec le génie calculateur de sa nation, il voulait faire son choix à l'aise et sans précipitation. Le hasard l'ayant mis en rapport avec le baron Raoul de Gilbard, jeune homme de son âge, il ne tarda pas à se lier étroitement avec cet ami dont les goûts et les mœurs lui étaient sympathiques. Il fut présenté au vicomte, père du baron, qui l'accueillit à merveille et l'invita à revenir. Le comte profita de la permission, et fit la connaissance de Félicie, la sœur de Raoul de Gilbard. La jeune fille avait dix-huit ans ; elle était belle et spirituelle. Ses cheveux noirs encadraient admirablement un visage du plus pur ovale. De grands yeux noirs, vrais miroirs de l'âme, reflétaient la candeur et l'innocence de la noble enfant. Sa bouche, qui souriait toujours, attestait que la jeune sœur de Raoul était étrangère aux soucis de la vie. Paul de Garderel fut épris, et résolut de demander la main de Félicie. Quelques paroles de Raoul lui firent espérer que ses vœux ne seraient pas repoussés. Bref, il se décida.

Le vicomte de Gilbard était veuf, il aimait sa fille sans aucun doute ; mais il était peu propre à préserver la jeunesse de cette enfant de fatals entraînements : il n'était rien moins

que versé dans la science du cœur humain ; il ignorait que, souvent, de beaux et séduisants dehors ne servent qu'à recouvrir une perversité sans bornes, des passions effrayantes. Il n'existait donc personne près de Félicie, qui pût la conseiller et la mettre en garde contre l'amour qu'elle même avait conçu pour le comte de Garderel. Le vicomte fasciné, comme tous les hommes crédules, par le langage élégant, les belles manières et les maximes qu'aimait à formuler Paul de Garderel, ne voyait en lui qu'un parfait honnête homme, et qui plus est, un millionnaire.

Aussi, quand le comte se présenta pour obtenir la main de Félicie, M. de Gilbard ne fit aucune difficulté, et renvoya le prétendant à la jeune fille, qui consentit volontiers. Cependant une chose avait, un instant, inquiété Félicie ; elle ignorait quels étaient les sentiments religieux du comte de Garderel ; elle eût voulu, avant de s'engager, savoir à quoi s'en tenir sur ce point. Le jeune homme, qui savait Félicie pieuse, avait habilement dissimulé son impiété et son hostilité à la religion : il avait si bien joué son rôle que sa future épouse pouvait tout croire de lui, même qu'il était un excellent chrétien. Le mariage fut fixé à un mois.

La veille, Félicie demanda au comte d'un air timide s'il était diposé à s'approcher des sacrements et à se préparer, comme tout

chrétien doit le faire, à l'une des actions les plus importantes de la vie.

— J'ai fait, mademoiselle, répondit-il, ce que la religion prescrit ; j'ai pris l'avance sur vous.

— Combien je regrette, monsieur, de ne l'avoir pas su, je vous aurais accompagné ; c'eût été pour moi un bonheur inexprimable. Mais, poursuivit-elle, je vais aujourd'hui à la messe avec mon père ; voulez-vous nous suivre ?

Paul de Garderel accepta, ne pouvant guère agir autrement; il se rendit à l'église avec le vicomte de Gilbard et sa fille. Là, il crut devoir feindre la prière, la piété même, tout en s'indignant intérieurement d'être obligé de descendre à ces subterfuges.

Le lendemain eurent lieu l'acte civil et le mariage religieux. Tout se passa comme d'habitude ; la fête fut fort belle. Le soir, un grand nombre d'invités se pressaient dans les salons de l'hôtel de Gilbard, et félicitaient à l'envi les nouveaux époux. Le bal se prolongea très-avant dans la nuit. Le jour suivant, M. de Garderel conduisit sa jeune épouse dans la riche demeure qu'il occupait rue du Bac; il l'y installa et lui déclara qu'elle était désormais la maîtresse de la maison. La jeune comtesse avait amené avec elle plusieurs de ses femmes de service et un vieux serviteur attaché à sa famille depuis

plus de quarante ans. M de Gerderel éprouva quelque contrariété de la venue de ces domestiques ; il objecta que le service de sa maison était complet, et que, par conséquent, les nouveaux venus étaient inutiles. Félicie insista avec tant de grâce, elle tenait tant à ses femmes que son mari céda. Toutefois, il ne congédia personne ; et les femmes, admises déjà à l'hôtel, eurent l'ordre d'y faire le service concurremment avec celles que Félicie avait amenées.

Les premiers temps de cette union parurent assez heureux. M. de Garderel et sa femme se quittaient peu. Cependant un nuage de tristesse voilait parfois le visage jusque-là si joyeux de Félicie ; une langueur secrète se trahissait dans son regard ; son front était devenu soucieux, sa bouche souriait moins. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle avait subi une déception assez amère. Elle s'était aperçue, presque au lendemain de son mariage, que son mari l'avait trompée sur ses sentiments religieux. Maintenant elle savait que, non-seulement il était indifférent comme beaucoup d'hommes de son âge, mais qu'il était hostile à toute idée religieuse. Félicie, sincèrement chrétienne, éclairée sur ses devoirs, instruite et convaincue des vérités de la foi, s'affligea profondément des mauvaises dispositions du comte. Dans les premiers temps, elle essaya de combattre ses

préjugés, de faire briller à ses yeux aveuglés la pure lumière du christianisme ; elle ne gagna rien qu'un éloignement plus prononcé. Il prenait à tâche de détourner la conversation quand il s'agissait de ce sujet. Mais la noble femme ne se rebutait pas ; elle revenait sans cesse sur ce point et avec insistance. Elle voulait profiter de la déférence que son mari lui montrait encore pour l'incliner à de meilleures pensées, ou tout au moins pour obtenir qu'il s'abstînt de parler contre ce qu'elle aimait et respectait. Un jour, elle l'aborda de l'air le plus aimable ; il l'accueillit en souriant. Encouragée par ce début, Félicie s'approcha et lui dit :

— Mon ami, je viens t'importuner encore ; mais tu es si bon, que tu m'accorderas ce que j'ai à te demander ; tu me ferais trop de peine en me refusant.

Le comte, sans défiance, ne soupçonnait pas où sa femme voulait en venir.

— Tu sais bien, chère amie, répondit-il, que je ne puis rien te refuser ; je suis obligé d'en passer par toutes tes volontés.

— Cela est vrai, j'en conviens, reprit Félicie, dont le visage s'illumina d'une joie profonde. C'est pourquoi, j'en suis sûre, aujourd'hui encore, tu feras ce que je te demanderai.

— Certainement, si cela est possible.

— Ah ! rien n'est plus facile.

— Eh bien ! voyons, de quoi s'agit-il ?

— Je voudrais deux choses, qui, cependant, n'en font qu'une à mes yeux.

— Voilà que cela se complique, dit le comte, avec un éclat de rire étrange. Mais parle, enfant, explique ce que tu désires.

— Voici ma requête : je souhaiterais, mon ami, que tu t'abstinsses de parler mal de la religion en ma présence, et même en toutes circonstances : ensuite que tu consentisses à étudier ces questions si importantes pour tout homme sensé.

Félicie avait formulé ces demandes, les yeux baissés, et avec quelque embarras. Quand elles les releva sur son mari, il ne riait plus, son visage était devenu farouche ; son regard exprimait l'irritation ; ses lèvres plissées annonçaient combien les demandes de la jeune femme lui avaient déplu.

— Félicie, dit-il d'une voix rauque, je croyais t'avoir fait comprendre déjà qu'il fallait éviter ces sortes d'exhortations, et que toute instance sur ce sujet ne pouvait que m'être désagréable. Si tu veux que la paix règne entre nous, il est nécessaire que tu te résignes à ne jamais me parler de ce ton, à propos de religion. Mes motifs, les voici : la religion, je la déteste de toute mon âme ; ceux qui la pratiquent me sont odieux. Je t'excepte, cependant. Mon cœur, l'amour que tu m'as inspiré, m'ont séduit ; mais prends garde de

me prouver que ma haine doit être absolue et sans exception.

En achevant ces paroles, le regard impitoyable du comte était rivé sur la malheureuse enfant. Effrayée de cette réponse, de ces aveux, de ces menaces, et surtout de l'expression sinistre de la figure de son mari, elle se prit à pleurer et s'écria :

— Paul, je t'en prie, ne me regarde pas ainsi, cela me fait trop de mal. Sois bon pour moi comme tu l'as été jusqu'ici.

M. de Garderel répondit d'un ton rude qu'il s'efforçait d'adoucir :

— Je ne demande pas mieux. Mais, de grâce, laisse-moi en paix, et ne touche jamais en ma présence les questions que tu as soulevées tout à l'heure.

— Je le promets, murmura la jeune femme.

Après quelques mots vagues et étrangers à l'incident qui venait de se terminer contrairement aux espérances de Félicie, la comtesse regagna son appartement, où elle resta enfermée une partie du jour. C'était pour elle une cruelle découverte que celle de cette impiété forcenée, prête à tout briser, à sacrifier inexorablement les sentiments les plus intimes de l'âme, plutôt que de souffrir une contradiction. Quelles pouvaient être les causes de pareilles dispositions ? L'irréligion acharnée a toujours sa source dans les passions ou les vices du cœur ; la voix de la re-

ligion devient importune aux âmes souillées et criminelles ; elle résonne à leurs oreilles comme l'accent inflexible du remords. La malheureuse enfant n'osait s'arrêter à des soupçons de cette nature, car elle aimait son mari ; et, dans l'intérêt de cet amour, elle avait besoin de le croire bon, de l'estimer, malgré son ignorance et ses erreurs. Elle pleura beaucoup et longtèmps. Puis, elle pria avec ardeur ; elle s'offrit à Dieu pour cette âme chérie, et le pria de faire retomber sur elle la peine due aux fautes du comte, et de le sauver un jour.

Le secret de cette prière héroïque de la sainte femme nous a été conservé de la manière que nous dirons plus tard, dans la suite de cette histoire. Cette demande sublime, elle la fit agenouillée devant son crucifix, devant l'image de l'Homme-Dieu, qui prit sur ses épaules innocentes le fardeau des iniquités humaines. Quand elle se leva, son visage était calme ; une admirable résignation se lisait dans ses yeux et sur ses traits. Dès lors, elle se regarda comme une victime que Dieu, sans doute, allait frapper ; mais elle avait la ferme espérance, qu'en considération des souffrances qu'elle acceptait, et que le Seigneur lui accorderait, l'âme de son mari obtiendrait miséricorde. L'infortunée, toutefois, était loin de deviner quels rudes chemins, semés d'épines, l'attendaient, et quelles

effrayantes épreuves elle devait subir. Si Dieu, dans sa bonté infinie, ne jetait un voile impénétrable sur l'avenir, quelle est l'âme destinée aux tribulations et aux sacrifices qui ne succomberait devant le sombre tableau des douleurs futures ? Jésus, lui-même, au jardin de Gethsemani, en présence des supplices qu'il allait endurer, fut pris d'une indicible angoisse ; la nature fut accablée un instant ; les membres de l'Homme-Dieu transsudèrent le sang ; son âme, triste jusqu'à la mort, éprouva toutes les angoisses de la plus terrible agonie ; il demandait grâce à son Père, le suppliant d'éloigner l'heure redoutable et le calice de la souffrance. C'est en vertu de ces épouvantements et de ces épreuves du Christ, à la veille de mourir, que Dieu vient en aide aux âmes souffrantes. A mesure que la coupe amère du malheur s'approche des lèvres humaines, le Seigneur multiplie ses grâces, et fortifie le cœur.

Il en fut ainsi de Félicie. L'heure venue, elle se montra forte, courageuse, inébranlable dans sa magnanime résolution. Depuis le jour où elle avait fait un dernier effort sur l'esprit obstiné de son mari, les relations entre eux étaient devenues pénibles, gênées. Le comte affectait de blasphémer contre la religion et de tourner en ridicule ceux qui la pratiquent ; rarement un sourire effleurait ses lèvres ; rarement aussi se montrait-il

aimable pour sa belle et jeune femme. Son front toujours sombre, la dureté peinte sur son visage, la rudesse de sa voix, la brutalité de ses manières intimidaient Félicie, qui, bientôt, en vint à ne pouvoir l'entendre sans un tressaillement nerveux dont il s'apercevait quelquefois. Alors c'étaient d'amères paroles ; il se répandait en reproches, et accablait l'infortunée des plus mordantes épigrammes. Elle souffrait tout avec une patience angélique et ne répondait que par des larmes à ces grossièretés de langage, à ces pénibles procédés. Cette douceur, cette résignation, irritaient encore davantage le misérable. Un jour, il entra dans une telle exaspération, qu'il s'oublia jusqu'à frapper la malheureuse enfant. Elle s'évanouit de saisissement et de douleur. Le comte de Garderel appela l'une des femmes qu'il avait prises à son service, et lui ordonna de donner à sa maîtresse les soins qu'exigeait son état. Puis il sortit sans plus se mettre en peine de l'infortunée.

Quelques heures après, Félicie demanda la femme de chambre qu'elle avait amenée de chez son père ; celle-ci ne vint pas à son appel. La comtesse alla s'informer de la cause de son retard. A peine avait-elle mis le pied hors de sa chambre qu'elle se trouva en face de son mari, dont le visage était plus sombre et plus sinistre que jamais.

—Que voulez-vous, madame ? interrogea-t-il du ton le plus sévère.

— J'avais sonné ma femme de chambre ; elle n'est pas venue ; j'allais savoir le motif qui la retient.

— Votre femme de chambre ne pouvait pas venir ; elle n'est pas ici.

— Où donc est-elle ? je ne me souviens pas de lui avoir donné aucun ordre qui l'ait obligée de quitter la maison.

— Je l'ai congédiée.

— Vous l'avez fait sans me prévenir, monsieur. Oh ! dites-moi que cela n'est pas.

— Cela est, répondit le comte avec un sourire amer. Je suis le maître ici ; je n'entends pas que vous ayez auprès de vous d'autres femmes que celles qu'il m'aura plu de choisir. Il est temps que vous connaissiez et respectiez mes droits.

Félicie ne répondit pas. C'était toute une persécution que son mari, par cet acte, inaugurait contre elle.

Après un instant de silence, le comte reprit :

— Je ne vous ai pas tout dit encore, madame. J'ai renvoyé aussi le vieux serviteur que vous avez amené. Le personnel de ma maison est assez nombreux pour votre service et pour le mien. Cet homme, qui vous était vendu, m'espionnait sans cesse : je m'en suis débarrassé. Ainsi, à l'avenir, ajoutait-il par

forme de conclusion, vous aurez affaire aux femmes et aux serviteurs que j'ai pris à mes gages; je n'en veux pas d'autres chez moi, ne l'oubliez pas. Enfin, il est un désir que je dois vous exprimer encore ; il me serait agréable que vos relations avec votre famille fussent moins fréquentes, je vous en saurais gré.

— Est-ce là un simple désir, monsieur, ou un ordre que vous m'intimez ? demanda la jeune femme toute tremblante et en étouffant ses sanglots.

— C'est un désir que je tiens à voir satisfait. Vous pouvez le regarder comme un ordre, si vous l'aimez mieux.

Là-dessus, le comte de Garderel tourna les talons en fredonnant un air d'opéra, et laissa la malheureuse femme livrée au plus violent chagrin. Elle rentra dans son appartement pour y pleurer à l'aise. La vue de son crucifix lui rappela sa demande ; elle comprit que Dieu avait entendu sa prière et qu'il commençait à l'exaucer.

XIII

LA VICTIME.

Par une nuit froide et obscure de novembre 1817, on sonnait à la porte de la maison d'un prêtre de la ville de Mélisy. Le prêtre lui-même vint ouvrir. Dans la rue était une voiture, d'où un homme venait de descendre. Cet homme portait une longue barbe ; il était vêtu d'une ample redingote, que recouvrait un épais manteau.

— Monsieur l'abbé, dit-il au prêtre, je viens vous chercher pour assister une malade qui va mourir : il n'y a pas un instant à perdre : elle demeure dans l'un des hameaux qui dépendent de la ville ; c'est pourquoi vous me voyez dans cette voiture.

Le prêtre, sans défiance, n'hésita pas. Il pria l'inconnu de l'attendre quelques minutes, tandis qu'il se munissait de tout ce qu'il lui était nécessaire. Il acheva de s'habiller, car

il était accouru à la hâte, sans avoir pris la peine de se vêtir complètement. Il ne tarda pas à revenir, monta dans la petite voiture ouverte par devant et attelée d'un seul cheval que conduisait l'étranger. Dès qu'elle fut arrivée hors de la ville, dans un endroit solitaire ; l'inconnu dit au prêtre :

— Monsieur l'abbé, il s'agit d'une visite qui doit rester secrète. Celui qui m'envoie m'a ordonné de vous bander les yeux, car, vous ne devez connaître ni la maison où demeure la malade, ni les habitants qui l'occupent avec elle.

Le prêtre étonné et se croyant victime d'un guetapens, voulut résister. Mais l'inconnu doué d'une force herculéenne, et armé d'un pistolet, dont il fit jouer la batterie, signifia à son malheureux compagnon que le plus sûr pour lui était de se résigner et de le suivre. Celui-ci se laissa donc bander les yeux, et demeura immobile et tremblant de crainte à côté de l'étranger. La voiture roula quelque temps avec rapidité, puis elle monta une côte, fit de nombreux détours, autant que le prêtre put en juger, et s'arrêta enfin à la porte d'une maison isolée. Le conducteur descendit le premier, et donna la main au prêtre, qui grelottait de froid et de terreur. Il le guida par un sentier étroit, dans lequel il était obligé de le précéder, tout en lui don-

nant la main. L'inconnu s'arrêta, et glissa à voix basse ces mots à l'oreille du prêtre :

—Nous allons descendre quelques marches.

En effet, le prêtre fut entraîné par un escalier de pierre. Il traversa, toujours conduit par son guide, une salle qui n'avait pour plancher que le sol. L'inconnu s'arrêta de nouveau, abandonna la main de son compagnon : un craquement se fit entendre, une porte sembla rouler sur elle-même, et le prêtre dut avancer de quelques pas. Là le bandeau fut arraché de ses yeux. Il était dans un souterrain voûté en pierres et étroit : une vive lumière le remplissait, qui éblouissait les yeux. Le prêtre parcourut la salle du regard, et tout d'un coup recula saisi d'horreur. Il venait d'apercevoir attachée à un pillier de pierre, une jeune femme dont les longs cheveux noirs pendaient déroulés sur ses épaules ; elle était à demi vêtue et paraissait avoir été traînée là récemment. Des chaînes de fer retenaient ses membres délicats ; un masque de velours noir couvrait son visage ; mais à la vue du prêtre, un rayon de joie brilla dans ses yeux. Un homme, masqué aussi, était près d'elle. Il fit un mouvement brusque, se rapprocha du prêtre, et, après avoir un instant fixé sur lui deux yeux fauves dont les prunelles scintillaient à travers son masque, il lui dit d'une voix sourde et gutturale :

— Monsieur l'abbé, cette femme va mourir. Vous n'avez pas à vous informer des motifs qui ont fait prononcer contre elle une terrible sentence : ils sont graves. Nous avons consenti à lui accorder une dernière grâce : celle qui lui procure les secours de votre ministère. Elle ne vous parlera pas ; elle est bâillonnée. Hâtez-vous donc, le temps presse : nous ne pouvons attendre davantage.

Le prêtre restait muet de stupeur à cet horrible spectacle. Enfin il put parler : il essaya d'attendrir l'homme qui paraissait agir en maître dans le souterrain et disposer de la vie de la jeune femme. Mais celui-ci lui réitéra l'injonction d'exercer son ministère, menaçant de le congédier sur l'heure, s'il insistait de nouveau.

Le prêtre, alors, s'adressant à la malheureuse victime, l'exhorta à recourir à Dieu, à demander pardon de ses fautes, à lui offrir le sacrifice de sa vie ; puis, il leva la main, et prononça les paroles sacrées de la réconciliation. La jeune femme inclina la tête ; et, quand le prêtre eut terminé, il crut voir briller dans ses yeux l'expression d'une reconnaissance ineffable.

Revenu de sa terreur, le digne ministre de Dieu, maintenant qu'il pouvait le faire sans s'exposer à priver la victime de la faveur qu'elle attendait, voulut encore tenter de fléchir les deux hommes présents avec lui dans

le souterrain ; il implora leur pitié, les menaça de la justice du ciel. Mais celui qui l'avait amené lui ferma rudement la bouche, lui banda rapidement les yeux et le fit sortir précipitamment du souterrain. Le prêtre remonta dans la voiture avec son guide : la route fut longue, sans doute à cause de détours multipliés que lui fit faire le conducteur. Deux heures avant le jour, le prêtre rentrait chez lui, le corps et l'âme brisés de ce qu'il avait vu. Son saisissement avait été si grand qu'il fut malade pendant plusieurs jours. Dès qu'il le put, il se hâta de faire sa déclaration à la justice ; mais les renseignements qu'il donna étaient si vagues, que les recherches faites avec peu d'activité n'aboutirent à aucun résultat. D'ailleurs, on n'avait pas entendu dire que personne eût disparu dans le pays. Les choses en restèrent là, et beaucoup crurent que le prêtre avait été dupe d'une mystification.

Pour nous, notre rôle d'historien nous impose l'obligation de raconter tout de suite les faits qui devaient être dévoilés plus tard ; ce que nous avons dit dans l'un des chapitres précédents à dû laisser soupçonner au lecteur, que le théâtre du crime était ce même souterrain du château de Champton que nous leur avons fait visiter.

En effet, la femme pour laquelle le prêtre avait été appelé d'une si étrange façon, était

l'épouse infortunée du comte de Garderel. Sur le point de devenir mère, peu de mois après la scène où son mari l'avait si brutalement traitée, elle ne vit pas sa situation s'améliorer; loin de là, elle s'aggrava plutôt. M. de Garderel multipliait chaque jour les sévices; on eût dit qu'il avait juré de tuer sa femme à force de mauvais traitements. La seule ressource comme la seule consolation de Félicie était la prière. Son père, qu'il lui était permis encore de voir quelquefois, vint à mourir, et ce fut pour elle un surcroît à ses maux. La haine de M. de Garderel n'avait plus rien à ménager; le vieux vicomte de Gilbard n'était plus là pour imposer un dernier frein à ses redoutables passions. Raoul de Gilbard, marié depuis peu, avait passé au Brésil où sa jeune femme possédait de grands biens; de sorte que la comtesse se trouvait dans un complet isolement, en face d'un homme qui la traitait avec la dernière rigueur, et qui se faisait son bourreau. La pensée de l'enfant qui allait lui naître faisait souvent trève à ses peines; elle espérait que l'amour de cet être, qu'elle sentait tressaillir dans son sein, la distraierait de ses cruels chagrins. Un soir de septembre, que son mari était absent, Félicie se promenait dans le jardin qui s'étendait devant la façade méridionale de l'hôtel. Elle rêvait à ses maux, à l'avenir qui lui était réservé, et la prière de

temps en temps s'échappait de son cœur et de ses lèvres.

La nuit était belle et sereine ; le ciel, chargé d'étoiles, étincelait de mille feux ; l'air était doux, la soirée délicieuse. Félicie prolongeait sa promenade, et errait autour d'un bâtiment inhabité, qu'elle n'avait jamais visité. Plusieurs fois, elle avait interrogé son mari sur la destination de cet édifice ; il avait toujours vaguement répondu et avec une indifférence plus apparente que réelle. C'était une construction étrange, adossée à l'hôtel même, et sans aucune ouverture extérieure. Depuis quelques instants, Félicie longeait ce bâtiment singulier ; elle se demandait où était la porte, et comment il pouvait être éclairé. Supposant que l'entrée devait être à l'intérieur de l'hôtel, elle se mit à examiner à quelle partie de la maison il pouvait correspondre ; elle comprit bientôt qu'il était vis-à-vis le cabinet de son mari. Cependant, ce cabinet qu'elle avait vu souvent, et qu'elle connaissait parfaitement, n'avait ni portes, ni fenêtres de ce côté. La comtesse s'était arrêtée devant le mystérieux édifice, et ses yeux étaient fixés sur ses murailles, tapissées en partie par des chèvrefeuilles. Pendant qu'elle réfléchissait à tout cela, il lui sembla voir filtrer un rayon de lumière à travers une fissure de la muraille. Elle y appliqua l'œil aussitôt, et aperçut un homme qui sou-

leva une trappe et descendit dans une espèce de cave. Cet homme remonta un instant après, et Félicie, qui n'avait pas encore quitté son poste d'observation, reconnut en lui Marberie, le concierge de l'hôtel. La comtesse, de plus en plus étonnée, ne douta pas qu'il n'y eût là-dessous un mystère redoutable, qu'on avait intérêt à lui cacher. Alors, elle se rappela les longs entretiens de M. de Garderel avec le concierge, l'insolence de ce dernier, que le comte ne réprimait jamais, malgré son extrême susceptibilité ; au contraire, Paul de Garderel était rempli d'égards pour Marberie, et le traitait presque comme un égal. Les soupçons de Félicie une fois éveillés, elle résolut de pénétrer cette affaire ténébreuse. Elle pensait que, peut-être, lui serait-il possible d'empêcher ou de réparer un crime. Et puis, le secret de la conduite sauvage du comte était peut-être là, enfoui dans ce souterrain. Il ne s'agissait que de trouver une occasion favorable.

Elle s'offrit à la comtesse quelques jours plus tard. Son mari partit, annonçant qu'il ne rentrerait que le lendemain. Félicie se décida à mettre à profit cette absence pour tenter de découvrir ce qui l'intéressait si fort. Le soir, quand les domestiques se furent retirés, et que tout reposa dans l'hôtel, elle se rendit sans bruit et avec précaution au cabinet du comte. Elle commença par le ar-

courir attentivement et plusieurs fois des yeux ; aucune trace d'ouverture ne se voyait sur les parois contiguës ou adossées à l'édifice inhabité. Félicie frappa sur les murs, sur les boiseries, sonda tout minutieusement ; mais rien ne lui indiquait l'entrée du bâtiment qui faisait saillie en dehors. Elle reprit plusieurs fois son examen, mais toujours avec le même insuccès. N'espérant plus découvrir le secret désiré, elle allait sortir, lorsqu'en longeant le mur de droite, elle glissa sur le plancher, et n'évita de tomber qu'en se retenant à la paroi. Sa main qui, sans doute, avait exercé une forte pression, fit jouer un mécanisme caché, et une porte étroite s'ouvrit, qui donnait dans le sombre bâtiment dont nous avons parlé. La jeune femme s'engagea résolument dans le passage, armé d'un flambeau. Parvenue au milieu de l'édifice, elle l'examina en détail et à loisir. Elle s'aperçut avec surprise qu'un conduit souterrain s'ouvrait à l'un des angles, et qu'il devait aboutir à la loge du concierge. Elle s'expliqua comment cet homme avait pu venir, sans passer par le cabinet du comte.

Il y avait quelque chose de fait ; mais cela ne suffisait pas ; il fallait soulever la pierre qui fermait l'excavation. Félicie la découvrit sans peine ; et, jugeant qu'elle devait obéir au même mécanisme que la porte du cabinet, elle retourna sur ses pas, et examina

le jeu de celle-ci, dont elle se rend[illegible] facilement.

Ayant trouvé le secret de la trappe, elle [illegible] fit jouer, et la pierre roula sur elle-même, laissant béante une ouverture étroite, humide. La comtesse, hors d'elle-même, écouta, et crut entendre quelques soupirs. Elle se pencha, et aperçut au fond, couché sur la paille fétide, un être décharné, couverts de misérables vêtements. Touchée de compassion, la jeune femme se préparait à descendre, quand elle se sentit saisie par sa robe. En levant les yeux, elle vit l'odieuse et sinistre figure de Marberie.

— Vous ici, madame, fit-il, d'une voix rude. Arrière ; vous n'auriez jamais dû connaître ces mystères. C'est votre mauvais génie qui vous a inspirée et guidée en ces lieux ; car votre mari ne vous pardonnera pas d'avoir épié et surpris son secret.

En même temps, le concierge, dont les triats exprimaient une rage concentrée, referma violemment la trappe.

La jeune femme, muette d'étonnement et de frayeur, put enfin articuler ces mots :

— Je n'avais pas l'intention de mal faire, ni d'offenser mon mari. Le hasard seul m'a donné la pensée de pénétrer dan cet édifice.

Un sourire infernal effleura les lèvres minces et pâles de Marberie.

— M. le comte appréciera votre conduite, dit-il. Maintenant retirez-vous à votre appartement, et ne sortez pas d'ici avant le retour de M. de Garderel. Vous m'entendez ?

Félicie, blessée à juste titre de se voir traitée ainsi par un homme qu'elle regardait comme son serviteur, se redressa sous le regard venimeux du concierge, et répondit :

— De quel droit m'intimez-vous des ordres ? D'où vous vient cette audace d'insulter à ce point votre maîtresse ?

— De grâce, belle dame, ne vous fâchez pas, reprit-il avec un rire strident et sarcastique. J'agis de la sorte par le commandement de votre mari. Il pourra vous le dire lui-même ; en son absence et d'après sa volonté formelle, j'ai tout pouvoir ici, et sur les serviteurs et sur la maîtresse.

Félicie ne répliqua pas ; elle avait trop le sentiment de sa dignité pour discuter davantage avec un valet. Elle sortit par la porte secrète du cabinet, demeurée entr'ouverte, rentra dans sa chambre où elle se jeta à genoux, épuisée d'émotion et de douleur.

Le lendemain, dès qu'il fut de retour, le comte monta chez elle. La malheureuse femme s'attendait à une scène violente et tremblait de tous ses membres. M. de Garderel entra brusquement sans frapper. Arrivé au milieu de la chambre, il prit une chaise

et s'assit en silence. Son visage était sombre comme d'habitude ; son œil farouche lançait des éclairs de haine et de colère, ses traits étaient affreusement contractés. Mais quand il parla, sa voix était moins rude que Félicie ne s'y attendait.

— Madame, dit-il, je devrais me plaindre vivement de ce qui s'est passé hier. J'aurais le droit de vous traiter sévèrement. Mais, ajouta-t-il après une pause, tandis qu'un sourire singulier errait sur ses lèvres, je serai indulgent pour cette fois, à condition que vous me promettiez un secret absolu sur ce que vous avez découvert.

— Je vous promets tout, Paul, répondit Félicie, plus morte que vive.

— C'est bien. Je vous demanderai encore, autant à cause de votre position que pour d'autres motifs, de ne point sortir de l'hôtel sans être accompagnée.

— Je m'y engage, dit l'infortunée avec un soupir.

Cela fait, le comte descendit. Il avait été si modéré, parce qu'il désirait ardemment que la délivrance de la jeune femme fût heureuse, et il ne voulait pas provoquer d'accident.

Félicie sortit le jour suivant avec une femme de chambre choisie, il est vrai, par le comte, mais dont le dévoûment était acquis à la malheureuse comtesse. Cette femme

n'avait pu résister à tant de douceur, de patience, de vertu ; et elle était devenue, en secret, la confidente de sa pieuse maîtresse. Félicie se rendit à l'église qu'elle avait coutume de fréquenter ; elle y pria longuement, se confessa, et communia avec une ferveur angélique. Le soir, elle éprouva les douleurs de l'enfantement, et donna le jour à un fils, qui reçut le nom de Félix. Son mari ne le lui laissa pas longtemps ; il le lui enleva pour le confier à une nourrice ; quelques jours après, la jeune femme était guérie. Le comte de Garderel, quoique l'hiver approchât, annonça à sa femme qu'il avait l'intention de se rendre au château de Champton ; elle ne fit aucune objection, car elle était constamment soumise aux moindres désirs de son mari.

Le soir même de l'arrivée à Champton, Félicie venait de se mettre au lit quand le comte entra, suivie de Marberie. Son œil étincelait de fureur et de haine ; il se jeta sur l'infortunée, la bâillonna pour qu'elle ne pût crier, l'enveloppa de quelques vêtements et l'entraîna dans le souterrain que nous avons décrit. Là, il lui ôta le bâillon, et l'interrogea sur ce qu'elle avait vu dans l'hôtel de la rue du Bac. Il voulait la forcer d'avouer qu'elle y était descendue plusieurs fois et qu'elle connaissait celui qui s'y trouvait renfermé. Mais la malheureuse femme affirma

qu'elle n'avait pénétré qu'une fois dans l'édifice extérieur, et qu'elle n'avait qu'entrevu, au fond du souterrain humide, une forme décharnée, à qui elle n'avait pas même parlé. Cela ne satisfit pas M. de Garderel ; il était convaincu, d'après les rapports de Marberie, que sa femme avait eu de longues entrevues avec le reclus de l'hôtel du Bac.

— Puisque vous refusez de confesser la vérité, cria-t-il, vous allez mourir.

Félicie, brisée par les émotions qu'elle avait subies, pencha la tête sur sa poitrine, et murmura facilement :

— Grâce, Paul, je vous en supplie. Je suis innocente !

Mais, le misérable, au paroxysme de la rage, lui signifia qu'elle était condamnée, et ne sortirait pas vivante du souterrain.

A ces mots cruels, la comtesse retrouva subitement son énergie ; une lumière divine éclaira son âme ; elle comprit que Dieu voulait le sacrifice, et elle se résigna. Seulement elle demanda une faveur, celle de voir un prêtre, et de recevoir la dernière bénédiction d'un ministre de Dieu.

— Je mourrai contente, en priant le Seigneur de vous pardonner, dit-elle à son mari.

Contre toute attente, et au grand étonnement de Marberie, le monstre consentit à sa prière.

— Vous ne lui parlerez pas, dit-il ; un bâil-

lon nous garantira votre silence ; et un masque vous empêchera d'être reconnue.

Puis, s'adressant à Marberie :

— Prenez une voiture, ajouta-t-il ; allez à la ville ; amenez un prêtre, mais qu'il ait les yeux bandés, afin qu'il ignore à jamais dans quelle maison il a rempli son ministère.

Marberie, n'osant répliquer, prit le parti d'obéir. Le prêtre vint, comme nous l'avons raconté. Aussitôt après son départ, le comte de Garderel ôta à la malheureuse jeune femme son bâillon, et lui fit avaler de force un breuvage contenu dans un petit flacon de cristal. Félicie se tordit un instant dans d'affreuses convulsions. Enfin tout mouvement cessa : elle était morte.

Le scélérat, qui venait d'accomplir cet horrible forfait, s'étant assuré que la jeune femme ne donnait plus signe de vie, sortit de la salle souterraine, referma la cloison mobile, et rentra dans son appartement. Trois semaines plus tard, la nouvelle se répandit que Mme la comtesse de Garderel venait de mourir, consumée par une maladie de langueur qui s'était déclarée à la suite de ses couches. Dans les provinces, la constatation des décès ne se faisait pas alors avec le soin et la régularité d'aujourd'hui. Aucun soupçon ne transpira.

De pompeuses funérailles eurent lieu à l'église de Mélisy, et l'inhumation se fit dans

un caveau que le comte de Garderel avait fait préparer avec soin. Le cercueil renfermait un cadavre que Marberie avait secrètement exhumé, joignant ainsi un nouveau crime à l'exécrable assassinat dont il s'était rendu coupable.

XIV

LA CHAMBRE DU MALADE.

A peu près à l'époque où M. de Garderel et sa famille étaient partis pour le château de Champton, le docteur Auricourt fut appelé, une nuit, pour visiter un malade, dans la rue Serpente. Il se hâta de s'y rendre, et fut introduit par une garde déjà âgée. Il pénétra dans une chambre faiblement éclairée par une lampe munie d'un abat-jour. Dans la pièce était un homme étendu sur un lit, le cou et la tête enveloppés de flanelle. Son teint hâvre, jaune, ses yeux hagards indiquaient un état de souffrance qui devait dater de loin. Le docteur s'étant approché, le malade lui fit signe qu'il avait une extrême difficulté à parler. En effet, les quelques mots qu'il parvint à prononcer parurent le fatiguer à l'excès.

Alfred tâta le pouls et ne trouva pas de

fièvre, mais seulement un peu d'agitation. Il examina la langue, la gorge, ausculta la poitrine, et se contenta de dire :

— Tempérament épuisé ; il faut des toniques, des réactifs.

Il y avait sur la table du papier, de l'encre et des plumes. Le docteur écrivit une ordonnance qui prescrivait certaines potions, et se retira en promettant de revenir le lendemain.

Ce malade, que venait de visiter Alfred Auricourt, était Marberie. Selon la promesse faite à Félix de Garderel, l'ancien concierge commençait à jouer le rôle qu'il s'était tracé. Le docteur revint comme il l'avait annoncé. Le malade se plaignait beaucoup et prétendait n'avoir reçu aucun soulagement. L'une des potions était encore à moitié pleine sur la table. Après beaucoup d'efforts, Marberie parvint à faire entendre à Alfred que ce médicament était mal préparé.

— Je possède, dit il, quelques connaissances en médecine ; employé assez longtemps chez un pharmacien, j'ai moi-même préparé ces sortes de potions. Je suis sûr qu'il y a une erreur. D'ailleurs, je me suis trouvé plus malade ; mes souffrances ont augmenté aussitôt après les premières cuillerées de ce breuvage.

Alfred voulut expliquer au malade que son jugement était sans doute en défaut, à cause de son état maladif. Marberie ne voulut pas

en convenir, et finit par dire d'un ton impatienté et brusque :

— Au surplus, docteur, vous avez un moyen bien simple de constater la vérité de ce que j'avance : Avalez, seulement, quelques gouttes de la potion ; je vous affirme que votre palais vous révèlera l'erreur. Vous ne sauriez vous y tromper.

Le docteur s'approcha de la table, prit entre le pouce et l'index la fiole qui contenait le médicament, se tourna vers la fenêtre que le soleil inondait de lumière, et éleva le liquide à la hauteur de son œil. A la première inspection, sa figure trahit un mouvent de surprise, qui n'échappa point à Marberie.

— Eh bien ! docteur, vous ne me croyez pas ?

— Je ne dis pas cela, répondit Alfred d'une voix lente ; peut-être avez-vous raison.

— Rien de plus facile que de vous en assurer, reprit le malade.

— Telle est en effet ma pensée. Mais je veux obtenir une certitude absolue. Quelle que soit la cause de l'erreur, si elle existe, c'est un fait grave. Un pharmacien ne doit pas se tromper aussi grossièrement.

— Que prétendez-vous faire, interrogea le malade avec une certaine inquiétude ?

— Je vous demanderai la permission, monsieur, d'emporter chez moi cette potion. Je

l'analyserai à loisir, et je saurai, je vous en réponds, ce qu'elle contient.

— Alors, si le pharmacien est en faute, quelles sont vos intentions à son égard ?

— Mes intentions sont de prendre des mesures pour que ceci ne se renouvelle plus.

Cela dit, Alfred prescrivit un autre médicament, salua le malade, prit son chapeau, sa canne, ses gants, mit la fiole en lieu sûr, et partit.

Arrivé chez lui, il n'eut rien de plus pressé que de se procurer les agents chimiques nécessaires, les acides indispensables pour décomposer et analyser la potion. Après une étude attentive, il y trouva les éléments qui devaient composer le médicament prescrit ; puis une combinaison de substances étrangères qui devaient faire de la potion un poison violent. A cette découverte, le jeune homme demeura pâle, interdit. Sa poitrine oppressée, ne laissait échapper qu'avec peine la respiration. Assis devant la potion, il prit sa tête dans ses mains crispées, et se mit à réfléchir. Il était de toute évidence, à ses yeux, que le pharmacien n'était pour rien dans cette addition d'une substance malfaisante. Il n'avait pas même chez lui, Alfred en était sûr, le toxique retrouvé dans le médicament. Le docteur Auricourt se souvint que, lui-même, n'avait vu qu'une fois cette combinaison redoutable, et c'était chez Félix de Garderel.

Mais comment expliquer la présence de ce poison chez le malade de la rue Serpente? Cet homme était-il un ennemi de Félix, dont celui-ci eût intérêt à se défaire?

Cette question, il était bien difficile de la résoudre. Alfred se perdait en conjectures. Ne pouvant arriver à une conclusion positive, il résolut de revoir le malade dans la soirée même, de le faire causer, et de lui révéler le danger qu'il avait couru, s'il avait réellement bu quelques gouttes de la potion. Ce parti arrêté, le docteur se rendit effectivement, à la tombée de la nuit, dans la rue Serpente. On le fit attendre. De la pièce où il était, il lui sembla entendre une voix connue qui ressemblait à celle de Félix. Introduit enfin auprès du malade, il le trouva dans le même état, hormis son teint qui était plus animé. A la vue du docteur, Marberie tressaillit légèrement. Il ne comptait pas évidemment sur une seconde visite. Cependant prenant le premier la parole :

— Docteur, dit-il avez-vous réussi à constater l'erreur, et à bien vous assurer que je ne m'étais pas trompé?

— Parfaitement, répondit Alfred, tout en examinant avec attention Marberie.

— Qu'avez-vous découvert?

— Avant de vous le dire, permettez-moi de vous demander si vous vous connaissez des ennemis?

— Hum ! fit le malade ; je ne sais trop. Mais, quel est l'homme, si peu qu'il ait vécu, qui n'est excité quelque haine, et qui ne puisse se trouver en butte à des ressentiments, à des vengeances même ?

Cette réponse vague ne satisfaisait point Alfred. Il reprit :

— Avez-vous été jamais en rapport avec le docteur Félix de Garderel ?

Cette question nouvelle prit le malade au dépourvu ; un mouvement convulsif agita les muscles de son visage, mais il se remit bientôt.

— Que peut-il y avoir de commun, interrogea-t-il, entre le docteur Félix de Garderel et la potion que le pharmacien a préparée d'après votre ordonnance ?

— J'ai une raison, monsieur, de m'enquérir auprès de vous de cette circonstance. Maintenant, je vous demanderai encore si vous avez vu Félix dans ces derniers jours ?

Marberie avait eu le temps de se composer et de réfléchir à ce qu'il devait faire.

— Non, dit-il, je n'ai pas vu Félix ; je ne le connais même pas.

Alfred se tut : cette réponse le déconcertait. Il se contenta de dire, après un silence :

— Je suis convaincu, monsieur, que vous avez des ennemis acharnés, qui en veulent à votre vie. Ma conscience me fait un devoir de vous avertir.

— Sur quoi basez-vous cette supposition, docteur ? je voudrais le savoir.

— Sur le médicament que j'ai analysé : il était empoisonné.

— Par suite, sans doute, de l'erreur d'un pharmacien malhabile, repartit dédaigneusement Marberie.

— Non, je suis sûr que le pharmacien a donné la potion telle que je l'avais prescrite : j'ajouterai que les substances vénéneuses mélangées à la potion ne se trouvent pas chez lui.

Marberie secoua la tête d'un air de doute.

— Je ne vois pas, dit-il, qui aurait pu opérer le mélange dont vous parlez, sinon le pharmacien.

Alfred qui, tout à l'heure, avait entendu la voix de Félix, et qui, d'autre part, savait que lui seul avait obtenu la combinaison des substances vénéneuses dont l'analyse lui avait démontré la présence dans le breuvage, Alfred avait maintenant la preuve que Marberie voulait lui donner le change. Prenant donc un air sévère, et fixant sur lui un regard pénétrant :

— Monsieur, lui dit-il, vous en savez beaucoup plus que vous ne voulez en dire. Vous connaissez parfaitement les personnes qui vous ont visité ; et, si l'une d'elles est capable d'un crime, d'une vengeance, vous ne l'ignorez pas.

— Docteur, s'écria le malade, oubliant qu'il était épuisé et en se soulevant brusquement, docteur, où tendent ces questions ? Je vous ai fait venir pour me donner vos soins, et non pour me torturer par vos incessantes interrogations.

— Ce que je fais, monsieur, j'ai le droit de le faire, reprit gravement le docteur. Voulez-vous donc que je remette cette affaire entre les mains de la justice ? N'est-il pas nécessaire que ma conscience de médecin, d'honnête homme, soit éclairée sur la provenance du toxique trouvé dans un médicament que j'ai prescrit ?

Marberie retomba sur son lit, les lèvres tremblantes, les yeux hagards. L'expression de sa physionomie n'échappa point à Alfred, qui poursuivit d'une voix plus accentuée :

— A tout ce que je viens de dire, monsieur, je dois ajouter un mot. Vous prétendez avoir bu une partie de la potion ; eh bien ! j'ai regret à vous l'avouer, je ne vous crois pas.

— Vous ne croyez pas ? dit Marberie, d'un ton rauque. Docteur, c'en est trop ; votre profession ne saurait vous autoriser à venir insulter chez eux ceux qui souffrent.

— Laissez-moi achever, reprit froidement le docteur. Je ne vous crois pas, parce que cela n'est pas possible.

— Expliquez-vous. Que voulez-vous dire ?

— Je regarde comme impossible que vous

ayez pris une partie de la potion, si faible fût-elle, car une seule cuillerée à bouche vous eût tué raide, tant le poison est violent.

Marberie atterré ne répondait pas, et attendait avec anxiété où le docteur s'arrêterait. Il le voyait au courant de la moitié du secret. Connaissait-il le reste ? Voilà ce que l'ancien concierge aurait bien voulu savoir.

— Je vous dirai encore, poursuivit Alfred, qu'à ma connaissance, un seul homme à Paris possède la formule de la combinaison des matières vénéneuses mêlées au médicament.

— Et cet homme, qui est-il ? interrogea Marberie en tremblant.

— Vous venez de le voir tout à l'heure : il m'a précédé auprès de vous, répondit Auricourt avec sévérité. Cet homme, c'est le docteur Félix de Garderel.

— L'avez-vous donc rencontré ? demanda le misérable d'une voix étouffée.

— Non ; mais j'ai entendu sa voix lorsqu'il était dans votre chambre, il n'y a qu'un instant. Vous voyez bien que je ne saurais plus avoir de doutes. Par conséquent, il m'est impossible d'accepter vos négations.

— Eh bien, dit Marberie avec un désir de fausse bonhomie, puisque vous savez tout, je ne dissimulerai pas davantage. Il y a entre

le docteur Félix de Garderel et moi de grands dissentiments. Peut-être serai-je un jour sa victime. Mais, j'ai juré, et il y va pour moi des plus graves intérêts, de ne jamais prononcer son nom de façon à le compromettre. D'ailleurs, l'affection et l'estime que je professe pour son père me font une loi du silence. Dénoncer le fils serait flétrir l'honneur et le nom du père. J'ai voulu tromper, parce que le misérable m'avait imposé cette feinte au moyen des plus affreuses menaces. Je n'ai fait que porter à ma bouche une cueillerée du breuvage ; son goût suspect, un mouvement de Félix lors de sa visite m'engagèrent à le rejeter. Toutefois, je n'étais pas sûr, voilà pourquoi je vous ai amené à en faire l'analyse, ne croyant pas que cette opération pût compromettre le fils du comte de Garderel.

Marberie donna cette explication avec une telle assurance, qu'Alfred ne savait plus que penser. Voyant que le docteur ne répondait pas, l'ancien concierge se souleva de nouveau, et darda sur lui son regard fauve. Ce mouvement parut faire jaillir une lumière dans l'esprit d'Auricourt ; il se frappa le front avec la main, se leva tout à coup, et dit avec précipitation à Marberie :

— Vous connaissez le comte de Garderel, le père de Félix ?

— Oui, je vous l'ai dit.

— Et moi aussi je le connais, ajouta le docteur en faisant un pas pour sortir ; je vous ai vu chez lui, en son hôtel, rue du Bac.

— Je crois que vous êtes dans l'erreur.

— Non, je ne me trompe pas ; ma mémoire, en ce moment, me rend un service imprévu, et me fournit de bons renseignements. Vous êtes le concierge de M. de Garderel. Or, je vous le déclare : maintenant, votre conduite, votre maladie, tout en vous me paraît suspect, pour ne rien dire de plus. Je prendrai les mesures nécessaires pour arriver à la découverte de la vérité.

Là dessus, sans écouter la réponse que Marberie commençait, le docteur ouvrit la porte et sortit.

XV

LA TENTATION.

Peu de temps après le départ d'Alfred Auricourt, Marberie quitta son lit, s'habilla à la hâte et se rendit à la rue Menilmontant, au pavillon qu'occupait Félix de Garderel. L'ancien concierge y était attendu ; il avait promis de faire connaître à son complice le résultat de la visite d'Alfred. Marberie trouva Félix inquiet. Les nouvelles qu'il apportait n'étaient pas propres à le rassurer. Le jeune médecin n'osa pas interroger Marberie dont le visage était sombre et le front chargé de soucis. S'étant jeté dans un large fauteuil, l'ancien concierge dit brusquement :

— Encore une semblable aventure et nous sommes perdus ! Je ne sais vraiment quelle fatalité nous poursuit. Nos affaires prennent une mauvaise tournure.

Félix, alarmé par ce début inattendu, écoutait dans un profond silence et presque sans respirer.

— Oui, jeune homme, reprit Marberie ; nous jouons de malheur cette fois. Nous aurons besoin de mettre en œuvre toutes nos ressources pour parer aux dangers qui nous menacent.

Voyant que Félix ne saisissait pas le sens de ces paroles :

— Vous ne comprenez pas ? ajouta-t-il. Eh bien, votre ami, Alfred Auricourt, a découvert que la potion était empoisonnée.

— Comment cela peut-il constituer un péril pour moi ? demanda Félix, dont l'égoïsme égalait celui de Marberie ?

L'ancien concierge pinça ses lèvres minces. et fit entendre un rire rauque et sarcastique,

— Vous pensez, Félix, dit-il, que je suis seul compromis en cette affaire ? Détrompez-vous. Peut-être êtes-vous plus exposé que moi.

— Vous m'avez donc trahi ? interrogea le docteur en pâlissant.

— Pas le moins du monde. J'ai agi vis-à-vis d'Alfred d'après le plan que je vous avais communiqué. Mais le défiant médecin, au lieu de goûter au breuvage, l'emporta chez lui pour l'analyser ; il est revenu au bout de quelques heures, pendant que vous étiez chez moi, et il m'a fait part de sa découverte.

— Je ne vois toujours pas en quoi je suis mêlé à cette affaire.

— Un peu de patience, s'il vous plaît, et vous serez au courant. Alfred m'a interrogé beaucoup; ensuite il m'a demandé si je vous connaissais : j'ai répondu que non. Alors il m'a déclaré qu'il vous avait entendu un instant auparavant, et qu'il ne doutait pas que le poison n'eût été fabriqué par vous ; bien plus : que seul à Paris vous aviez le secret de la combinaison des substances. Voilà comment il se fait que vous êtes compromis bien plus que moi qui, aux yeux d'Alfred, passe pour votre victime. En outre, il m'a reconnu pour l'ancien concierge de l'hôtel du comte de Garderel.

Cette communication accabla Félix.

— Vous avez raison, dit-il d'une voix altérée : nous sommes perdus.

— Dites seulement que vous l'êtes, riposta l'ancien concierge avec une cruelle ironie. Mais, se hâta-t-il d'ajouter, je me suis chargé d'écarter Alfred Auricourt de notre chemin ; je tiendrai parole. Il n'est pas sauvé lui, tant que je serai en liberté. Un premier moyen n'a pas réussi, je saurai en trouver un autre.

— Que voulez-vous donc faire ? demanda Félix avec anxiété.

— Ce que je veux faire ? Ecoutez-moi, je vais vous le dire. Ce matin, nous avions dix chances favorables contre une mauvaise ; en

ce moment, nous avons encore six chances bonnes contre une malheureuse ; cela vaut la peine d'essayer.

— Mais si la chance mauvaise l'emporte encore ?

— En ce cas, répondit Marberie avec un regard sinistre, je ne sais trop ce qu'il adviendra de nous. Mais ne nous arrêtons pas à de sombres pronostics. Concertons bien notre affaire, afin qu'elle ne manque pas. Voici le projet que j'ai formé : Le docteur Auricourt vient d'attacher un nouveau domestique à son service. Cet homme, je le sais, a une réputation douteuse. Il est jeune, il brûle de gagner de l'argent ; tous les moyens lui seront bons pour atteindre ce but. Donc, je verrai ce valet ; je le séduirai en lui donnant de l'or, et en lui promettant bien davantage ; vous devinez le reste ?

— Il empoisonnera Alfred ?

— Précisément. De sorte que si, par hasard, les médecins découvraient des traces de poison en examinant le cadavre, le valet seul pourrait être inquiété. Comme il ne me connaît pas, et que, d'ailleurs, j'aurai déménagé, ni moi ni vous n'aurons rien à craindre.

Félix de Garderel trouva le plan fort simple et parfaitement conçu. Il crut devoir remercier avec chaleur Marberie de son dévoûment à l'œuvre commune. Mais ce dernier se mettant à rire :

— Jeune homme, dit-il, épargnez-vous ces témoignages de reconnaissance. Vous savez bien que je n'agis ni ne m'expose pour vous ; je travaille pour moi et vous en faites autant pour vous. Nos intérêts étant les mêmes, nous nous sommes associés. Qu'il y ait succès ou non, nous serons quittes l'un envers l'autre. Je vous laisse ici, le temps presse. Seulement, je tiens à vous rappeler qu'aussitôt la mort du docteur Auricourt, votre tour sera venu de travailler. Vous aurez à remplir les conditions de notre pacte, en ce qui concerne votre dernière sœur. Nous conviendrons des mesures à prendre. Dans huit jours vous aurez de mes nouvelles. Tout, j'espère, sera terminé selon nos vœux.

Sur cette promesse, l'ancien concierge quitta Félix, et regagna sa maison de la rue Serpente. Le lendemain, il paya son loyer ; et, quoiqu'il eût encore près de deux mois jusqu'au terme, il annonça qu'il allait déménager. De là, il passa chez un marchand de meubles d'occasion, et lui vendit ceux qui garnissaient son logement. Ensuite il alla retenir une chambre dans un garni de l'une des rues les plus étroites et les plus obscures de la cité, et paya d'avance. Ces précautions prises, il s'occupa d'acoster le domestique d'Alfred Auricourt. Il le guetta une journée tout entière, aux environs de la rue où son maître demeurait. Enfin, l'ayant vu sortir,

il le suivit à distance. Puis, quand le valet fut arrivé dans un endroit écarté, Marberie le joignit, comme pour lui demander un renseignement. Le domestique s'empressa de le donner, et se préparait à continuer sa route, ce qui ne faisait pas le compte de l'ancien concierge.

— Vous êtes pressé, mon garçon, dit-il au serviteur. Vous n'attendez pas même que je vous aie remercié du petit service que vous venez de me rendre.

— Oh ! cela, monsieur, n'en vaut pas la peine, répondit le valet qui s'appelait Rogatien. Quant à être pressé, non vraiment je ne le suis pas. Mon maître dîne en ville aujourd'hui : je suis libre comme l'air, et j'en profite pour m'aller promener.

— Au moins avez-vous dîné ? demanda Marberie, enchanté de l'occasion qui s'offrait à lui, belle et facile.

— Je dînerai à son retour, répliqua Rogatien.

— Vous m'avez l'air d'un brave garçon, reprit Marberie, je ne serais pas fâché de causer avec vous. Je vais dîner tout à l'heure ; et, ma foi, puisque votre maître à reçu une invitation en ville, j'ai bien envie d'en adresser une à son serviteur.

Rogatien protesta qu'il ne saurait accepter et fit des façons. Marberie le pressa tant et si bien, qu'il se laissa persuader. L'ancien

concierge conduisit le jeune homme dans sa chambre garnie, commanda au restaurant voisin un repas copieux, et ordonna surtout de monter du vin de premier choix. En attendant, il acheva de faire connaissance avec Rogatien, qui lui parut tel qu'il l'avait supposé, d'après les indications qu'il avait obtenues sur lui. Le dîner ayant été servi, les deux commensaux se mirent à table. Rogatien mangea fort bien et but de même. Pourtant Marberie veilla à ce qu'il conservât sa tête et sa raison intactes. Le dîner terminé, il l'interrogea adroitement sur sa situation, et s'enquit s'il se trouvait bien dans son emploi actuel.

— Oui, et non, répondit Rogatien. Mon maître est facile à servir, c'est vrai, et je mentirais si je parlais autrement. Mais, tandis qu'il gagne de l'argent à faire peur, rien qu'en écrivant des ordonnances, moi je n'ai que de faibles gages. A ce train, je serai longtemps à faire fortune.

— Combien vous donne-t-il donc par an ?

— Cinq cents francs seulement et les étrennes.

— C'est bien peu pour un jeune homme intelligent et actif comme vous.

— Là, monsieur, s'écria le valet en se rengorgeant, je suis bien aise que vous soyez de mon avis. Bien des personnes, à qui j'ai fait part de mes désirs d'augmentation,

m'ont ri au nez, en disant que mes gages étaient fort beaux.

—Je connais quelqu'un, reprit Marberie, qui, pour de moindres services, vous mettrait à même de gagner beaucoup plus en peu de temps.

— Oh ! monsieur, exclama Rogatien, soyez assez bon pour me mettre en rapport avec ce quelqu'un. Voyez-vous, j'ambitionne pour mes vieux jours une honnête aisance, et de n'être pas obligé de porter le bât ma vie durant.

— C'est très-bien, mon ami ; peut-être pourrez-vous convenir ? Seulement, je vous en préviens à l'avance, la personne dont il s'agit exige un dévoûment aveugle, absolu.

— Monsieur, je suis prêt à tout, pourvu que que les émoluments soient honnêtes.

— Prêt à tout ? répéta le concierge, en fixant sur le valet un regard pénétrant ! c'est beaucoup dire, jeune homme. J'espère, toutefois, que vous excepterez certains actes contraires à la probité ou à la foi.

— Eh ! monsieur, répliqua Rogatien, échauffé par le vin, et qui avait lu beaucoup de livres de moralité douteuse, bien des choses sont de pure convention. La société, à mon avis, est composée de joueurs ; le plus habile, et quelquefois le plus hardi, est le seul qui emporte l'enjeu.

— Certes, jeune homme, vous avez raison en grande partie.

Là-dessus, jugeant que c'en était assez pour une première séance, Marberie changea de conversation. Mais Rogatien était devenu rêveur. Plusieurs fois, il tenta de ramener l'ancien concierge au sujet qui les avait d'abord occupés. Le rusé Marberie ne faisait pas semblant de s'en apercevoir, et parlait d'autre chose. La soirée s'avançant, Rogatien se leva pour prendre congé de son hôte, et rentrer au domicile d'Alfred Auricourt. Il ouvrait déjà la porte, quand Marberie lui dit :

— A propos, jeune homme, si vous êtes disposé à avancer l'heure où vous pourrez jouir de l'aisance désirée, venez me voir demain ; je ne sortirai pas d'ici ; à quelque heure que vous vous présentiez, vous êtes sûr de me rencontrer.

Rogatien, ravi, remercia chaudement Marberie qui le salua froidement. La nuit qui suivit, Rogatien fit des rêves d'or. Il se voyait déjà possesseur d'une maison de campagne, modeste, il est vrai, mais élégante, entourée de champs, de pâturages et de bois. Un ruisseau arrosait la propriété. Il s'était marié, et à son foyer étaient assis une femme aimée et de beaux enfants. Quand il s'éveilla, le soleil était déjà levé et versait dans sa chambre des flots de vive lumière. Ce jour-là, Rogatien

fut d'une telle gaieté, que son maître s'en aperçut.

— Rogatien, avez-vous donc fait un héritage ? lui demanda-t-il en riant.

— Non, monsieur, répondit le valet. Je ne me connais pas de parents dont je doive hériter.

— En ce cas, reprit le docteur sur le même ton, vous avez découvert un sac aux écus, ou la poule aux œufs d'or ?

— Pas davantage, monsieur, répliqua le serviteur ; mais ça pourra venir.

Alfred le laissa à sa bonne humeur, et pour qu'il pût l'entretenir, lui permit de s'aller promener le reste de la journée.

Cette faveur faisait admirablement l'affaire de Rogatien ; il en profita pour se rendre chez sa connaissance nouvelle. Marberie l'attendait. L'entretien fut assez froid, durant quelques instants. L'ancien concierge ne se pressait pas de reprendre la question qui intéressait si vivement le domestique d'Alfred Auricourt. Enfin, Rogatien, n'y pouvant plus tenir, rappela à Marberie sa promesse.

— Oui, c'est juste ; vous avez raison, mon ami, répondit l'habile scélérat. Mais je crains que les moyens ne vous répugnent. A votre âge on est parfois scrupuleux.

— Il n'est rien, monsieur, je vous l'ai dit, que je ne sois disposé à faire lorsqu'il s'agit de gagner de l'argent.

— Mais peut-être cela fâchera-t-il votre maître ?

— Qu'importe, si la somme qui me sera offerte me procure un dédommagement raisonnable ?

— Oh ! pour cela, il n'en faut pas douter.

En achevant ces mots, Marberie ouvrit un secrétaire, prit un porte-feuille, dont il tira cinq billets de banque de mille francs chacun. A cette vue, les yeux de Rogatien brillèrent de tous les feux de la plus ardente convoitise.

— Ceci, reprit Marberie, en étalant les billets devant le jeune homme, forme le tiers de la somme promise à celui qui se chargera de l'œuvre exigée. Elle sera versée entre ses mains à l'avance. Le reste, les deux autres tiers, il les aura quand tout sera terminé.

— Monsieur, s'écria le valet hors de lui, je suis à vous de corps et d'âme : que faut-il que je fasse ?

— Un instant, mon garçon, repartit Marberie en replaçant les valeurs dans le porte-feuille qu'il remit dans le secrétaire, tout en laissant la clef, donne-moi le temps de m'expliquer, il ne s'agit pas de moi, je ne suis ici qu'intermédiaire. Ton maître, que je connais, soigne depuis quelque temps un malade dont l'état est fort grave, bien que le danger ne soit pas immédiat. Un membre de la famille voudrait faire visiter ce malade par un autre médecin, dont la renommée est très-grande,

mais les autres parents s'y opposent; ils tiennent à ne pas froisser le docteur Auricourt. Voici donc ce qui est proposé; il faudrait empêcher ton maître pendant deux jours de se rendre chez le malade. On profiterait de ce temps pour introduire le nouveau médecin qui, probablement, guérirait la personne en question.

Cette communication déconcerta Rogatien, et lui ôta toute son assurance.

— Comment voulez-vous, monsieur, que je m'oppose à la sortie de mon maître? Ce n'est pas moi, ni personne qui pourra jamais espérer de gagner la récompense promise.

— Vous êtes mieux que tout autre, mon garçon, en mesure de réaliser les vues de la personne dont je vous ai parlé.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous allez voir que cela est facile. Ecoutez moi attentivement. Votre maître ne prend-il pas habituellement ses repas chez lui?

— Oui, mais qu'est-ce que cela fait? répondit avec volubilité Rogatien, qui crut saisir la pensée de Marberie. Mon maître est très-sobre, et ne boit guère que de l'eau rougie.

— Néanmoins, je persiste à soutenir que vous pouvez beaucoup. Il ne s'agit pas de griser votre maître, mais de l'endormir.

— Endormir mon maître! exclama le valet, au comble de l'étonnement.

Puis il se mit à rire et voulut plaisanter.

— Est-ce que vous croyez bonnement que mon maître s'endormira comme un enfant ; ajouta-t-il.

— Est-ce vous qui montez le vin de la cave ?

— Oui, monsieur, toujours.

— Eh bien ! voici comment vous vous y prendrez. Cela ne demande qu'un peu d'adresse. Entendez-moi bien. Vous débouchez une bouteille, n'est-il pas vrai ? Vous en ôtez la valeur d'un demi-verre, que vous boirez, si cela vous fait plaisir.

— Oh ! monsieur, cela m'arrive souvent.

— Laissez-moi donc parler, reprit Marberie avec impatience. Quand ce sera fait, vous verserez dans la bouteille le contenu de ce flacon.

En même temps, l'ancien concierge montra au valet un liquide noirâtre, celui-là même qu'avait préparé Félix de Garderel, et que Marberie avait essayé déjà de faire prendre à Alfred Auricourt.

— Mais, fit observer le valet qui ne riait plus, mon maître s'en apercevra, le vin aura mauvais goût.

— Ne m'avez-vous pas dit que le docteur ne buvait que de l'eau rougie ?

— Sans doute.

— Alors vous n'avez rien à craindre. D'ailleurs, ce breuvage l'endormira sur-le-champ, avant qu'il n'ait le temps de réclamer.

Rogatien paraissait réfléchir. Marberie ne jugea pas à propos de le troubler dans sa méditation. Enfin le valet releva la tête et demanda :

— Vous m'assurez, monsieur, que cela ne fera aucun mal à mon maître, et qu'il ne s'apercevra de rien ?

— Je vous le promets, pourvu que vous fassiez les choses exactement comme je viens de vous l'indiquer. Il en sera quitte pour un long somme ; et, pendant que le docteur dormira, vous gagnerez quinze mille francs, juste trente ans de vos gages ; n'est-ce pas joli cela ?

Rogatien était ébranlé. Ce que voyant, Marberie ouvrit de nouveau le secrétaire, en tira le portefeuille, et prenant les billets :

— Est-ce accepté ? interrogea-t-il en les présentant au valet.

Celui-ci, pour toute réponse, étendit la main. L'ancien concierge retira la sienne.

— Doucement, mon garçon, reprit-il ; je vous l'ai dit : je ne suis qu'un intermédiaire. Il faut donc, avant tout, que vous me signiez un reçu de la somme. Cela vous va-t-il ?

— Parfaitement, répondit Rogatien d'une voix quelque peu altérée.

Aussitôt Marberie poussa devant le serviteur, sur la table, du papier, une plume, de l'encre, et lui dicta la formule suivante :

"Je soussigné, domestique au service de M. le docteur Alfred Auricourt, reconnais avoir reçu de M. Félix de Garderel la somme de cinq mille francs, pour ce dont nous sommes convenus.

"Signé : Rogatien LHEUREUX."

A peine cette pièce était-elle libellée, que Marberie s'en empara, et remit au jeune homme les billets de banque d'abord ; ensuite, la fiole qui contenait le liquide noirâtre. Rogatien considéra un instant le flacon d'un air pensif, mais la vue des billets fit disparaître toutes ses hésitations ; il les renferma précieusement dans sa poche la plus sûre, ainsi que la fiole. Il convint avec Marberie de tenter l'affaire le lendemain soir, au dîner du docteur, puis de revenir lui annoncer le résultat.

XVI

L'ARRESTATION.

Le docteur Alfred Auricourt, quoique préoccupé de ce qu'il avait découvert chez son malade, était loin de se douter que c'était à lui-même que l'on en voulait. Le jour où Marberie quitta son appartement de la rue Serpente, Alfred y passa encore et y apprit avec surprise le déménagement de l'ancien concierge. Il demanda vainement sa nouvelle adresse, on ne put la lui indiquer ; et il supposa que Marberie, effrayé de la tentative faite sur lui, tenait à rester caché, ou que peut-être il avait quitté Paris : Alfred s'en tint là.

Le lendemain du jour où Rogatien avait eu son second entretien avec l'ancien concierge, il se mit en devoir d'exécuter ce qui avait été convenu ; mais le valet avait passé une mauvaise nuit. La figure et les manières

de Marberie lui avaient paru étranges. En récapitulant les diverses circonstances de la première entrevue, en se rapelant quelques-unes des paroles de son nouvel ami, Rogatient finit par concevoir des doutes qu'il s'efforça vainement de maîtriser. Dans la journée, il examina plus de vingt fois le flacon rempli de liquide noirâtre ; il eût voulu pénétrer le secret de sa composition, et s'assurer qu'il ne renfermait rien de malfaisant. Malgré son amour désordonné de l'argent, Rogatien n'était pas méchant. Il tenait peu à ses maîtres, c'est vrai ; mais il aurait eu horreur de commettre un crime, de causer la mort d'un homme. Il avait beau se raisonner, il ne parvenait pas à recouvrer sa tranquillité. Ce fut surtout à l'approche de l'heure du dîner que son agitation redoubla. Il mit le couvert, et oublia la moitié de ce qu'il fallait placer sur la table. Sa tête n'était plus à la besogne. Enfin, il descendit à la cave, prit une bouteille qu'il déboucha : il en retira la quantité de vin convenue, pour la remplacer par le contenu de la fiole. Le cœur lui battait bien fort en montant cette bouteille. Mais la pensée de la somme considérable qu'il avait déjà reçue, et de celle qui lui était encore promise, lui rendit quelque courage.

L'heure du repas sonna. Rogatien, qui eût voulu éloigner le moment, espérait que son

maître tarderait, comme il arrivait souvent. Cette fois, au dernier coup de la pendule, le docteur entra dans la salle à manger. Toutes les inquiétudes de Rogatien lui revinrent; il allait et venait, sans savoir ce qu'il faisait. Pendant qu'Alfred mangeait son potage, le valet mit en tremblant la fatale bouteille sur la table. Le docteur ayant par hasard levé les yeux sur son domestique, s'aperçut de la triste figure qu'il faisait.

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui, Rogatien ? lui demanda-t-il avec bonté : êtes-vous malade ?

— Non monsieur, répondit-il d'une voix mal assurée.

— Alfred, voyant qu'il ne voulait pas parler, ne le pressa pas davantage. Cependant, à mesure que le moment approchait où le docteur se verserait à boire, le valet pâlissait de plus en plus. Ses jambes flageolaient sous lui ; sa respiration était haletante. Enfin, pendant que Rogatien enlevait l'assiette vide de son maître, celui-ci mit la main à la bouteille, et se préparait à la déboucher. A cette vue, le serviteur ne pouvant plus se maîtriser, aissa échapper l'assiette qui se brisa en mille pièces sur le plancher. Alfred venait de se verser à boire, et il tenait déjà le verre pour le porter à ses lèvres, quand arriva l'accident.

— Que faites-vous donc ? dit-il, en se tour-

nant vers Rogatien, qui était derrière lui debout.

Mais le valet pâle, défait, tremblant, paraissait hors d'état de répondre. Ce que voyant, le docteur se retourna tout à fait.

— Vous me cachez quelque chose, Rogatien, reprit-il sévèrement. Vous allez parler sur-le-champ.

Le serviteur effrayé, croyant déjà tout découvert, tomba aux genoux de son maître, et lui dit d'une voix étouffée :

— Monsieur, pardonnez moi ; mais je ne pensais pas mal faire. Le trouble et la peine que j'éprouve depuis hier, ne me laissent pas de repos. Je vois bien maintenant que je n'aurais pas dû agir de la sorte.

— De quoi s'agit-il donc ? interrogea Alfred étonné et ne comprenant rien au langage de son serviteur.

— C'est, monsieur, cette bouteille de vin que je viens de mettre sur votre table.

— Qu'a-t-elle cette bouteille ? dit le docteur, en jetant un coup d'œil sur son verre.

Mais il n'avait pas achevé ces paroles qu'il pâlissait lui-même ; il avait reconnu dans le vin qu'il avait failli boire, la présence du poison violent découvert déjà dans la potion de Marberie. Et, se retournant vers son valet, il le vit dans une situation si piteuse, qu'il comprit qu'on avait abusé de sa simplicité pour le rendre complice d'un crime atroce.

Le docteur, ayant fait relever le malheureux Rogatien, examina de nouveau le liquide contenu dans le verre et il n'eut plus de doutes. Le vin qu'il s'était versé était bien empoisonné.

Alors, enveloppant d'un regard perçant le valet qui tremblait de tous ses membres :

— Quoi que tu aies fait, ne crains rien, lui dit-il, mais aussi réponds franchement à mes questions. Je ne te pardonnerais pas un mensonge ou un détour. Je sais ce que renferme ce vin ; c'est un poison extrêmement actif, qui m'eût tué raide, si j'avais eu le malheur d'avaler une seule goutte du breuvage.

A ces mots, Rogatien chancela, et il lui fallut se retenir à la chaise de son maître pour ne pas tomber.

— Malheureux que je suis ! murmura-t-il avec désespoir.

— Qui t'a donné cette bouteille ?

— Elle vient de la cave ; et je l'ai montée tout à l'heure.

— Tu mens ; ce n'est pas possible.

— Monsieur, je vous en prie, s'écria le valet avec énergie, croyez-moi ; je vais tout vous dire.

— Eh bien ! parle.

— Cette bouteille vient réellement de votre cave. Le vin qu'elle renferme ne diffère pas de celui que vous buvez tous les jours ; mais j'en ai retiré un demi-verre environ pour y

y verser un liquide qui était contenu dans le flacon que voici.

Et Rogatien montra la fiole au docteur qui s'en empara. Il restait encore au fond des gouttes du liquide.

— C'est bien cela, murmura Alfred, je ne saurais m'y tromper.

— Mais, ce liquide, reprit-il en s'adressant au valet, qui te l'a donné ?

— Un homme que j'ai rencontré pour la première fois il y a deux jours. Il m'a emmené dîner avec lui, puis il m'a promis de me faire gagner beaucoup d'argent. Sans s'expliquer davantage, il me donna rendez-vous pour hier. Je fus exact.

Ici Rogatien raconta ce que lui avait proposé Marberie, les cinq mille francs qu'il lui avait remis ; les quinze mille autres qu'il lui avait promis, à la condition d'administrer le narcotique à son maître.

Alfred était devenu rêveur en entendant ce récit. Il voyait clair maintenant, et il ne pouvait plus se dissimuler que l'ancien concierge du comte de Garderel n'eût été chargé de l'empoisonner par Félix lui-même. En réfléchissant, il comprit que le jeune médecin avait voulu se débarrasser de lui, pour ensevelir dans la tombe qu'il lui creusait, le secret de ses travaux sur les poisons. S'apercevant que Rogatien était toujours là, debout, il lui ordonna d'apporter un lapin

vivant. Le valet sortit pour s'acquitter de sa commission et ne tarda pas à rentrer avec l'animal.

—Fais-lui boire quelques gouttes seulement du liquide contenu dans mon verre, commanda le docteur.

Le valet s'empressa d'obéir. A peine le lapin eut-il goûté le breuvage qu'il tomba foudroyé sur le plancher. Le poison l'avait tué raide, et il ne donna plus aucun signe de vie.

— Tu vois, se contenta de dire Alfred. Que cette expérience te serve à l'avenir et te mette en garde contre les connaissances nouvelles.

Le malheureux Rogatien faisait peine à voir. Il voulut encore se jeter aux pieds de son maître; mais celui-ci ne le permit pas.

— Je te pardonne, reprit-il avec douceur; tu n'es coupable que d'imprudence et de trop aimer l'argent. Garde la somme que tu as reçue pour prix du crime que ces scélérats voulaient commettre. Désormais tes gages seront de mille francs par an.

— Monsieur, s'écria le docteur hors de lui, c'est maintenant entre nous à la vie et à la mort.

— Rogatien, mon ami, dit le docteur en se levant, je ne puis dîner. Ne quitte pas la maison aujourd'hui.

Alfred prit la bouteille qu'il monta dans

son cabinet, où il la déposa à côté de la potion. Puis il s'assit à son bureau, la tête dans ses mains. Que faire ? Comment se soustraire au danger qui le poursuivait partout ? En faisant arrêter le misérable agent de Félix, ce dernier le serait inévitablement à son tour. Alors, c'étaient le déshonneur, la flétrissure, pour la noble famille de Garderel. La douce figure de Clémence, toujours présente au souvenir et au cœur d'Alfred, vint encore le détourner d'une résolution rigoureuse, mais qui seule pouvait sauvegarder sa vie.

Au bout de quelques instants, le docteur se leva brusquement, prit son chapeau, plaça deux pistolets sous ses vêtements, et se dirigea vers la Cité. Arrivé au logement de Marberie, il frappa. La voix rauque de l'ancien concierge ayant répondu d'entrer, la figure sévère d'Alfred apparut dans l'encadrement de la porte. Marberie ne put réprimer un mouvement de surprise ; mais il se remit bientôt.

— Docteur, fit il avec un sourire hideux, vous êtes intrépide, et je dois vous rendre ce témoignage que vous savez admirablement dénicher vos malades.

— Trève de plaisanteries, monsieur, interrompit Alfred ; je suis peu disposé à les entendre.

— Il me semblait, répliqua Marberie, quelque peu interdit, que du moment...

— Assez, vous dis-je, misérable, interrompit encore le docteur d'un accent impérieux. Je suis venu vous trouver, afin de vous apprendre que vos scélératesses sont démasquées. Je sais tout. Ce soir, vous avez essayé de me faire empoisonner pour la seconde fois.

Marberie voulut se récrier ; mais le docteur, d'un geste énergique, le cloua à sa place.

— Vous avez voulu m'empoisonner, poursuivit il ; vous avez corrompu, dans ce but, mon domestique ; vous lui avez donné cinq mille francs, et promis le double de cette somme s'il réussissait. Vous le voyez, je suis bien informé.

Marberie ne répondait pas ; mais, son visage contracté, son teint presque vert, attestaient la rage qui le dévorait. Son regard ardent errait autour de lui. Deux fois, il fit un mouvement pour se lever ; mais, chaque fois, Alfred le retint, en dirigeant sur lui les canons de ses pistolets.

— Vous comprenez, reprit le docteur, que je puis vous livrer comme un chien à la justice, au bourreau. Mais il en est un autre, pour le moins aussi coupable que vous, et dont vous êtes l'agent ; je veux parler de Félix de Garderel. Lui, non plus, ne mériterait aucune pitié ; mais ses parents, sa sœur innocente ont droit aux égards d'un honnête

homme. Voici donc ce que j'ai à vous dire : Je possède les preuves de votre double crime ; pourtant, je ne vous dénoncerai pas cette fois, pourvu que vous quittiez Paris sur-le-champ. Me le promettez-vous ?

— Je vous le promets, répondit Marberie d'une voix rauque.

— Maintenant, je vous déclare que si j'ai le moindre doute, le moindre soupçon, je n'hésiterai plus, au risque de plonger une famille honorable dans le deuil. Je ne vous ferai pas grâce une deuxième fois. Dans l'intérêt de la société, en conscience, je me croirais forcé d'agir.

En achevant ces paroles, Alfred regagna la porte et se retira.

Le lendemain, dans la journée, le docteur fut surpris de voir se présenter chez lui des agents de police qui venaient procéder à l'arrestation de son domestique, Rogatien Lheureux. Alfred s'étant informé du motif de cette mesure, ils lui apprirent que Félix de Garderel avait été arrêté lui-même dans la matinée, comme ayant tenté deux fois de l'empoisonner, lui, le docteur Auricourt, et que Rogatien se trouvait impliqué dans cette affaire. Alfred n'y comprenait rien ; il eut beau se torturer l'esprit, il lui fut impossible de se rendre compte de la cause de ces brusques événements. Lui seul était initié à ces horribles trames, il n'avait dénoncé personne.

Il fit venir Rogatien qui, à la nouvelle qu'on allait le conduire en prison, tomba dans un état de consternation effrayante. Le docteur essaya de le rassurer en lui disant qu'il serait bientôt relâché. Mais le malheureux s'écria :

— Ah ! mon maître, vous m'aviez pardonné !

— Aussi n'es-ce pas moi qui t'ai fait arrêter, répondit Alfred, désolé de ce qui arrivait. Il y a là-dessous un mystère que je ne puis actuellement pénétrer. Mais, sois tranquille, je saurai bientôt ce qu'il en est.

Le pauvre Rogatien dut se résigner. Le docteur ne le vit pas partir sans douleur. Cette triste affaire se compliquait de plus en plus.

XVII

LES AVEUX.

Vers le soir, Alfred Auricourt reçut ordre de compararaître le jour suivant, par devant le juge d'instruction. Il s'y attendait et le désirait même, afin de connaître qui avait révélé toute cette odieuse trame, et aussi afin de pouvoir dire ce qu'il savait à la décharge de son domestique. Le docteur se rendit à l'heure fixée dans le cabinet du magistrat.

— Monsieur, lui dit celui-ci, après l'avoir fait asseoir, vous avez été en butte à deux tentatives d'empoisonnement.

— Je ne puis le nier, monsieur, répondit le docteur. Mais comment avez-vous appris ce que j'étais résolu de taire ?

— Veuillez seulement répondre à mes questions, reprit le juge en souriant. Tout à l'heure

vous saurez tout. Le poison n'a-t-il pas été préparé par Félix de Garderel ?

— Cela est vrai : je le reconnais.

— Ne s'est-il pas servi, la première fois, d'un agent qui a disparu ; et la second fois, de votre propre domestique ?

— L'agent dont il s'est servi, la première fois, répliqua le docteur, est également intervenu la seconde fois.

— Ayez la bonté de vous expliquer là-dessus.

Alors Alfred raconta l'histoire du malade qu'il avait soigné dans la rue Serpente ; il dit comment ce même malade, qui n'était autre que l'ancien concierge de l'hôtel de la rue du Bac, avait subitement changé de domicile, guetté Rogatien, et séd it le naïf valet. Il narra comment le domestique avait tout révélé au moment même où son maître allait boire le vin empoisonné, il affirma d'ailleurs que Rogatien ne croyait avoir versé dans la bouteille qu'un puissant narcotique.

— Pourquoi n'avez-vous pas dénoncé les deux scélérats ? demanda le juge.

— Parce que je voulais épargner la honte et d'irrémédiables douleurs à une honnête famille.

— Vous avez connu Félix de Garderel ?

— Beaucoup, nous avons été intimement liés durant quelques années.

— A quel motif attribuez-vous la haine dont il vous poursuit ?

Cette question embarrassa le docteur ; il rougit, et se contenta de répondre :

— Quelques dissentiments se sont élevés entre nous. Je ne puis en dire davantage.

Le juge, qui attribua la retenue du jeune homme à certaines causes délicates, respecta les réticences, et ne le pressa pas sur ce point.

— Maintenant, docteur, ajouta-t-il, il est temps de vous apprendre comment la justice a été mise sur la trace du crime. Hier, une lettre anonyme est arrivée aux mains de M. le procureur du roi ; elle dénonçait la tentative d'empoisonnement, et alléguait en preuve l'écrit par lequel votre domestique donnait quittance à Félix de Garderel d'une somme de cinq mille francs ; elle renfermait les détails qui m'ont permis de vous interroger de la manière précise que vous avez vue. Il nous reste une arrestation à faire : celle du complice de Félix de Garderel. Pourriez-vous nous donner son signalement et son adresse ?

— Parfaitement.

Et le docteur se mit à décrire fidèlement le portrait de Marberie. Le juge écrivit sous sa dictée. Ensuite Alfred donna l'adresse du domicile de l'ancien concierge.

— Toutefois, fit-il observer au magistrat, je ne réponds pas que le misérable y soit

encore ; il est habile, et peut-être a-t-il déjà déménagé.

— Nous allons lancer sur-le-champ à sa recherche nos hommes les plus intelligents.

La déposition d'Alfred étant terminée, il se leva pour partir. Mais avant de sortir, il adressa une question au sujet de Rogatien.

— Mon malheureux domestique, qui a été bien plus imprudent que coupable, doit-il donc aussi passer en jugement ? demanda-t-il.

— Je l'interrogerai dans quelques instants. Si, comme je n'en doute pas, sa déposition est conforme à la vôtre, il sera promptement relâché et ne paraîtra devant la cour d'assises que comme témoin.

Le docteur remercia le juge et prit congé de lui. Alfred n'avait plus de danger à redouter ; ses ennemis ne pouvaient plus rien ; mais son cœur était serré, il éprouvait un violent chagrin à la pensée de la douleur que ressentiraient Clémence de Garderel et ses infortunés parents ; il eût voulu leur adoucir le coup ; mais que faire ? ils étaient absents de Paris en ce moment. Et puis, que pourraient les paroles devant les faits, devant ce procès qui allait bientôt se dérouler devant les tribunaux criminels et émouvoir l'opinion? Il rentra chez lui triste et abattu.

Félix de Garderel, arrêté depuis la veille, avait compris facilement d'où partait le coup. Interrogé le jour même, il se renferma dans

un système de dénégation absolue. Il prétendit que le billet signé par Rogatien était un piége tendu pour le perdre. Ce système pouvait prévaloir, car Marberie n'avait pas signé sa dénonciation, et on ne savait où le trouver. Quant au domestique d'Alfred Auricourt, il ne connaissait pas Félix. Il est vrai que la déposition du docteur vint porter un coup terrible au plan de défense du coupable. Mais ce n'était là encore qu'un témoignage unique, qui, sans autres preuves, ne suffirait pas devant le jury pour obtenir un verdict de culpabilité. L'idée vint au juge de faire saisir toutes les substances médicamenteuses que possédait Félix de Garderel. Ensuite il envoya demander au docteur Auricourt la potion et le vin empoisonnés. Des experts furent appelés; ils analysèrent le vin et la potion, et constatèrent la présence d'un poison extrêmement violent. Les mêmes substances furent trouvées dans l'un des flacons saisis chez Félix. La lumière se faisait et le doute disparaissait. L'accusé, interrogé de nouveau, ne put nier davantage, en présence de ce que venait de révéler l'examen des experts. Dès lors, se voyant perdu, il entra dans la voie des aveux, et accusa Marberie de l'avoir entraîné au crime. Cependant, il n'alla pas jusqu'à dévoiler les forfaits commis par l'ancien concierge, de complicité avec le comte de Garderel: un reste de prudence le retint.

Ces déclarations nettes, précises, circonstanciées, faisaient désirer d'autant plus l'arrestation de Marberie. Ainsi qu'Alfred en avait exprimé la crainte, le scélérat avait déguerpi ; il n'était plus à son garni de la cité.

Plusieurs jours se passèrent en recherches actives. Enfin les agents tombèrent sur la trace du misérable empoisonneur. Ils le découvrirent dans une auberge, située hors barrière, dans le voisinage de Charonne ; ils l'arrêtèrent sur-le-champ et le conduisirent à la Conciergerie. Dans son premier interrogatoire, Marberie prétendit d'abord qu'on s'était mépris, qu'il n'était point du tout l'homme qu'avait soigné Alfred, qui avait séduit son domestique, et qui avait vécu en rapports intimes avec Félix de Garderel. Mais une triple confrontation avec le docteur, Félix et Rogatien mit ce système à néant. Voyant la tournure fâcheuse que prenait l'affaire, le misérable eut peur. Lui, dont la vie entière n'avait été qu'un tissu de crimes, il redoutait la mort, et résolut d'achever la vie en révélant les atroces méfaits dont il avait été le complice ou le témoin. Mais, prudent en toutes choses, avant de faire des aveux, il voulut s'assurer de l'indulgence de la justice. Il réclama du juge la promesse qu'il lui serait fait grâce de la vie.

— Je ne puis engager la conscience des magistrats, répondit le juge ; mes promesses

n'auraient aucun résultat. Seulement, je suis autorisé à vous affirmer que, si vos aveux sont sincères, complets, il vous en sera tenu compte. Si une condamnation capitale était prononcée, je ferais mon possible pour que votre recours en grâce fût accueilli favorablement.

Déçu dans ses espérances, Marberie refusa obstinément de répondre. On le reconduisit à sa prison. Mais, quelques heures après, le misérable se ravisa et demanda à voir de nouveau le juge d'instruction. Ramené en sa présence, il se déclara prêt à raconter tout ce qu'il savait. Il commença par accuser Félix de Garderel d'avoir empoisonné sa sœur.

— Cela n'est pas possible, s'écria le juge, qui crut que l'ancien concierge voulait exercer une vengeance sur son complice.

— Interrogez le docteur Auricourt, répliqua froidement Marberie ; il a soigné la jeune fille durant sa maladie ; et il ne doute pas, lui, qu'elle ne soit morte par suite d'un crime. S'il veut être sincère, il confirmera mon accusation. Je désire même que vous l'interrogiez à ce sujet avant de continuer mes aveux ; ce qui me reste à vous dire est tellement inouï, horrible, que vous refuseriez encore de me croire. Lorsque vous aurez constaté la vérité de ce premier aveu, vous m'écouterez sans doute avec moins de défiance.

Le juge, ayant réfléchi un instant, consentit à la proposition du prévenu, qui retourna dans sa cellule.

Alfred Auricourt, mandé une seconde fois, apprit avec une douleur qu'il ne put dissimuler les charges nouvelles que l'ancien concierge faisait peser sur le malheureux Félix de Garderel. Il avoua que tout était exact.

— J'aurais voulu épargner Félix, ajouta-t-il ; c'est pour cela que je me suis tû sur les motifs de la haine qu'il me portait. Appelé par hasard auprès de sa sœur, je découvris que la jeune fille avait été empoisonnée ; Félix savait que je connaissais ses expériences sur les poisons, et que je pouvais le soupçonner d'être l'auteur du crime. Voilà pourquoi il tenait tant à se défaire de moi.

Aussitôt après le départ du docteur, Marberie fut amené pour compléter ses aveux. Le scélérat raconta toute la vie du comte de Garderel, la séquestration de son père, la réclusion du vieillard dans le souterrain de l'hôtel de la rue du Bac, et sa mort qui remontait à près de vingt-huit ans. Le juge avait écouté attentivement ce terrible récit. Malgré l'habitude qu'il avait d'entendre d'horribles aveux, celui-ci l'impressionna plus fortement. Il avait changé de visage, et quand il parla, sa voix tremblait d'émotion.

— Ainsi, dit-il à Marberie, vous accusez votre ancien maître, le comte de Garderel ?

— Oui, répondit l'ancien concierge. Tout ce que j'ai affirmé est véritable.

— Quelles preuves apportez-vous à l'appui de vos dires ?

— Que l'on fouille le souterrain de la rue du Bac ; c'est là que sont mes preuves. Les entrées ont été murées ; mais, en sondant le sol, dans le bâtiment irrégulier qui longe le cabinet du comte, on trouvera la trace de la trappe. Que l'on descelle les pierres qui la recouvrent, et l'escalier qui conduit dans le souterrain apparaîtra. Là, pour retrouver le cadavre du vieux comte de Garderel, il suffira de creuser à deux mètres de profondeur, vers l'angle gauche en partant de l'escalier.

Ces indications étaient précises et faciles à vérifier. Aussi, le juge, tout en prenant acte des déclarations de Marberie, ne se disposa pas à lui faire de nouvelles questions. Il allait renvoyer l'ancien concierge à la prison, quand celui ci reprit :

— Ce n'est pas tout ; il est un autre crime commis par le comte de Garderel.

Le juge redevint attentif.

— Parlez, dit-il au prévenu.

Marberie déposa que le comte de Garderel avait été marié à une première femme, la mère de Félix. Il raconta comment l'infortunée, pour son malheur, avait découvert une partie du terrible secret de l'hôtel de la

rue du Bac, pendant une absence de son mari. Puis il retraça minutieusement, sans rien omettre, excepté sa propre complicité, l'horrible vengeance que le comte avait tirée de la malheureuse femme, quinze jours après qu'elle lui eût donné un fils.

Le juge frissonnait en écoutant la narration de ce drame épouvantable. Il y avait, en effet, dans cela, une barbarie atroce. Ces crimes étaient comparables à ces parricides qui effrayèrent l'antiquité, et qui firent si souvent le sujet des compositions littéraires des écrivains de la Grèce. Le festin d'Atrée et de Thyeste n'a rien de plus odieux, si l'on considère la différence des temps.

Marberie avait terminé le sombre et lugubre récit.

— Les preuves ? demanda le magistrat.

— Les preuves, dit l'ancien concierge, elles sont au château de Champton.

Et il expliqua la position du souterrain, le mécanisme de l'ouverture.

Le squelette de la première femme du comte de Garderel, ajouta-t-il, doit encore être attaché au pilier de pierre. A moins, fit-il observer, que son mari, après mon départ, n'ait jugé à propos de faire disparaître cette pièce de conviction.

Là encore l'aveu était catégorique, précis, rempli de détails, et portant avec lui tous les caractères de la vérité. Aussi, quand le juge

instructeur ordonna de reconduire Marberie à sa cellule, il ne doutait plus ; il était convaincu que le misérable avait dit la vérité. L'affaire devenait très-grave, il s'agissait d'agir contre un homme, jusqu'ici honorablement connu dans le monde, et qui n'avait jamais donné lieu à aucun soupçon. Mais, avant de requérir un mandat d'amener contre le comte de Garderel, le magistrat voulut, pour plus de sûreté, faire visiter l'hôtel de la rue du Bac. C'était le contrôle nécessaire des allégations de Marberie. Si les choses étaient conformes à ses déclarations, il n'y avait plus à hésiter ; il fallait sur-le-champ s'emparer du grand criminel qui se nommait le comte de Garderel L'hôtel était gardé par un nouveau concierge, qui avait remplacé Marberie.

Les mesures étant prises, le juge, accompagné d'un certain nombre d'agents, se rendit à l'hôtel de M. de Garderel, quelque temps après l'interrogatoire de l'ancien concierge. L'ordre d'enquête et de visite domiciliaire fut signifié au portier, qui dut ouvrir toutes les portes de la maison. Cela fait, il lui fut enjoint de se retirer, et un agent le garda à vue.

Les renseignements donnés par Marberie étaient de la plus rigoureuse exactitude. Sitôt que les pierres eurent été enlevées, une ouverture apparut, à laquelle aboutissait un

escalier en pierre. Plusieurs agents, suivis du juge, descendirent dans le souterrain, munis de flambeaux et d'instruments pour creuser la terre. Arrivés à l'emplacement indiqué, ils ouvrirent une tranchée de deux mètres carrés environ, et ne tardèrent pas à remarquer que le sol avait été remué autrefois. Ils poussèrent leur travail jusqu'à deux mètres de profondeur. Rien n'apparaissait encore ; tous les regards étaient fixés avec anxiété sur la terre noire qui formait le fond du sol. Enfin, à la suite de quelques coups de pioche, un objet, couleur de fer rouillé, roula sous l'instrument de l'un des travailleurs; c'était un os. Alors les agents fouillèrent avec précaution et mirent bientôt à découvert un squelette, dont tous les ossements principaux étaient parfaitement conservés. Quelques cheveux adhéraient encore au crâne.

Le juge fit cesser le travail. Ayant constaté la découverte, il remonta avec ses hommes ; et, rentré chez lui, il donna l'ordre d'arrêter le comte de Garderel. Le mandat fut immédiatement expédié aux autorités et à la justice criminelle du département dans lequel le château de Champton était situé.

XVIII

LA CONFRONTATION.

La famille de Garderel, revenue à la terre de Champton, commençait à se remettre du coup que lui avait porté la mort d'Elisa. Le comte lui-même, quoique toujours sombre et d'humeur inégale, semblait moins préoccupé. Félix n'avait pas reparu, et son absence, regretté de Clémence seule, tranquillisait son père, qui savait ce qu'il avait à craindre du jeune médecin.

Mme de Garderel ne vivait plus que pour sa fille. Peu à peu elle avait subi l'influence de l'angélique piété de la noble enfant. Elle l'accompagnait souvent à l'église. Ses souvenirs d'autrefois se réveillèrent insensiblement. Elle sentit que Dieu seul pouvait consoler sa douleur et combler le vide de son cœur. Un jour que la comtesse était venue, avec sa fille, à l'église de Mélisy, après la

messe qui fut dite par un prêtre vénérable, le directeur de Clémence, elle s'approcha du confessionnal ; le prêtre, averti, se rendit au tribunal sacré ; et, quand Mme de Garderel sortit, son visage était serein, presque joyeux. Ensuite elle s'agenouilla au pied de l'autel de Marie et y pria longtemps. Là, elle se souvint de celle qu'elle avait perdue, quelques semaines auparavant.

— Mon enfant, dit-elle en s'adressant en pleurant à Elisa, comme si elle eût été présente ; maintenant je puis espérer d'être réunie à toi dans le ciel.

Après avoir fait une fervente prière pour l'âme de celle qu'elles avaient tant aimée, les deux femmes reprirent le chemin du château.

M. de Garderel s'aperçut de la joie contenue qui brillait sur le visage de sa femme et de sa fille ; il parut prendre quelque part à cette joie bien qu'il en ignorât la cause. Trois jours plus tard, Mme de Garderel et Clémence retournèrent à Mélisy de bon matin. L'une et l'autre se confessèrent avant la messe ; elles s'approchèrent ensemble de la sainte table, et y reçurent le Dieu de toute force et de toute consolation ; celui qui voulut se faire notre compagnon sur la terre afin d'alléger toutes nos peines, et de prendre sa part de toutes nos douleurs. La comtesse retrouva les joies de ses jeunes années ; son cœur longtemps oppressé se dilata au contact du

cœur de Jésus ; elle oublia un instant la terre et ses tribulations ; elle s'échappa du temps pour atteindre l'éternité.

A leur retour au château, les deux nobles femmes entrèrent à la salle à manger, car l'heure du déjeuner était arrivée. Le comte de Garderel ne venait pas. Un quart d'heure, une demi-heure s'écoulèrent : il ne parut pas. Inquiètes à juste titre de ce retard inacoutumé, sa femme et sa fille voulurent en connaître le motif. Elles savaient le comte à son cabinet et elles s'y rendirent. Mme de Garderel frappa, personne ne répondit ; elle frappa de nouveau : pas de réponse encore. Effrayée de ce silence, elle se décida à entrer avec Clémence. Elles trouvèrent M. de Garderel assis auprès de son bureau, la tête dans ses mains crispées, et devant lui une lettre ouverte.

— Mon ami, lui dit la comtesse, nous t'attendons depuis longtemps pour déjeuner.

A la voix de sa femme, M. de Garderel tressaillit, et se redressa comme en sursaut. Son œil vague, hagard, injecté de sang, ses traits contractés, sa chevelure en désordre, indiquaient l'état violent de son âme.

— Mon ami, qu'as-tu ? lui demanda la comtesse en s'approchant de lui.

— Ah ! que je suis malheureux ! s'écria M. de Garderel, tandis qu'un sanglot montait de sa poitrine et se brisait dans sa gorge desséchée.

— Au nom de Dieu, qu'y a-t-il donc, Paul? ne me cache rien ; j'ai le droit de tout savoir.

A ces mots, prononcés avec une affection inexprimable mais aussi avec un ton d'autorité que le comte n'avait jamais connu à sa femme, il jeta sur elle un regard prolongé et rempli d'une douleur mortelle.

— Hélas! répondit-il, à moitié attendri, peut-être suis-je perdu, déshonoré ; et ma flétrissure rejaillira sur toi, pauvre amie, qui est innocente, et sur notre malheureuse enfant !

En effet, la lettre ouverte devant M. de Garderel venait de Paris : elle avait été écrite par le docteur Auricourt, qui avait cru nécessaire d'informer le comte, avec tous les ménagements d'une sincère amitié, de l'arrestation de Félix et de Marberie ; il lui avouait les causes de ce double événement, ne soupçonnant pas que M. de Garderel pût être le moins du monde compromis en cette affaire. Celui-ci avait mesuré d'un coup d'œil l'abîme ouvert devant lui. Outre la flétrissure qu'il encourrait, par suite d'une condamnation infamante de Félix, il craignait tout de Marberie ; il le savait capable de tout, et lâche autant que scélérat. Un mot de son ancien complice pouvait le perdre ; et ce mot, il était probable que le misérable le prononcerait, ne fût-ce pour essayer de sauver sa vie ou alléger sa peine.

Pressé par sa femme, le comte finit par lui avouer l'arrestation de Félix, sans lui dire d'une manière positive les accusations qui l'avaient motivée. A cette nouvelle, Clémence, qui aimait tendrement son frère, éprouva un saisissement et un chagrin extrêmes. La malheureuse enfant suffoquait. Son père et sa mère furent obligés de la faire asseoir, et elle fut longtemps à se calmer, tant l'idée que Félix était prisonnier lui était cruelle.

Le dejeuner resta intact, et cette journée s'écoula dans la plus profonde tristesse. Le comte de Garderel passait d'un projet à l'autre. Tantôt il voulait aller à Paris : tantôt il parlait de voyager hors la France. On voyait à son agitation croissante, qu'il ne savait à quel parti se résoudre. Sa femme et sa fille tentèrent plusieurs fois de le distraire ; mais ce fut en vain, ou il se taisait, ou bien il répondait par des réflexions accablantes et qui montraient le découragement de son âme.

Il resta une partie de la nuit dans son cabinet, absorbé dans les plus pénibles et les plus plus désolantes réflexions. Clémence et sa mère prièrent ensemble pendant une partie de la nuit. La pieuse jeune fille ne pouvait s'empêcher de voir dans ces coups successifs qui frappaient ceux qu'elle aimait, la main paternelle de Dieu s'appesantissant miséri-

cordieusement sur leurs existences de la terre, afin de pouvoir leur faire grâce dans l'éternité. Animée d'un courage surnaturel, fortifiée par le souvenir des faveurs reçues, par celui de la mort édifiante de sa sœur et de la conversion récente de sa mère, elle s'offrit de nouveau à Dieu comme une victime.

— Mon Dieu, lui dit-elle, dans l'ardeur de sa prière, frappez-moi si vous le voulez, faites que j'épuise avec vous, jusqu'à la lie, le calice de la douleur : j'accepte tout de bon cœur ; mais, Seigneur, sauvez l'âme de mon père, sauvez celle de mon frère !

Après cette nouvelle offrande d'elle-même, Clémence se releva plus forte. Encore bien que son âme fût noyée dans un océan de tristesse et en proie à de lugubres pressentiments, elle ne douta pas que Dieu ne l'exauçât dans l'avenir, comme il l'avait exaucée dans le passé.

Le soir même qui suivit cette triste nuit, le perruquier Larose, malgré les signes et les réprimandes de Malvina sa chère épouse, racontait à ses pratiques d'étranges choses sur le château de Champton. Il prétendait que pendant qu'il était occupé de son service auprès de M. de Garderel, des gendarmes s'étaient présentés et avaient arrêté le comte. La plupart des clients du brave homme lui rirent au nez ; les autres le crurent fou. Pourtant il disait la vérité.

Vers une heure de l'après-midi, un brigadier, suivi de trois gendarmes, sonnait à la porte du château de Champton, et se faisait conduire sur-le-champ au cabinet du maître de la maison. Admis en sa présence, il exhiba un ordre d'arrestation, émané du procureur du roi, ordonnant de diriger le comte immédiatement sur Paris.

— Puis-je savoir les motifs pour lesquels on m'arrête ? demanda le malheureux en balbutiant péniblement.

— Vous êtes accusé, monsieur, répondit le gendarme, de deux crimes : le premier, consommé il y a vingt huit ans, dans votre hôtel de Paris ; le second, commis dans ce château même.

M. de Garderel comprit que toutes ses craintes se réalisaient, et que Marberie avait parlé ; à l'apparition des agents de la force publique, il s'était levé. En recevant cette réponse, il retomba consterné dans son fauteuil. Comme il ne se disposait pas à suivre les gendarmes, le brigadier, avec tous les égards dus à sa position, lui rappela l'ordre qu'il était chargé d'exécuter sans retard.

A peine le gendarme avait-il achevé, que le comte se leva, demanda la permission, qui lui fut accordée, de prendre quelque argent. Cela fait, il sortit au milieu des gendarmes.

Mme de Garderel et sa fille, averties de l'arrivée des gendarmes, descendirent à la hâte,

et attendirent toutes tremblantes dans la pièce que le comte devait nécessairement traverser. Quand elle le virent, accompagné des agents de la force publique, elles comprirent le malheur qui les frappait; elles se précipitèrent dans les bras de M. de Garderel, en poussant des cris de douleur, et l'inondèrent de leurs larmes. Emu de l'immense affliction de ces êtres chéris, le comte cherchait à les calmer, à les rassurer; et il leur parla d'espérances qu'il ne partageait pas certainement.

— Laissez-moi, mes chères amies, leur disait-il, d'une voix brisée. Je désire que vous restiez au château pour le moment.

— Et où donc allez-vous? demandèrent à la fois les deux femmes.

— Je vais à Paris. Demeurez ici jusqu'à ce que vous receviez une invitation directe de ma part.

— Mon père, reprit Clémence, notre place est là où vous êtes; nous ne devons pas prolonger notre séjour en cette maison, vous absent.

La comtesse parla dans le même sens. M. de Garderel tenta encore d'engager sa femme et sa fille à ne pas quitter Champton; mais ses instances furent inutiles. Entraîné par les gendarmes, il s'arracha des bras des infortunées, leur fit un geste d'adieu, chargé d'une indicible douleur, et monta rapidement dans la voiture qui l'attendait à la porte.

Le brigadier avait saisi les papiers du comte. La comtesse et sa fille, ignorant de quoi il était accusé, se berçaient d'espérances qui devaient être cruellement déçues. Le soir même de ce funeste jour, elles firent leurs préparatifs de départ pour Paris, et passèrent une partie de la nuit en prières. Clémence se montra admirable de calme et de résignation. Dans les malheurs qui venaient de fondre sur ceux qu'elle aimait le plus sur la terre, elle voyait une preuve que Dieu ne les avait pas abandonnés, puisqu'il leur envoyait l'épreuve, messagère divine de la miséricorde.

A son arrivée à Paris, le comte de Garderel fut écroué à la Conciergerie. Jusqu'au moment où il comparut devant le juge d'instruction, il se flatta que les preuves des crimes articulés contre lui ne pourraient être fournies.

Marberie ne savait pas que le cadavre de Félicie avait été enfoui sous terre dernièrement. M. de Garderel pensait qu'il ignorait aussi ce qu'étaient devenus les restes de son père ; il lui avait dit qu'il l'avait emmené à Champton, et enterré dans un endroit écarté de la forêt. D'ailleurs, on ne pouvait constater qu'il y eût eu parricide ; et le crime de séquestration, seul, ne mène pas à l'échafaud. Ce fut sous l'impression de ces réflexions que le comte de Garderel se présenta devant le magistrat instructeur. Mais, quelle ne fut pas

sa consternation, quand il apprit que des fouilles avaient été faites dans le souterrain de la rue du Bac ; qu'elles avaient amené la découverte d'un squelette, lequel, d'après la constatation des médecins experts, avaient dû appartenir à un vieillard. Son accablement et son désespoir furent au comble à la nouvelle que le souterrain de Champton allait aussi être visité. Toutefois, il persista à nier le crime commis sur sa première femme, voulant conserver ce dernier et faible espoir que le cadavre échapperait aux investigations de la justice. Quelques jours plus tard, M. de Garderel fut confronté avec son fils. Félix, sous l'influence du régime solitaire de la prison, et sentant qu'il ne pouvait se soustraire aux charges terribles qui pesaient sur lui, était tombé dans un découragement et un abattement extrêmes. Mis en présence de son père, il baissa les yeux. Mais, quand il entendit que celui-ci refusait de l'accuser de la mort d'Elisa, une larme brilla sous sa paupière ; il fut touché de ce procédé généreux, le premier peut-être dont il eût été l'objet de la part du comte.

— Mon père, lui dit-il avec émotion, je vous remercie. Quoique vous fassiez, je suis perdu.

Et un désespoir inexprimable se traduisit dans son regard et sur sa figure amaigrie.

M. de Garderel ne répondit pas. Le père et le fils furent séparés.

Une autre confrontation ne laissa pas le comte aussi maître de lui-même. Marberie fut amené à son tour et répéta en présence de M. de Garderel toutes les accusations précédentes Et comme celui-ci continuait à nier le fait le plus grave, l'assassinat de Félicie :

— Heureusement, reprit le misérable en riant de son rire diabolique, les enquêtes achèveront d'éclaircir la vérité. Si le cadavre de la femme que vous avez tuée n'est plu senchaîné au pilier de pierre, on le retrouvera, je n'en doute pas, dans le souterrain, dût-on défoncer complètement le sol.

A ces mots, prononcés avec une révoltante impudence, M. de Garderel ne se possédait plus, il y eut une scène terrible telle que Dante, en a décrit dans son poème immortel. Ces deux hommes, tombés enfin sous la main inexorable de la justice humaine, se reprochaient leurs crimes avec fureur. Ils se seraient déchirés l'un l'autre, si les gardiens de la prison ne fussent intervenus, et ne les eussent emmenés tandis qu'ils écumaient de rage, s'accusant mutuellement de l'extrêmité où ils étaient réduits.

Toutefois l'expiation ne faisait que commencer pour le comte de Garderel. Ordre fut donné de le mettre en présence des déplorables restes de ses victimes. On commença par le squelette de la rue du Bac. On choisit

par une mesure pleine de délicatesse, le moment où Mme de Garderel et sa fille etaient sorties pour y conduire l'accusé. On le fit descendre dans le caveau et on lui présenta le cadavre décharné de son vieux père. A cette vue, il pâlit, poussa des cris effrayants, et se couvrit le visage de ses mains tremblantes. Il réitéra ses aveux, mais nia constamment l'avoir assassiné.

— J'ai été bien coupable, s'écriait-il ; mais je ne l'ai pas tué. Quand il tomba malade, je le transportai secrètement dans un appartement de l'hôtel dont j'av[illegible] la clef. Un prêtre, sur sa demande, [illegible]té appelé auprès de lui, et il est mort en me pardonnant.

Le soir même de cette lugubre visite, on fit monter le comte en voiture pour aller à Champton. Le château était désert, sauf un gardien, qui habitait l'ancienne loge de Marberie.

Aussitôt, M. de Garderel fut conduit à la cave. Les agents, instruits, trouvèrent le secret de la paroi et pénétrèrent avec l'accusé dans la salle souterraine. Elle était bien telle que Marberie l'avait décrite ; mais le pilier de pierre était nu, quelques empreintes seulement pouvaient indiquer qu'un corps étranger y avait adhéré. Sur le refus de M. de Garderel de rien avouer, on se mit en devoir de fouiller. Pendant cette triste opération, le

comte fut conduit dans la cave, où il resta sous la garde de deux hommes. Au bout d'un certain temps, après avoir sondé le sol de divers côtés, on trouva deux endroits où la terre avait été remuée récemment. Bientôt on mit à découvert les chaînes qui avaient lié la malheureuse femme ; puis le squelette lui-même apparut. Un médecin, qui avait été requis, constata que le cadavre était celui d'une femme, morte à la fleur de l'âge. Alors le comte de Garderel fut introduit. Quatre torches éclairaient ce sombre et lugubre tableau. A la vue de ce cadavre, M. de Garderel recula, épouvanté, et voulut fuir. Mais, maintenu de vive force en présence de ces pièces probantes et terribles, il finit par avouer, et supplia qu'on lui permit de quitter ce lieu d'horreur. L'enquête étant achevée, le triste convoi reprit la route de Paris. Les preuves, désormais, étaient incontestables ; le coupable avouait ; le jugement était facile.

Des ordres furent donnés pour l'inhumation en terre sainte des dépouilles mortelles de Félicie de Gilbard, comtesse de Garderel, et de celle du vieux comte. Ces affaires firent du bruit dans le pays ; le prêtre qui, vingt-huit ans auparavant, avait été amené à Champton, vivait encore. Ce fut pour lui un trait de lumière ; il comprit le ténébreux mystère, et son témoignage vint corroborer tous les autres. En outre, un billet découvert dans

un fragment des vêtements de la victime, révélait l'héroïsme de la vertu de la jeune femme. Il contenait la prière qu'elle avait faite en un jour d'angoisse, et l'offrande de sa vie pour le rachat de l'âme de son époux.

XIX

L'ECHAFAUD.

Un mois s'était écoulé depuis la confrontation du comte de Garderel avec ses victimes, quand les assises s'ouvrirent. La foule, toujours avide de ces spectacles redoutables, qu'offre de temps en temps la justice humaine, se pressait dans l'enceinte où siégeait la Cour. Les trois accusés, séparés par des gendarmes, ayant pris place sur leur banc, l'interrogatoire général commença. Puis le procureur du roi lut l'acte d'accusation. Il n'avait pas besoin de s'étendre au long sur la cause qui allait se débattre : il se contenta de narrer les faits imputés aux trois prévenus ; ces faits parlaient d'eux-mêmes ; leur ensemble, le caractère inouï, atroce, qu'ils avaient revêtu, suffisaient à exciter l'indignation et l'horreur. Déjà les accusés avaient avoué. Interrogés de nouveau, ils avouèrent encore, tant leurs

crimes étaient évidents. Seulement, il y eut une scène pénible : le comte de Garderel et son fils confessèrent simplement les forfaits commis, sans récrimination d'aucune sorte. Mais Marberie prétendit avoir été entraîné, d'abord par le comte, ensuite par Félix de Garderel. Le ministère public fit prompte justice de cet odieux et lâche système de défense, qui indisposa l'auditoire et le jury contre l'accusé. Au bout de deux jours, les débats furent clos. Le président de la cour résuma les faits et posa les questions auxquelles le jury devait répondre, par rapport à chacun des accusés.

Le jury s'étant retiré dans la salle qui lui était affectée, y demeura vingt minutes. Etant rentré dans celle où siègeait le tribunal, il rendit un verdict affirmatif sur la culpabilité des accusés, et n'admit à l'égard d'aucun d'eux le bénéfice des circonstances atténuantes. La Cour se retira à son tour pour délibérer sur l'application de la peine, et ne tarda pas à reprendre sa place au tribunal. Le président, invoquant les articles du Code pénal sur le parricide et l'assassinat, prononça une sentence de mort contre Paul de Garderel, Eloi Marberie et Félix de Garderel. Le comte était condamné comme coupable de parricide sur la personne de son père, dont la rigoureuse détention avait abrégé la vie, et d'assassinat sur la personne

de sa première femme, Félicie de Gilbard, qu'il avait fait périr dans le souterrain du château de Champton. Marberie fut condamné comme complice de ces deux crimes et comme ayant tenté deux fois d'empoisonner le docteur Alfred Auricourt. Félix de Garderel était condamné comme coupable d'empoisonnement sur la personne de sa sœur, Elisa de Garderel. En outre, le président ordonna que l'arrêt de la cour serait exécuté sur la place publique de Mélisy, ville dont dépendait le château de Champton, théâtre des deux principaux crimes.

Le comte de Garderel et son fils baissèrent les yeux en silence; ils s'attendaient à la terrible sentence. Mais Marberie qui, à cause de ses aveux, comptait sur le bénéfice des circonstances atténuantes, éclata en imprécations et en blasphèmes; son défenseur eut bien de la peine à le rappeler à lui-même et à lui faire comprendre que la prudence lui commandait de réprimer ces mouvements violents, s'il ne voulait se rendre indigne de toute grâce.

Cependant la comtesse de Garderel et sa fille étaient arrivées à l'hôtel de la rue du Bac presqu'en même temps que le comte à la Conciergerie. Elles s'occupèrent sur-le-champ des moyens de voir les prisonniers. Mais la permission ne put leur être accordée tant que dura l'instruction, durant laquelle les

prévenus étaient au plus rigoureux secret. Sitôt que le docteur Auricourt sut les malheureuses femmes à Paris, il accourut pour les voir ; il essaya de les consoler, de les encourager : mais les choses avaient pris une tournure telle, que l'espérance n'était guère possible.

La comtesse et Clémence finirent par connaître les accusations qui pesaient sur les prisonniers. Ce fut pour elles une épouvantable révélation. L'idée d'avoir vécu dans l'intimité, et pour ainsi dire côte à côte avec ces crimes, les faisaient frémir. Mme de Garderel éprouva une impression si grande, qu'elle fut saisie d'une fièvre violente qui la mit en quelques jours aux portes du tombeau. Clémence, désolée, ne la quitta pas. Le docteur Auricourt lui donna ses soins assidus, habiles et dévoués. Elle se rétablit lentement, et ne revint à elle-même que pour retrouver ses affreux chagrins. Peu de jours avant l'ouverture des assises, les deux nobles femmes reçurent avis qu'elles pourraient voir M. de Garderel. A l'heure fixée, elles se présentèrent à la prison de la Conciergerie. Elles attendirent quelques instants dans le parloir des prisonniers ; puis, le comte, accompagné d'un gardien qui ne devait pas le quitter, parut. Les deux infortunées se jetèrent dans ses bras. Lui était pâle, amaigri ; ses cheveux avaient tout à fait blanchi ; il regarda sa

femme et sa fille d'un œil attendri et chargé d'une indescriptible douleur.

— Hé quoi, leur dit-il, vous avez désiré me voir! Vous m'aimez donc encore, moi que vous devriez exécrer comme un monstre!

— Ne parlez pas ainsi, s'écrièrent les deux femmes en sanglotant; nous ne nous souvenons que de votre infortune présente.

Et, en disant ces mots, elles redoublèrent les témoignages de leur ardente affection. A la fin, tous trois s'assirent, la comtesse à la droite de son mari, Clémence à la gauche de son père, et elles tenaient ses mains dans les leurs.

— Puisque vous savez tout, mes amies, reprit-il avec une tristesse infinie, vous comprenez que je ne dois conserver aucun espoir; je serai flétri, condamné. Il vous faudra du courage.

— Dieu nous en donnera, et à vous aussi, mon père, répondit Clémence en essuyant ses larmes.

— Ma fille, tu es une sainte, répliqua le comte d'une voix profondément émue: tu prieras pour moi, n'est-il pas vrai?

— Pouvez-vous en douter? dit la jeune fille, avec une expression céleste. Depuis que je me connais, je n'ai cessé un seul jour de prier pour vous, ô mon père. Je serai exaucée. J'ai demandé pour vous un retour sincère à

Dieu. Dites-moi, en ce moment, que mes vœux ont été entendus.

M. de Garderel ne put répondre : mais il serra la main de sa fille, qui comprit cette étreinte silencieuse, plus éloquente que les paroles les mieux accentuées.

Le temps fixé pour l'entrevue touchait à sa fin. Clémence paraissait préoccupée, et ses yeux inquiets interrogeaient la pendule du parloir. Le comte s'aperçut de l'état de la noble enfant.

— Que désires tu, ma fille ? lui demanda-t-il tout à coup.

Clémence se pencha à son oreille, et murmura un nom que lui seul entendit.

— Oui, oui, sans doute, répondit-il avec une satisfaction visible.

Alors M. de Garderel dit à la comtesse :

Clémence désirerait sortir quelques instants ; cela me sera agréable, si tu le lui permets.

Mme de Garderel comprit qu'il s'agissait de Félix. A ce souvenir, la malheureuse mère pâlit, tout en faisant signe qu'elle consentait. Un moment après, Clémence était dans les bras de son frère. Ce n'était plus ce brillant jeune homme, plein d'audace et d'activité. Félix de Garderel était bien changé ; il était amaigri, défait. Son regard terne, incertain, attestait l'intensité des souffrances morales qu'il avait endurées. La vue de sa sœur fut

pour lui comme un rayon de soleil, qui luisait dans les ténèbres de son âme, et son premier mouvement fut de serrer la sainte enfant dans ses bras. Mais un ressouvenir cruel vint le mordre au cœur; il se rappela qu'il était l'auteur de la mort d'Elisa, et il recula tremblant, effaré.

— Qu'as-tu donc, frère ? s'écria la jeune fille.

— Ah ! ne sais-tu donc pas quel monstre je suis ?

— Je sais tout et je te pardonne. Elisa est au ciel où elle t'attend.

— Tu es un ange, Clémence, reprit le jeune homme en revenant à sa sœur. Tu me ferais croire en Dieu si sa justice qui m'atteint ne m'avait pas fait confesser son existence. Oui, il est un Dieu qui, souvent, dès ce monde, châtie les grands coupables.

— Il punit ici-bas pour pardonner dans une autre vie, mon ami. Il est père, il est miséricordieux. Répens-toi et il t'absoudra.

Félix de Garderel demeura silencieux à ces chaleureuses paroles.

— Tu ne réponds pas ? continua la jeune fille. N'es-tu pas disposé à recourir à Dieu ?

— Ah ! je suis si coupable !

— Son pardon efface les plus grands crimes.

— Eh bien ! oui, je me répens : prie pour

moi, chère sœur, et promets de revenir me visiter.

— Je te jure de faire ce que tu désires. Je ne saurais rien te refuser.

Clémence embrassa son frère en pleurant; et celui-ci ne put s'empêcher de laisser voir son attendrissement. Sa sœur lui glissa dans les mains une médaille de la très-sainte Vierge ; et elle le vit, avec un bonheur inexprimable, la porter à ses lèvres.

— Félix, mon ami, lui dit-elle, — et il y avait presque de la joie dans son accent, — prie celle dont tu vois l'image sainte gravée sur cette médaille ; c'est une mère, la meilleure et la plus tendre de toutes ; elle te bénira et te secourra à l'heure de l'angoisse.

La noble jeune fille laissa son frère plus calme, et le quitta en bénissant Dieu, qui semblait n'avoir si rudement frappé ceux qu'elle aimait que pour exercer à leur égard ses infinies miséricordes. Elle retrouva son père plus résigné aussi, et lui donna egalement une médaille qu'il reçut avec reconnaissance.

La séparation fut pénible et douloureuse ; mais ils avaient la certitude de se revoir au moins une fois.

Malgré l'énormité des crimes commis, Mme de Garderel conservait encore une lueur d'espoir. Dieu, en face du dernier malheur, laisse cette consolation aux âmes affligées.

Le docteur Auricourt s'était chargé de faire connaître aux malheureuses femmes le dispositif de la sentence, dès qu'elle serait rendue. Fidèle à sa promesse, il se présenta à l'hôtel de la rue du Bac aussitôt après le prononcé de l'arrêt. La tristesse de son visage disait assez tout d'abord aux infortunées la rigueur du sort de ceux qu'elles aimaient. Elles n'osèrent interroger le docteur, et attendirent avec une anxiété poignante qu'il prît la parole.

— Mesdames, dit Alfred, tout est terminé : le jugement est porté.

Voyant que ni la mère ni la fille n'avaient la force de hasarder une question :

— Vous avez besoin de tout votre courage, ajouta-t-il ; la sentence est terrible.

— Nos craintes se sont donc réalisés ? interrogea Clémence, d'une voix altérée.

— Elles le sont, mademoiselle... C'est un arrêt de mort qui a été rendu contre votre père et votre frère.

Bien que les deux femmes ne dussent pas être surprises de cette nouvelle, l'impression qu'elles éprouvèrent fut affreuse. Pendant quelques instants ce furent des cris et des sanglots déchirants, un torrent de larmes, surtout lorsque le docteur leur eût appris que la sentence serait exécutée à Mélisy ; il sembla que cela réveillait leurs anciennes douleurs. Enfin la résignation prit le dessus, Clémence,

la première, se calma, offrit à Dieu cette cruelle épreuve, le remerciant de tout, et le suppliant presque à haute voix de sauver les âmes chéries pour qui elle s'était dévouée à tout souffrir sur la terre.

Alfred, ému de cette angélique piété, ne put s'empêcher de rendre hommage à la puissance de la religion, qui réussit à calmer d'inconsolables douleurs et à élever des âmes, naturellement faibles, à ce courage sublime dont il était le témoin. Il prit congé des pauvres affligées, rempli d'admiration pour la force chrétienne dont elles faisaient preuve ; et son amour pour Clémence grandit avec son admiration.

Huit jours après, Mme de Garderel et sa fille obtinrent de voir le comte. Il fut amené par deux gardiens, qui ne devaient plus le perdre de vue jusqu'au jour de l'exécution. Les deux femmes furent surprises de le voir, la figure calme, le front serein, le regard adouci. Cette physionomie jusque là si sombre, était complètement transformée. Mme de Garderel ne savait que penser ; mais elle eut bientôt l'explication de ce changement.

— Malgré mon malheur et ma condamnation, commença le comte, je suis plus heureux en ce moment que je ne l'ai été dans toute ma vie. La nouvelle que j'ai à vous apprendre vous sera certainement agréable : je me suis réconcilié avec Dieu. Ce matin

même, j'ai eu le bonheur de communier. Je suis en paix avec moi-même, car j'ai la confiance que Dieu m'a pardonné ; et je regarde comme un bienfait signalé l'expiation terrible qu'il me réserve.

En disant ces paroles, la voix de M. de Garderel avait des inflexions d'une douceur que ni sa femme ni sa fille n'avaient jamais entendues. Ce langage chrétien, si extraordinaire de la bouche du comte, ravit de joie les nobles femmes. Leur félicité aurait été complète, sans la pensée du supplice prochain.

— C'est à vos prières, ô vous, les anges de ma vie, ajouta le condamné, que je dois ma conversion. Continuez de prier pour moi afin que je sanctifie mes derniers jours. Une autre consolation m'a été donnée ; ce matin, Félix était à mes côtés, et il s'est approché avec moi de la sainte communion. Après la messe, en sortant de la chapelle de la prison, il nous a été permis de rester un instant ensemble ; il est tombé dans mes bras en implorant son pardon. Moi aussi j'avais besoin d'être pardonné : il n'avait fait que me rendre le mal que je lui avais causé. Nous rendîmes grâces à Dieu de la miséricorde dont il avait usé envers nous. Cependant, il manque quelque chose à mon malheureux fils : il a vu la sœur d'Elisa ; il est une autre personne dont il voudrait solliciter

l'indulgence, et de la bouche de qui il serait heureux d'entendre une parole de pardon.

La de Garderel comprit, et s'empressa d'exprimer le désir qu'elle avait, elle-même, de voir Félix. Le condamné ayant été appelé, la comtesse le reçut dans ses bras, comme s'il eût été son propre fils. Clémence, présente à cette entrevue, ne pouvait assez admirer les voies incompréhensibles de Dieu, qui sait transformer en un instant, les âmes les plus rebelles, et leur inspirer un amour et une résignation sans bornes.

Mme de Garderel et sa fille prirent congé des prisonniers, en leur annonçant qu'elles avaient la promesse de les revoir une dernière fois, avant leur départ pour Mélisy. Ceux-ci s'en réjouirent comme d'une inappréciable faveur, et remercièrent les pieuses femmes de leur dévouement si parfait.

Nous avons à raconter maintenant comme le comte de Garderel et son fils étaient revenus à Dieu. Dès le lendemain de leur condamnation, ils avaient demandé un prêtre. Ils s'étaient confessés sincèrement avec le plus profond repentir, et Dieu leur avait fait éprouver la vérité de cette parole de l'Evangile : *Il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se convertit, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent.*

La joie d'en haut rejaillit sur la terre ; Dieu laisse tomber dans le cœur des enfants pro-

digues une goutte de la félicité enivrante des élus. Marberie était bien éloigné de ces sentiments. C'était lui qui avait perdu Paul de Garderel ; lui encore qui avait donné les premières leçons du mal à Félix. Les deux hommes repentants, régénérés par la religion, revêtus par la grâce divine, comme d'une seconde innocence, firent une tentative auprès de l'ancien concierge, et exprimèrent le désir de le voir. Il repoussa ces touchantes et charitables avances avec d'affreux blasphèmes. Le prêtre s'étant présenté, il l'éconduisit avec insolence et grossièreté, en lui signifiant de ne pas remettre les pieds dans son cachot. Cependant il avait adressé au Roi un recours en grâce, et il comptait beaucoup sur ses aveux pour faire accueillir sa demande ; le juge d'instruction avait promis de faire valoir cette circonstance, et il le fit en effet ; Marberie espérait donc beaucoup en la clémence royale.

Le docteur Auricourt avait pris ses mesures pour être informé, la veille, du départ des condamnés pour Mélisy. D'ordinaire l'ordre d'exécution est tenu secret jusqu'au dernier moment : mais Alfred avait pour ami le directeur de la prison qui voulut bien l'avertir. Le docteur prévint aussitôt les dames de Garderel qu'elles pouvaient voir les prisonniers. Cette visite devait être la dernière. Par exception, le père et le fils furent réunis sous

les yeux de deux gardiens et d'un soldat. L'entrevue fut profondément triste et attendrissante, mais remplie de part et d'autre d'une résignation sublime. Clémence, dominant sa douleur, parla à son père, à son frère, des grâces reçues, et leur montra le ciel comme suprême rendez-vous. Les consolantes espérances de la religion tempérèrent l'amertume des adieux. Les larmes coulèrent, les sanglots déchirèrent les poitrines, mais la foi rayonnait sur le front de ceux qui allaient mourir et de celles qui devaient survivre. Le temps de l'entrevue étant expiré, les condamnés s'arrachèrent des bras des nobles créatures qui leur avaient témoigné un si admirable dévoûment, et regagnèrent, le cœur meurtri, mais pourtant fortifié, leur sombre cachot.

Le soir, à la nuit, l'ordre d'exécution et le départ pour Mélisy furent signifiés aux condamnés. Le comte de Garderel et son fils s'y attendaient, et ils reçurent avec calme la fatale nouvelle. C'était pour eux presque une délivrance. Mais il n'en fut pas ainsi au cachot de Marberie. Il comptait sur sa grâce, et l'annonce de la mort le frappa comme un coup de foudre. Etant revenu de sa stupeur, il entra dans un état d'exaspération effrayant, proférant d'horribles imprécations, des blasphèmes épouvantables : il fallut le lier, pour le contenir et maîtriser sa rage. Le prêtre se

présenta pour tenter une dernière fois de ramener cette nature indomptable à de meilleurs sentiments. Le condamné le repoussa comme la première fois, en exhalant sa haine infernale contre la religion de Jésus-Christ et ses ministres.

Enfin deux voitures cellulères roulèrent dans la cour de la prison. Le père et le fils avaient demandé et obtenu d'être réunis pour le funèbre voyage : le prêtre qui les avait consolés voulut les accompagner. Marberie était seul dans l'autre voiture. Pendant une partie de la route, il fit entendre d'affreuses vociférations. L'épuisement seul lui imposa silence ; il paraissait à demi-mort quand le triste convoi arriva à Mélisy. Le soleil venait de se lever au-dessus des bois de Champton ; il éclairait une foule immense accourue des villages voisins pour assister à la terrible expiation. Un cordon de soldats entourait l'échafaud, qui, dressé sur la place publique, élevait vers le ciel ses deux bras sanglants, entre lesquels brillait l'acier du couperet.

Le bourreau était là, accompagné de deux valets. Les condamnés furent conduits à la prison de la ville pour la funeste toilette. Le comte de Garderel et Félix soutinrent avec courage l'opération. Mais il fallut maintenir de force Marberie, dont l'exaspération s'était réveillée. Le prêtre, dans son extrême charité, essaya de fléchir ce misérable, arrivé au seuil

de l'éternité et à l'extrême limite de sa vie terrestre : ses efforts furent repoussés de nouveau. Le prêtre lui présenta le crucifix : il cracha dessus !

Les condamnés, accompagnés de gendarmes, se mirent en route pour l'échafaud. Marberie s'avançait ou plutôt était traîné le premier ; Félix le suivait ; le comte de Garderel venait le dernier : le prêtre se tenait près des deux condamnés qui priaient avec lui. Arrivés au pied de l'échafaud, ils s'agenouillèrent pour recevoir une suprême bénédiction, et baiser avec amour l'image du Dieu crucifié.

Pendant ce temps, Marberie, porté sur l'échafaud dont il refusait de monter les degrés, était étendu sur la planche fatale ; il essaya de se débattre encore contre les exécuteurs, mais d'un mouvement rapide, ils firent glisser la planche sous la collerette de la guillotine ; le couteau détaché fit entendre en descendant un grincement aigu, un coup sourd retentit, et la tête du misérable roula dans le panier rempli de sciure de bois. Félix monta à son tour, calme, résigné. Le prêtre l'accompagna jusqu'au pied de l'instrument fatal. A la vue du sang qui rougissait l'échafaud, le malheureux jeune homme pâlit et se troubla ; mais, un regard jeté sur le Crucifix, un mot du prêtre, lui rendirent son courage ; il se livra tranquillement aux exécuteurs. Quelques

secondes, après, l'expiation était consommée. Le comte de Garderel était parvenu sur l'échafaud ; les larmes coulèrent le long de ses joues, en voyant étendu le corps mutilé de son fils, et le sang qui jaillissait à flots. Mais il ne prononça pas une parole. Il fléchit le genou, courba la tête sous la main du prêtre, pressa le Crucifix sur ses lèvres ; puis il leva les yeux vers le ciel, murmura une prière, et le fer inexorable trancha cette vie souillée de bien des crimes, mais que le repentir et l'expiation venaient de purifier.

Les corps des deux derniers suppliciés furent enterrés dans le cimetière de Mélisy, en attendant qu'ils pussent être transportés près de la tombe où reposait Elisa. Quant à celui de Marberie, il fut inhumé dans le lieu réservé aux impénitents et aux infidèles.

Le perruquier Larose, qui avait voulut assister au supplice du comte de Gardrel, son ancien client, fut tellement impressionné de cet affreux spectacle, qu'il rentra malade chez lui. Depuis ce jour, ni M. Pinard ni d'autres ne purent le faire causer sur le château de Champton. En cela, du moins, il devint aussi retenu qu'il l'était peu auparavant, et c'est beaucoup dire. Il n'y eut qu'une voix dans le pays pour plaindre la comtesse et son angélique fille, dont les vertus faisaient le sujet de l'admiration générale. Félix, avant de mourir, avant même le jugement, avait

disposé de tout ce qu'il avait en faveur de Clémence, qui devint, par conséquent, l'héritière de Champton ; mais elle n'eut jamais la force d'y revenir. Le sang de son père et de son frère avait coulé trop près de là, pour qu'elle pût sans nécessité fouler une terre marquée, désormais, par d'aussi lugubres souvenirs.

XX

UN DERNIER SACRIFICE.

Les dames de Garderel apprirent par le docteur Auricourt le départ des condamnés pour Mélisy. Elles témoignèrent d'abord le désir de se rendre à cette ville pour voir encore une fois les êtres chéris qu'une mort violente allait leur ravir. Alfred leur fit comprendre l'imprudence de ce projet, tant pour elles que pour les condamnés. Leur présence, dans un pareil moment, était capable de leur ôter une partie de leur courage. Les deux infortunées se rendirent aux observations si justes du docteur. Elles se renfermèrent ensemble pour prier. Elles passèrent la nuit à demander à Dieu avec larmes de soutenir la résignation et les forces des patients, afin qu'ils pussent accomplir généreusement leur sacrifice. Le lendemain matin, elles se rendirent de bonne heure à une chapelle voisine

de leur maison, où elles communièrent à l'intention des malheureux, qui, en ce moment, sans doute, subissaient l'arrêt de la justice humaine, et que Dieu allait juger à son tour. La douleur des deux nobles femmes était grande; mais leur foi, leur piété s'étaient accrues parmi ces redoutables épreuves. Depuis longtemps Clémence, détachée de la terre, ne vivait que pour le ciel. La comtesse, sa mère, se détachait aussi chaque jour davantage de ce monde périssable qui avait englouti toutes ses joies, toutes ses espérances. Les exemples de sa pieuse fille, les hautes vertus qu'elle lui voyait pratiquer, étaient pour elle un aiguillon tout-puissant. Ses pensées se tournèrent de plus en plus vers Dieu, et lui seul faisait sa consolation.

Six mois s'écoulèrent: les deux femmes, vêtues de deuil, ne sortaient guère que pour se rendre à l'église. Elles ne recevaient personne, si ce n'est le docteur Auricourt, qui s'était montré un ami zélé dans les plus terribles circonstances. Un jour qu'il était venu, selon son habitude, il prolongea sa visite, et profita de l'absence de Clémence pour s'ouvrir à madame de Garderel. Il lui avoua qu'il aimait sa fille, et qu'il serait fier et heureux d'obtenir sa main.

— Y pensez-vous? dit aussitôt la comtesse. Comment, docteur, vous, issu d'une famille honorable, et médecin renommé, vous vous

uniriez à la fille, à la sœur de deux hommes flétris par la justice humaine, et qui ont porté leur tête sur l'échafaud ?

— Madame, reprit le jeune homme, les fautes sont personnelles et imputables seulement à ceux qui les ont commises. S'il y a eu des coupables dans la famille de Garderel, il y a aussi une sainte, un ange ; car je ne puis donner d'autre nom à mademoiselle votre fille. Je persiste donc dans ma demande ; et vous mettrez, madame la comtesse, le comble à mon bonheur, en l'accueillant favorablement.

Mme de Garderel n'aurait pas vu d'un mauvais œil cette alliance. Alfred Auricourt était une âme droite, loyale, généreuse. Emu des terribles événements qu'il avait vus se dérouler, touché des exemples et des vertus de Clémence, il était revenu de ses erreurs passées, et vivaient en fervent chrétien. Si Mme de Garderel avait eu un mari à choisir pour sa fille, elle eût certes volontiers agréé Alfred. Mais elle tenait à laisser complètement libre, en cette matière, la noble et pieuse enfant ; et elle ignorait entièrement ses pensées et ses intentions sur ce sujet. Tout ce qu'elle put faire fut donc de promettre au docteur de communiquer ses vœux à Clémence.

En effet, quand Alfred fut parti, la comtesse, au retour de Clémence, amena l'entretien sur cette question ; elle lui fit part à mots couverts

de la demande du docteur. La jeune fille écouta, mais garda le silence. Mme de Garderel, croyant qu'elle ne répugnait pas à ce mariage, s'expliqua nettement.

— Que lui avez-vous répondu, ma mère? interrogea la jeune fille.

— Que je te laissais libre, mon enfant, de te décider en dernier ressort.

— Il n'est plus en mon pouvoir de disposer de moi. Il y a longtemps déjà que je me suis consacrée à Dieu pour la vie.

Alors Clémence raconta à sa mère comment elle avait fait vœu de garder la virginité, si le Seigneur exauçait ses prières pour la conversion de ses parents, comment encore elle s'était offerte à tout souffrir, pourvu que Dieu se souvînt de leurs âmes.

— Le Seigneur a accepté la condition, il m'a entendue : je suis donc liée à lui pour jamais, par le double lien de la reconnaissance et de la religion.

Mme de Garderel comprit la générosité et la haute valeur de ces sacrifices ; elle comprit que Dieu s'était servi de cette âme pure et virginale, pour accomplir une sorte de rédemption à l'égard de sa famille. Elle embrassa sa fille avec transport, et lui promit de ne jamais la troubler à ce sujet.

Quand le docteur revint, la comtesse lui transmit la réponse et les motifs sacrés qui l'avaient dictée. Alfred la reçut avec calme

et résignation. Il continua de visiter de temps en temps les habitants de l'hôtel de la rue du Bac. Il considérait Clémence comme une sœur aînée, et lui témoignait le respect que l'on accorde aux êtres supérieurs. Il ne paraissait avoir qu'une ambition : celle d'imiter les saints exemples de la noble enfant.

Quelques mois plus tard, le docteur Auricourt se présenta à l'hôtel de Garderel. Introduit au salon, auprès de la comtesse et de sa fille, Alfred s'assit. Ses beaux yeux bleus étaient animés d'une flamme nouvelle.

— Je viens, mesdames, dit-il avec une admirable sérénité, vous faire mes adieux.

— Où allez-vous donc, docteur ? demandèrent à la fois la mère et la fille surprises.

— Je pars pour l'Italie.

— Et vos malades, qui les soignera ?

— J'abandonne la médecine.

— Hé quoi ! lui dit en souriant Mme de Garderel, voulez-vous donc vous faire ermite ?

— A peu près.

— Expliquez-vous, docteur ; vous êtes mystérieux aujourd'hui, et je ne vous comprends pas comme d'habitude.

— Eh bien ! dit Alfred, je vais à Rome pour m'y faire prêtre. Je n'abandonne en réalité la médecine qu'à moitié ; je serai le médecin des âmes, cette profession est plus élevée que l'autre, déjà si belle pour qui sait la comprendre.

Clémence, ravie de cette noble résolution, félicita cordialement le docteur du parti qu'il prenait ; elle se recommanda à ses prières, et lui promit de ne pas l'oublier dans les siennes. Toutefois la séparation fut douloureuse : les amitiés les plus saintes ne se dénouent pas sans que le cœur saigne. La vie est si courte que l'absence ressemble à la mort ; elle en est du moins l'image la plus fidèle.

Le lendemain, Alfred Auriccurt se dirigeait vers la Ville-Eternelle ; il y fit ses études théologiques ; et trois ans après, il était prêtre.

A l'époque où le docteur recevait le caractère sacerdotal et renonçait pour jamais au monde, le château de Champton, avec les bois et les champs qui l'entouraient, était vendu ainsi que l'hôtel de la rue du Bac. Une partie du prix de ces riches propriétés passa aux mains des pauvres. Depuis six mois Mme de Garderel reposait dans la tombe, près de son mari, dont les restes avaient été ramenés à Paris, et de sa fille Elisa. Quant à Clémence, seule survivante de la famille de Garderel, dont elle avait pour ainsi dire conduit tous les membres jusqu'aux portes du ciel, sa douleur fut grande à la mort de sa mère. Mais c'était le dernier lien qui la retenait dans le siècle. Elle pleura longtemps celle qui avait été son plus ardent amour sur la

terre ; puis, un jour, après av[illegible] tous les lieux chers à son cœur et qui av[illegible] conservé l'empreinte du passage de ce[illegible] elle avait aimés, la noble enfant leur dit un éternel adieu ; elle essuya ses larmes, vendit ses biens, dont elle versa presque tout le prix aux mains des pauvres, et quitta Paris pauvre elle-même. Clémence de Garderel voulut se dérober au pays où elle avait tant souffert, et se dirigea vers la Savoie.

Elle se rendit à Annecy, au couvent de la Visitation, où elle obtint d'être admise au nombre des filles de saint François de Sales. C'est là que, pendant dix ans, elle vécut dans l'exercice de la plus haute piété et des vertus les plus sublimes, priant chaque jours pour les âmes chéries que la mort lui avait enlevées et que la mort devait lui rendre un peu plus tard. Au bout de ce temps, Dieu la jugea digne de son paradis ; il décida que l'épreuve de la sainte enfant était suffisante. Une mort précieuse la réunit à ceux pour qui elle avait tant souffert.

FIN.

TABLE.

I. Le perruquier Larose 5

II. La famille de Garderel. 18

III. Le concierge de Champton 31

IV. Le cabinet noir 44

V. Clémence 57

VI. Une révélation 70

VII. La rencontre 84

VIII. Le lit de mort. 98

IX. Deux scélérats 111

X. Le docteur 124

XI. Le souterrain 137

XII. Eclaircissements 151

XIII. La victime 164

XIV. La chambre du malade 180

XV. Tentation 191

XVI. L'arrestation 206

XVII. Les aveux 217

XVIII. La confrontation 229

XIX. L'échafaud. 243

XX. Un dernier sacrifice. 261

E. Senécal, Imprimeur-Éditeur.